PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH

AP

APR 30 1946

ANNÉE AVRIL 1946 N° 4

REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : Francis Jammes

FRANCIS JAMMES : Lettres à Arthur Fontaine

PAUL BASTID : Le rassemblement nécessaire

CHARLES D'YDEWALLE : Carcel Modelo

MAURICE CHEVALIER : Mes premières chansons

PIERRE DANINOS : Écolier

PHILIPPE SOUPAULT : Roosevelt et la France

PIERRE FRÉDÉRIX : Noémi. — II

RAYMOND POLIN : Introduction à la philosophie de J.-P. Sartre

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les livres

LA LIVRAISON : 40 FRS

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AVRIL 1946

		Pages
PAUL CLAUDEL	Francis Jammes	3
FRANCIS JAMMES	Lettres à Arthur Fontaine	15
PAUL BASTID	Le rassemblement nécessaire	22
CHARLES D'YDEWALLE	Carcel Modelo	27
MAURICE CHEVALIER	Mes premières chansons	36
PIERRE DANINOS	Écolier	51
PHILIPPE SOUPAULT	Roosevelt et la France	56
PIERRE FRÉDÉRIX	Noémi. — II	66
RAYMOND POLIN	Introduction à la philosophie de J.-P. Sartre	91
GÉRARD BAUER	Le Théâtre	98
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les livres	107

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

L'ARTISTE DANS LA SOCIÉTÉ

par **Charles Morgan**

RÉMY DE GOURMONT

par Robert Kemp

LE PHÉNOMÈNE NAZI

par Robert d'Harcourt

ANGLETERRE, ÉTATS-UNIS, U.R.S.S.

par Pierre Bourdan

L'ANTIGONE DE GARNIER

par Thierry Maulnier

LA REVUE DE PARIS

Société à responsabilité limitée au capital de 75.000 francs

(Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld, André de Fels)

Paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 40 francs. — Abonnement (6 mois) : 200 francs (France et colonies). Etranger : 225 francs (pays de demi-tarif postal), 250 francs (pays de plein tarif). — Compte chèques postaux 360-50 Paris. — **Prière de joindre la somme de 10 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.**

La présente revue a été tirée à 19.000 exemplaires.

Copyright Revue de Paris *1946.*

FRANCIS JAMMES

J'ai en somme fort peu connu Jammes, je veux dire en personne physique. En 1905, à mon second retour de Chine, je passai avec lui quelques jours dans cette vieille maison d'Orthez, au bord de la grand'route dont a si bien parlé Charles Guérin. Nous échangions depuis longtemps des lettres et Jammes traversait alors une crise d'âme et de cœur grave qui devait aboutir à sa conversion. Il m'avait appelé. Je revis par la pensée ces jours brûlants du mois de juin, pleins de solennité et de passion. J'entends cette voix rêveuse et stridente qui me lit les derniers vers de *Tristesses* et les premiers de *L'Eglise habillée de feuilles*. Je revois cette vieille dame, sa mère (elle a vécu jusqu'à 92 ans), qui nous écoutait, avec un sourire indulgent parfois au coin des lèvres, dans la pénombre du petit salon. Je refais avec lui ce pèlerinage de Lourdes où nous vîmes plusieurs miracles. Un vieil homme paralysé qui sortit de la piscine refait et dénoué. Une petite fille de six ans atteinte du mal de Pott qui se leva sous nos yeux de sa civière et qui marchait derrière le Saint Sacrement en agitant triomphalement une paire de souliers qu'elle avait forcé ses parents de lui acheter. Symboles, si l'on veut, à notre intention de l'âme redressée et libérée. Et c'était moi qui servais la messe où le faune agenouillé reçut de la main d'un père Bénédictin l'azyme de réconciliation.

Je le revis encore quelques mois après, deux ou trois fois, et chaque fois peu de jours, à Bordeaux en 1941, à Paris au cours de ses brigues académiques et enfin à une conférence organisée par le *Figaro*. Dans l'intervalle, quelques lettres, tous nos livres échangés, le sentiment presque continuel d'une fraternité, d'une communion, d'un même regard de deux âmes dont les paupières sont levées vers le même tabernacle. Une conversation moins reprise que continuée au travers de longs silences.

Continuée, ai-je dit. Et aujourd'hui même puis-je dire qu'elle soit interrompue? La mort, en intervenant, solidifie tous les moments d'une longue carrière. C'est devenu maintenant quelque chose de complet et qui peut être compris, ce *liber scriptus* dont parle la liturgie que l'on peut feuilleter d'une référence à l'autre, annoter, interroger. *Le défunt parle*, comme dit le proverbe latin. Il n'en a pas fini. Sa voix porte plus loin, à la juste distance. Il parle, nous ne cessons pas de l'écouter, et la parole, en restant la même, change avec les oreilles qui l'écoutent.

Ce qui m'a le plus frappé, et j'aurais presque envie de dire édifié, chez Francis Jammes, au cours des quelques jours que j'ai vécus dans son intimité, c'est son don de sympathie humaine. Jammes a vécu toute sa vie aux mêmes endroits dont il se sentait solidaire et inséparable, la petite maison d'Orthez d'abord, puis celle de Hasparren, dont lui fit don la générosité d'une chrétienne magnanime : mais c'était toujours la même terre, ce Béarn, ce Labour, qui commence à palpiter, à se soulever, et comme à prendre son élan aux approches de la montagne : et le même horizon, là-bas, ces Pyrénées éternelles, toutes bleues, toutes blanches. Alors ces gens qui l'entouraient, ce n'était pas pour lui, comme ils l'étaient pour moi, des passants, ce n'étaient pas des ombres, ils se tenaient devant lui, sérieux, opaques, dessinés, importants, définitifs, chacun avec son nom, son prénom et son surnom, ils *existaient*, et le titre précisément d'un de ses poèmes les plus curieux et que je n'ai compris qu'en le relisant tout récemment, est *Existences*. Je l'ai écouté pendant deux heures d'horloge, moi-même à demi-mort d'impatience et d'ennui, discuter avec deux vieilles dames, sous tous leurs aspects, origines et conséquences, avec détail et profondeur, les événements de la petite ville. Et je me disais à part moi : tout de même, Saint Simon, c'est ça! C'est des gens comme ça autrefois qui vivaient toute leur vie à bout portant, qui se parlaient dans la bouche, qui connaissaient leurs verrues, leur dentition, leurs infirmités! leurs généalogies ramifiées à je ne sais combien de quartiers en arrière, avec toute leur exfoliation de scandales, de litiges et d'anecdotes, un homme et une femme à tout moment accompagnés de leur héritage et de leur hérédité, des gens qui sont nés ensemble du même plant, qui vivent ensemble, qui continuent chacun une histoire entrecroisée avec d'autres, une certaine mission confiée à une lignée. On parle de méchanceté, mais combien cette méchanceté, qui s'accompagne d'un intérêt poignant, cache au fond plus de sympathie que la froide politesse impersonnelle d'un salon de paquebot! C'est comme les chasseurs, et notre Jammes en particulier, que Gide avec un mauvais sourire taxe d'hypocrisie, parce qu'il s'attendrit sur le gibier qu'il vient d'abattre! Mais combien le chasseur connaît mieux, comprend mieux les animaux, combien il les aime davantage que le froid monsieur abstinent qui ne s'est jamais levé à quatre heures du matin pour engager la conversation, fût-ce à coups de fusil, avec ce rusé compère qu'on appelle Patte-usée! Et de même, foin de ces gens distants et dégoûtés à qui leur prochain n'offre rien de désirable et de comestible!

C'est cet intérêt, je dirai dévorant, pour le prochain, joint à un don exubérant d'imagination et de caricature, qui caractérise le livre que je viens de citer. Jammes y fait parler le notaire et le pharmacien (un peu avec la gaminerie impitoyable des enfants qui ne trouvent qu'insanité dans les manières des grandes personnes), mais aussi le mendiant, le soulier du mendiant, le fusil qui part, — *astraka!* — la fossette qui se troue dans la joue d'une jeune fille, l'alouette matinale, la campagne qui se réveille, et la caille qui rapporte à ses petits des nouvelles de ce monde absurde en répétant effarée : *Qu'est-ce qu'ils disent?* mon Dieu, *qu'est-ce qu'ils disent? qu'est-ce qu'ils disent?*

Cette sympathie, cet intérêt d'amateur et d'artiste pour son prochain, elle s'est exprimée chez Francis Jammes par toute cette série de livres en prose, tantôt pleins d'une verve amicale et bouffonne, tantôt un peu amers.

C'est comme quand on arrive en auto dans un petit patelin dont on a juste

une demi-heure avant le déjeuner pour prendre possession. Tout cela gesticule si drôlement! et que cette langue d'oc est savoureuse! On n'a qu'à prendre place à la terrasse du café et l'on est comme au théâtre! Ça marche tout seul!

Cette petite ville dont il se moquait, Orthez, Jammes l'animait de tout son cœur et ne s'est jamais complètement consolé de l'avoir quittée. Orthez! Ce fut le dernier mot que sa femme surprit sur ses lèvres d'agonisant. Mais si le mot *le prochain* avait un sens pour lui, que dire de ceux que l'évangile appelle non plus *le prochain*, mais *le plus prochain*, *proximus?* Sa mère, ses parents, son père, à qui il a consacré son dernier poème, sa femme, si digne de lui, ses amis, ses enfants? « Les enfants, écrit-il à un ami, c'est quelque chose de terrible qui vous entre dans le cœur. » On le voit se promenant, excursionnant avec la petite tribu qui grandit autour de lui, et c'est la montagne, la pêche, le repas en plein air, au bord du gave. Et puis, la gêne est venue. Il faut se séparer de ces enfants adorées l'une après l'autre. La dernière le quitte pour se consacrer aux missions africaines. Tout cela est peint dans l'album familial en quelques petits tableaux parfaits. Le *hai kai* japonais est fait d'un regard et d'un souffle. Le quatrain de Jammes est fait d'un mouvement du cœur.

Le plus prochain, ce ne sont pas seulement ceux que la nature a mis autour de nous, ce sont ceux, suivant la parabole du Samaritain, que la Providence a mis *en travers* de nous, en travers de notre route, ces pauvres, ces malades, ces blessés, tous ces ballots de misère humaine, qui sont la clientèle amenée par la main même de l'Ange Gardien. Jammes se plaisait au milieu d'eux. Tous les jours, il allait à ce vieil hôpital d'Orthez qu'il considérait comme sa propre maison [1].

Si je me suis attardé si longtemps à louer chez Jammes ces qualités morales qui, comme trop d'exemples le prouvent, ne sont pas l'indispensable support d'un don par excellence gratuit, en voici les raisons : le don poétique est double, c'est à la fois un don d'impression et un don d'expression, et les poètes peuvent être classés suivant l'importance relative dans leur œuvre de cette double grâce. Ce que je trouve au fond de la nature de Jammes, c'est *la sensibilité*. Ce mot signifie à la fois quelque chose d'inné et quelque chose de volontaire. Ce qui est inné, c'est la simplicité, la délicatesse et la force avec lesquelles l'âme réagit aux divers spectacles agréables ou pénibles que les circonstances lui proposent. Ce qui est volontaire, ou du moins en partie volontaire, c'est l'intérêt, l'attention et l'intelligence que le poète, devant ce que j'appellerai *l'affiche*, apporte à la fois à l'analyse par le choix du détail significatif et à la synthèse par l'image caractéristique qu'il fournit du spectacle envisagé. C'est à dessein que j'insiste sur ce beau mot *d'intelligence (intelligence*, lire par dedans). Les facultés de l'homme, en effet, ne sont pas logées, comme certains manuels tendraient à nous le faire croire, dans des compartiments bien distincts et séparés. L'homme est un et ses facultés agissent toutes à la fois, bien que nous ayons l'habitude de qualifier leur opération d'après celle que les circonstances nous obligent à placer en première ligne. Dans l'acte de voir et celui d'entendre, les appareils de l'œil et de l'oreille sont en première ligne, mais par derrière se pressent tous les autres sens et, en outre, la volonté, l'intelligence, l'imagination, la mémoire, etc. La physio-

1. Cette « intelligence du pauvre et du souffrant », comme parlent les saints Livres est un ingrédient essentiel de son art.

logie nous prouve qu'un aveugle-né, dont les organes visuels ont été restitués d'une manière ou de l'autre, a beaucoup de peine à se rééduquer et que la plupart du temps il n'y parvient pas. De même, on peut dire qu'il y a un art superficiel qui s'amuse à ce que j'appellerai la pelure du monde, le monde de la couleur, comme disent les bouddhistes, le babil et la diaprure de la volière et de la bulle de savon, ou la froide composition que forment les êtres et les objets arrêtés et figés dans le cadre que notre volonté leur impose. On reconnaît là le principe de la technique parnassienne et païenne. Mais il y a aussi une disposition d'esprit que j'appellerai franciscaine, par laquelle nous nous intéressons aux gens et aux choses en eux-mêmes et à cause d'eux-mêmes, parce que nous y voyons des créatures sœurs, des enfants de Dieu issus de la même source de sagesse et de bonté, chargés à notre égard d'un message de joie, d'instruction et de bienfaisance. « Interroge les créatures, dit Job, et elles te répondront. » Le poète comprend, suivant la profonde parole de Chesterton, « que la nature n'est pas notre mère, elle est notre sœur ». Il n'a pas à la maudire, comme faisaient les romantiques, à l'injurier, à la mépriser, ou à essayer de l'oublier dans la fumée de l'opium et des brasseries et dans l'odeur des bibliothèques : il s'entend avec elle, il a à l'écouter, à la comprendre, à l'interpréter, à partager son pain avec elle, à partager avec elle « *cette grande expectation des enfants de Dieu* » dont parle l'apôtre saint Jacques « *puisqu'elle est soumise comme nous à la vanité, ne le voulant pas* ».

Pour se rendre compte de l'originalité, je dirai explosive, de Francis Jammes, il faut avoir vécu à l'époque où commencèrent à paraître, sous forme d'humbles plaquettes, ses premiers vers. Ce fut une espèce de scandale ! Le monde littéraire était alors partagé entre deux tendances : une tendance réaliste et le remous trouble d'écritures qu'avait laissé derrière lui le sillage de Flaubert et de Zola. L'enquête des Rougon-Macquart se poursuivait du haut du lorgnon avantageux et méprisant de plumitifs qui n'avaient jamais planté un arbre, fondé une famille, ausculté un malade, discuté un fermage, créé une affaire ou quoi que ce soit de vivant et d'utile. Tout sens supérieur une fois refusé à l'existence, toute issue condamnée et toute fenêtre du côté de l'idéal une fois bouchée, il ne restait plus qu'une cohue misérable en proie à toutes les formes de la souffrance et de la convoitise, une agitation hideuse et ridicule d'individus embrouillés que se disputent des délires grotesques (je cite l'expression de Rimbaud)

Nul homme, a dit saint Paul, ne peut haïr sa propre chair.

L'école réaliste donne un démenti à cette affirmation. J'en atteste le parti pris de ricanement, la noirceur uniforme d'interprétation qui caractérisent des ouvrages comme *l'Education sentimentale* et *la Terre*, qui déjà révoltaient au seul point de vue artistique des gens d'ailleurs aussi sceptiques et indifférents qu'Anatole France. C'est ainsi que des gens en possession du loisir, de la fortune et du succès voient et dépeignent leurs frères humiliés.

Par réaction contre cet art grossier, méchant et bête, tout entier consacré à une plate description de ce qu'il plaisait à ses adeptes d'appeler la réalité, se développe, dans les dernières années du XIXe siècle, le mouvement symboliste et décadent. Le roman naturaliste avait dégoûté de leur ambiance quotidienne les jeunes gens en mal d'expression, mais il n'avait fait qu'accroître dans leur cœur le désir d'y échapper. Or, à ce moment, les vannes de la musique orchestrale venaient de se lever sur le peuple français et les concerts

populaires déversaient chaque dimanche sur les imaginations disponibles des torrents de rêve, de nostalgie et de sentimentalité sans objet. L'opium wagnérien avait commencé son rôle d'empoisonnement. Une foule d'esthéticiens et d'idéologues blanchâtres, à la tête desquels se trouvait le fameux Ernest Renan, déclaraient que l'humanité avait à sa disposition dans le rêve, et au besoin dans l'alcool, une clef pour s'évader et dans l'art un domaine qu'il dépendait de chacun d'organiser à sa fantaisie. Le dieu Richard Wagner n'avait-il pas donné l'exemple? Et à côté de lui, son admirateur, le charmant poète, Stéphane Mallarmé, dressait laborieusement les plans d'une espèce de paradis de papier ou, pour parler son langage, de vélin : sur tout le champ de la philosophie et de la création artistique se levait cet astre que mon ami Camille Mauclair a appelé le *Soleil des morts* ; mais, hélas! il n'y a que le soleil de Dieu qui soit capable de faire pousser quelque chose. A l'abri de ses rayons ne se développent que les champignons et cette chicorée coriace dont les filaments emberlificotés forment le principal motif décoratif de ce qu'on a appelé le style 1900. Tout devint décoloré, languissant, évanescent. Un des principaux auteurs de l'époque se plaignait à moi, dans l'escalier du *Mercure*, d'avoir tellement employé dans son dernier recueil le mot *pâle* qu'il avait épuisé dans les casses du typographe la lettre a surmontée de son petit chapeau. Et cela finit par les *Princesses de légende*, de Jean Lorrain, dont les pièces et romans du Signor d'Annunzio forment la suite bouffonne.

Et puis, tout à coup, voilà les vers de Jammes qui paraissent dans *l'Ermitage* et dans la *Revue blanche*, et puis les petits cahiers dont je parlais plus haut, et puis enfin au *Mercure*, ce volume jaune qui marque une date dans l'histoire de notre littérature : *de l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du soir*.

Et voilà le mystère, on pourrait dire le scandale de la poésie! Tous ces braves gens qui se sont donné tant de mal, qui se sont tendus des quatre membres en gémissant sur le chevalet de la prosodie, qui ont tant de mérite, tant de bonne volonté, tant d'acquis, tant d'honnête respect pour les maîtres et pour les règles, tant de loyale sueur sur leur front, et le résultat est une petite souris mécanique qui ne parvient pas à fonctionner. Et, d'autre part, voilà ce flâneur, ce petit clerc de notaire amateur, ce mauvais élève qui n'a pas réussi à passer son bachot! Il écrit, et quelque chose de nouveau, d'un seul coup, on ne sait comment, a émergé, une île! Je dis nouveau, mais c'est encore bien plus intolérable, ça existait sous notre nez sans que nous nous en doutions! Ce qu'il y avait autour de nous sans que nous le sachions, ce qu'il a vu le premier et ce qu'il est le premier à nous faire voir! ce qui était comme s'il n'était pas et qui maintenant a pris un sens! Et quelle est cette voix avec un timbre nouveau à nos oreilles, qu'il n'y a pas à dire! oui! il nous faut l'accepter bon gré mal gré! C'est révoltant!

Francis Jammes ne s'est pas embarqué comme les *conquistadors* du romantisme vers les cieux exotiques, que ce soient ceux de la distance ou ceux du passé, pour y décrocher des étoiles nouvelles ; il n'a pas rêvé comme Baudelaire (qui cependant est resté le meilleur peintre de Paris qu'il y ait avec Boileau et Balzac) de s'enfoncer

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Il est resté chez lui, et c'est comme si, avant lui, il n'y avait jamais eu de Pyrénées! jamais de Béarn! jamais cette petite ville qui s'appelle Orthez, élevée par lui à la dignité de capitale! jamais de jeunes filles! jamais de gave

pour parler à grand bruit clair de la Sainte Vierge! jamais de caille pour s'élever éperdument des maïs sous la bénédiction à deux coups de son fusil! *Astraka!* Il y a une abeille qui vole autour de ses lèvres pour y chercher ce reste de miel qu'a laissé la dernière rime! Jammes ne critique pas, il ne fait pas de reproches au Tout-Puissant. Il est trop occupé à regarder autour de lui, à respirer à pleine poitrine cette création magnifique, l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme. Il regarde et il trouve que c'est beau. Il trouve que c'est beau et il le dit.

Et tous ces types, mon Dieu, que la vie lui fournit, c'est impayable! ces originaux comme la province seule est capable d'en amener à maturité, tout odorants du terroir! ce petit pion, par exemple, ce vieux garçon! Cette galerie de *Trente-six femmes*, qui forme le titre d'un de ses livres les plus caustiques! Jammes s'empare de leurs vieux chapeaux, de ce vêtement oublié sur une chaise, de ce geste capté par le miroir, et il joue leur rôle avec une fougue où la blague le dispute à l'attendrissement. C'est la même chose avec les écrivains qu'il aime. Voyez comme dans ses *Leçons poétiques* il fait parler Lamartine et La Fontaine.

Je parlais tout à l'heure du passé et de ce que le poète anglais appelle

L'amère volupté des jours qui ne sont plus.

Jammes, pour la retrouver, n'a pas besoin de s'adresser aux bouquins, d'évoquer la Grèce et l'Assyrie. Le passé qu'il aime, celui qu'il réintègre comme un héritage, ce n'est pas une acquisition de son intelligence et de sa volonté, c'est quelque chose qu'il continue et qu'il est chargé de continuer, une émanation qui s'attache à toutes ses fibres et à tous ses pores, cette *jouissance*, comme dit saint Paul, qui ne s'acquiert que par la mort du testateur, cette chose, nous le comprenons, qui, pour exister complètement, pour livrer son secret, n'avait plus besoin que de cesser d'être.

Un almanach jauni indique une autre année.

Vieux livres, vieux meubles, vieux murs, vieux toits, vieilles histoires, antiques défroques! *L'inflexion*, dit Verlaine, *des voix chères qui se sont tues.* Et là-bas, il y a la mer! il y a ces Antilles où le père est né, où le grand-père a vécu, et que le petit-fils évoque dans divers poèmes avec une justesse de ton que j'ai pu constater moi-même et que l'on ne peut qualifier que par le terme anglais de *uncanny*.

Mais ce monde si beau au milieu duquel le poète nouveau est apparu et sur lequel il ouvre des yeux émerveillés, il y a quelque chose à lui demander : il est porteur à mon égard d'une promesse et je suis porteur au sien d'un désir et d'une espèce de droit. Ce désir, cette promesse, ce droit, cette possession, cette aspiration, qui, depuis que le monde est monde, aux yeux et au cœur du jeune homme qui prend conscience de sa vocation et de sa destinée, revêt le visage d'une femme. Le premier recueil de Jammes était fait d'exclamations, d'idées éparses, de croquis, de remarques, d'essais. Le second, auquel il a donné le titre, que je n'aime pas beaucoup, de *le Deuil des Primevères*, est un long cri d'amour, un appel à la fiancée inconnue, à cette âme là-bas qui est faite pour rejoindre la sienne à travers ce paradis de la nature dont elle est la déléguée et l'expression. Jammes a appris à moduler et, la corde échappant aux *pizzicati*, à épuiser l'archet. Jamais la passion n'a parlé un langage plus sincère et plus pur. Comme le rossignol ou la mésange ont un timbre, un accent qui n'appartient qu'à eux et qui fait dire : Ecoutez! c'est un rossi-

gnol! c'est une mésange! ainsi on peut dire de ces longues *Elégies* qui ouvrent le recueil : cela sonne humain! cela sonne le mâle! Plus tard, quand sera venu le tour des expériences et des déceptions, ce sera le recueil désolé intitulé *Tristesses* : de tant de rêves, de tant de promesses, le poète ne conserve plus dans sa main qu'une médaille où sont inscrits ces mots : *Crois! aime! espère!* Et, en effet, si son espérance a été désappointée, le poète aime encore, il croit encore! C'est l'année décisive de sa vie. Il a 37 ans et il va redevenir chrétien.

Avait-il jamais cessé de l'être? Il ne s'agissait pas pour lui, comme pour Chateaubriand, d'une attitude littéraire, du prestige et du profit à retirer de cette vaste carrière à la fois nouvelle et familière où il allait déchaîner les quadriges de la littérature classique. (Ceci dit sans vouloir dénier la sincérité intime qui se mêle à la faconde.) Il ne s'agissait pas non plus, comme pour Baudelaire, pour Verlaine et pour Huysmans, du haut-le-cœur d'un pêcheur dégoûté de lui-même.

Ah Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon âme et mon cœur sans dégoût!

Ce fut le retour plein de simplicité d'un enfant prodigue qui ne s'était jamais beaucoup éloigné de la maison natale et qui ne rapportait pas à ses pieds le fumier de la porcherie. Dans l'œuvre de Jammes, on ne sent d'une série à l'autre aucune rupture violente. Ses premiers vers sont presque aussi chrétiens que les derniers. Il n'a point changé, il s'est accru. Les controverses philosophiques sont toujours restées, c'est le cas de dire, lettre morte à cet homme de la nature qui préfère à tous les livres celui de la Création et à qui la Création raconte le Créateur. « *Les cœurs purs voient Dieu* », dit l'Evangile. Et que dit l'Imitation de J.-C.? « *Si ton cœur était droit, toutes les créatures seraient pour toi un miroir de vie et un livre de doctrine sainte. Il n'est créature si petite et vile* (et, par exemple, ces ânes que Jammes aimait tellement) *qui ne représente la bonté de Dieu. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer* » (Imit.-Xe L. 2, Ch. 4). Et j'ajouterai : la terre aussi. « *Je vis* », dit un autre grand converti, Arthur Rimbaud, « *que la nature est un spectacle de bonté* ». *La cabane coiffée de roses*, où l'on loge les outils du jardinage, voisinera désormais avec *l'église habillée de feuilles.*

« *Que cherches-tu ailleurs* », dit encore l'Imitation (1.20), *qui ne soit ici même à ta disposition? Voici le ciel et la terre qui sont les éléments de toutes choses.* » Et, en effet, il est vrai que toutes choses sont constituées, comme déjà l'avait vu la philosophie chinoise, d'un élément qui est le ciel et d'un élément qui est la terre. Quelque chose qui est de Dieu seul, imprégné, si je peux dire, de ce commandement qui l'a suscité, et quelque chose qui est dû à l'humble et docile invention et spontanéité de la créature.

L'originalité unique de Francis Jammes est qu'il participe, en tant que poète, de cette même simplicité d'un arbre ou d'un animal qui est comme ça parce qu'il est comme ça et qu'il est fait comme ça, et son témoignage participe de la même authenticité. Aucun livre, aucun auteur, ne paraît avoir eu sur lui la moindre influence. Il dit ce qu'il a à dire, il parle comme la rose sent bon. Il va à Dieu par la prière et par la parole, à ce Dieu qui est pour lui le centre vivant et présent de la Création, comme la rose y va par la couleur et le parfum. Toutes les bonnes choses que le monde lui offre autour de lui — et le poète ne fait que répéter les paroles d'approbation de leur Créateur qui les a trouvées, en effet, *bonnes et très bonnes* — la religion catholique ne

fait que les glorifier, que les transposer sur un plan supérieur. Qu'est-ce que le P. Michel de Caillava a à lui ouvrir, à lui montrer? Qu'est-ce qu'il a à demander à ce premier communiant barbu d'accepter? Un père, une mère, des frères, des sœurs, du pain, du vin, de l'huile, de l'eau, du feu. Mais du pain qui est vraiment du pain et qui nourrit, du vin vraiment qui enivre, du feu vraiment qui brûle, de l'eau vraiment qui désaltère et qui nettoie, un père vraiment qui est un père, un amour vraiment qui est l'amour et qui ne comporte pas de déceptions et de trahisons. Un consentement qui est donné une fois pour toutes, un homme qui accepte de se prendre au sérieux et de prendre ses frères au sérieux, un amour qui est devenu un sacrement.

Dans la dernière conférence qu'il fit à Paris, Francis Jammes rappelait avec une certaine amertume l'épigramme que lui avait décochée madame de Noailles : « *J'aime mieux votre rosée que votre eau bénite* ». (Comme si la rosée elle-même était autre chose qu'une bénédiction!) Beaucoup de gens, encouragés par une critique malveillante, ont partagé cette opinion. Ils avaient été séduits par la nouveauté piquante du langage de Jammes, par cette fraîche poésie qui émanait spontanément de la parlure quotidienne, par ces vers d'un seul tenant qui se jouaient de la rime au lieu d'en être les souffre-douleur, qui ôtaient toute envie de compter sur ses doigts, par cette verve et cette fougue, et enfin par cet accent caressant et un peu rauque de la passion virile. Et maintenant voici que Jammes, comme on dit, se rangeait. Voici le toit au milieu des arbres de cette maison et de cette ferme qui lui appartiennent.

Le bonheur entourait cette maison tranquille
Comme une eau bleue entoure exactement une île.

Il acceptait dans sa vie, dans son art et dans son cœur, cet ordre continu que si peu de gens distinguent de la monotonie et de l'uniformité. Il prenait femme. Il fondait une famille. Il atteignait les hauts plateaux de l'existence. Le monde prend peu à peu autour de lui la figure de l'éternité. C'est l'heure de midi. A lui désormais ces horizons qui ne changent plus.

Le chef de la maison voit ces plaines immenses,
Au loin le ciel solide au-dessus du coteau
Tirait un inflexible et lumineux cordeau.
... Il ne resta plus rien que la vision dure
La ligne nettement qui se continuait
Sous cet azur trop bleu pour qu'il pût remuer.

Peu de gens auront le goût et la force de partager avec lui cette contemplation prolongée.

Je viens de nouveau de les parcourir d'un bout à l'autre, réglant mon pas sur leurs enjambées, ces sept chants des *Géorgiques Chrétiennes* qui m'avaient laissé autrefois une si forte impression. Et je me suis étonné une fois de plus de l'indifférence, pour ne pas dire de l'hostilité méprisante avec laquelle fut accueilli en son temps ce grand poème, le premier consacré en France aux choses de la nature et de la terre, et auquel je ne vois pas comment pourrait être refusé le titre épique. A l'épopée se rattache la taille héroïque et légendaire des personnages : le Maître, le Marin-Laboureur, le Tonnelier, le Pâtre, l'Épouse, la Religieuse, le Pauvre. A l'épopée aussi le caractère grave et religieux du récit, ces événements humains congénères des vicissitudes de la saison, qui se développent non plus au milieu d'une « nature », mais d'un pays, sous la sanction d'un Dieu attentif et partout présent, le ciel partout

présent au-dessus de la terre, et le sacrifice s'élevant à la rencontre de la vocation. A l'épopée encore l'affirmation de la dignité de tous ces actes par lesquels l'homme exerce son droit de jouissance et de possession des biens que le Créateur lui a donnés en fermage. A l'épopée enfin cette démarche unie et mesurée du discours, ces couples de vers qui apparaissent et s'avancent processionnellement, attelés à la même rime alternativement masculine et féminine, l'espace qu'ils laissent entre eux servant à en accentuer la reprise, le mouvement et l'arrêt sur le pas parachevé, en attendant l'avancement nouveau qu'il introduit. Cet emploi de distiques est une des grandes trouvailles de Francis Jammes. En même temps qu'il donne au poème de la grandeur et de la solennité, chaque verset tour à tour émanant du silence pour dégager une vibration, il répond à ce qu'il y a de plus cher et familier à l'oreille française, le dicton qui nous instruit en une sentence vérifiée par l'écho des conseils de la morale et des prescriptions de la température. Les lignes redoublées de Francis Jammes se gravent à la fois dans la rétine avec l'évidence d'une équation visuelle et dans l'esprit avec l'autorité irrésistible d'un proverbe

Sa joue était pareille à la rouge moitié
De la pomme qui fait l'honneur du compotier.
La terre entra dans l'ombre avec toute sa gloire.
Des chevaux pleins de nuit s'en revinrent de boire.
Mieux que le luth résonne
Sous un vaillant outil la douve de la tonne
Et lorsque le maillet rebondit sur la bonde
Elle semble scander un orage qui gronde.
Enfin et dans la marche sèche du tambour
S'avançait sous le dais le Maître de l'Amour.

Les *Géorgiques chrétiennes* sont de 1912. Depuis cette date jusqu'aux dernières années de la carrière de Jammes, qui furent témoins d'un renouvellement technique dont je dirai tout à l'heure quelques mots, c'est la période de la prose que je laisse de côté. Déjà aux années de sa jeunesse notre ami avait écrit quelques petits récits charmants : *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Le Roman du lièvre*, *Pomme d'anis*, toutes ces figures pures et touchantes de jeunes filles qui illuminent d'un rayon d'innocence et de gaieté notre littérature française d'imagination si volontiers amère et désabusée, pour ne pas dire méchante. Maintenant Francis Jammes se met à causer avec son entrain gascon avec cet auditoire invisible dont tout écrivain sent autour de lui la présence et la requête. Les souvenirs, les récits, les anecdotes, les fantaisies de toutes sortes, se pressent sous sa plume. Parmi les recueils les plus intéressants je citerai la relation de ces excursions si riches en aperçus originaux que Jammes, qui avait une culture beaucoup plus étendue qu'on ne la lui attribue d'ordinaire, fait au travers de la poésie française. De La Fontaine, de Musset, de Lamartine, de Samain et de Guérin, il sait parler comme quelqu'un de la famille. Mais à mon avis les ouvrages les plus beaux et les plus émouvants de cette collection sont ceux que marque l'empreinte sanglante de la gêne, de la souffrance et de la résignation, *le Poète Rustique* et *le Livre de Saint Joseph*.

En un sens relatif, Francis Jammes était pauvre. Une sainte et intelligente chrétienne lui avait légué en effet, à Hasparren, une petite maison, un jardin

et une ferme qui lui procurait quelques ressources. Mais je ne sais si l'on peut se figurer ce que c'est pour un écrivain qui a à faire vivre autour de lui une femme, une mère et sept enfants, et qui ne veut s'astreindre à aucune besogne avilissante, de tirer le plus clair de sa subsistance de sa plume. Pendant trente ans, Francis Jammes accomplit cet exploit, ou, pour mieux dire, ce miracle, et il ne faut pas s'étonner que, au cours des dernières années, il ait fléchi sous le poids. Ses enfants, ses filles qu'il aimait d'un amour profond et poignant, durent, l'une après l'autre, le quitter, aller gagner leur pain loin de lui, et ce n'est que sur son lit de mort que l'une d'elles put lui mettre entre les bras ce petit enfant nouveau qu'il avait tant désiré.

De l'abandon, de la désuétude, de l'incuriosité dont Jammes fut victime pendant la dernière partie de sa carrière, il faut évidemment accuser d'abord l'isolement farouche où il se confinait (mais pouvait-il faire autrement?) dans son coin des Basses-Pyrénées. Mais il faut aussi en rendre responsable la critique, ce qu'on appelle la grande critique. Les plus beaux livres de Jammes pouvaient paraître l'un après l'autre, ils n'obtenaient que le silence ou quelques lignes dédaigneuses. M. René Doumic avait donné la consigne que le nom de Jammes ne fût jamais mentionné dans sa Revue. L'universitaire Pierre Lasserre, dans ses *Chapelles littéraires*, monument sous lequel est ensevelie, à l'abri de toute résurrection, sa réputation, lui administra un éreintement de première classe. Et je n'ai pas besoin de rappeler l'histoire honteuse des deux candidatures à l'Académie Française. Le même ostracisme entoura ce grand poète qui avait enveloppé Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam. Et quand Jammes, ainsi étouffé vivant, fit entendre quelques plaintes, toute la confrérie feignit de s'étonner et témoigna une vertueuse indignation.

Je ne saurais oublier une autre raison du discrédit de Francis Jammes : il était chrétien. Passe encore s'il l'avait été discrètement. Un coup de chapeau ne fait de mal à personne. Au contraire, à l'égard des choses religieuses, une attitude d'homme du monde est généralement appréciée. Bien plus dans les débats véritablement importants, ceux du cœur, des sens et des intérêts, une allusion dévote ici et là, avec un clignement d'œil du côté de la galerie, ajoute du piquant, parfois même un élément pathétique précieux. Mais sortir brutalement en plein soleil ces choses qui sont du for intime, et vous les fourrer insolemment en pleine figure, avouer insolemment que l'on prend le catéchisme comme règle de foi et de conduite, il n'y a qu'une chose à dire, c'est du mauvais goût. C'est choquant et irritant. Pour les incroyants d'abord, ainsi directement bravés, affrontés et secoués (et alors, s'il vous plaît, notre belle littérature française qui depuis trois siècles a mis si proprement Notre Seigneur et l'Évangile à la porte, qu'en fa tes-vous?) Pour les bien-pensants ensuite, à qui la religion ne représente que de l'ennui, des consignes gênantes et incompréhensibles : faisons-lui sa part, aussi petite que possible, et n'en parlons plus. Nous avons assez des sermons de monsieur le curé : c'est ça que nous allons retrouver dans ces livres que vous nous engagez à acheter pour nous distraire? Tout de même! « La médiocrité, dit Jammes dans une préface. n'a qu'aversion pour toute allusion à l'Etre simple, à ces quatre lettres de l'alphabet qui composent le mot DIEU et cette étrange gageure est tenue par le plus grand nombre de l'exclure avec minutie de toute écriture. Manque d'amour, ajoute-t-il, manque de génie. » Mais, d'autre part, l'écrivain pieux, le chrétien

professionnel, le bonhomme qui fait sa prière sous un réflecteur, c'est une attitude qui n'est pas commode à garder. Parlez-nous de Marcel Proust!

D'ailleurs, ce serait une étrange exagération, soigneusement entretenue par la malveillance, que de vouloir toujours nous représenter Jammes dans cette attitude de confesseur de la foi. Les deux derniers recueils de poèmes dont je vais parler ne contiennent que des recours assez brefs aux thèmes religieux. Le premier, dont Jammes s'est souvent plaint qu'il ait été englouti par un oubli total, car il n'y en a pas qui le montre davantage parvenu à la perfection de son art, ce sont *les Quatre livres des quatrains*.

On a souvent noté dans la mentalité française et dans la poésie qui en est la floraison expressive, ce goût du net, du définitif, de l'idée compacte imprimée sur le papier et dans la mémoire comme d'un seul coup de balancier. C'est à ce goût que donne satisfaction notre prosodie classique astreinte à un nombre fixe de syllabes et à un jeu de rimes aussi inéluctables qu'alternatives. Il est curieux de voir Francis Jammes revenir à cette technique rigoureuse après les libertés éperdues de sa jeunesse buissonnière. Toutefois, il a toujours reculé devant ces blocs massifs d'alexandrins agglomérés, dont notre jeunesse scolaire continue à broyer courageusement le nougat. Ses strophes s'interrompent toujours pour laisser une place au blanc, c'est-à-dire à la respiration et à l'inspiration. Et dans les dernières années de sa vie, nous le verrons décidément renoncer à la mécanique pour épouser la laisse assonancée des chansons de geste, qui, dans le fond, fut toujours l'allure préférée de sa pensée rythmique.

Le distique des *Géorgiques chrétiennes* répondait déjà à ce désir du parfait, de l'indéchirable : ce besoin d'isoler l'idée, le sentiment et l'image, d'en faire quelque chose d'exemplaire et je dirai presque de botanique, que l'on peut prendre entre ses doigts et considérer, comme dans la photographie connue de tous, de deux yeux ardents autour d'un nez chaussé de lunettes. Mais le distique, cela ne fait pas encore assez solide, assez éternel. Il faut lui introduire dans le ventre un autre système entrecroisé qui le contrebute et le rende cette fois complet, inattaquable. C'est ainsi que Jammes arrive à cette forme du quatrain, qu'avait déjà adopté pour ses sentences son compatriote, j'allais dire son aïeul, l'antique sire de Pibrac. Tantôt, c'est un paysage tout entier qui se peint sur cette goutte d'eau suspendue, tantôt c'est une note simple, mais si juste que toutes les harmoniques s'en dégagent d'elles-mêmes, et tantôt c'est simplement un battement du cœur, une contraction suivie d'une détente.

Mais quel est ce bruit d'une eau qui fuit, cette intarissable gorgée de flûte, ce flot clair qui se heurte aux cailloux et qui me rappelle le tintement innombrable, tantôt clair et tantôt sonore, des pièces d'argent qu'on essaye dans le sous-sol d'une banque asiatique? La source est là, visible, invisible, et son aliment vocal nous arrive de derrière nous, plein de souvenirs, de souvenirs que la pente emporte et c'est nous qu'elle emporte avec elle.

Eaux qui étiez celles de ma jouvence,
Eaux du jardin de Garris qui s'élancent
Pour retourner aux mers qui se balancent
Et remonter au ciel pour redescendre
Sur les forêts qui sous les gouttes tremblent,
Et pénétrer dans le sol le plus tendre

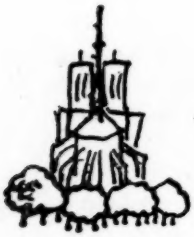
Et ressortir parmi les scolopendres
D'une fontaine, eaux vives, eaux courantes,
Que je réveille, eaux longtemps somnolentes,
Eaux, avec vous je frémis et je chante!

Ces derniers vers sont empruntés à ce beau recueil intitulé *Sources*, il y en a neuf comme les Muses! sur le ton confidentiel d'une mémoire qui remonte et qui descend, d'un vieillard qui prête l'oreille à son propre écoulement, mais qui a conscience en lui de cette origine qui n'est pas susceptible de cesser. Pour ses derniers vers, Jammes a adopté un rythme essentiellement français, celui de la *Chanson de Roland* et de Villon, le décamètre avec la césure sur le quatrième pied, et ces six syllabes à la suite qui développent la position une fois affirmée. Rien de plus mâle et de plus souple, c'est la liberté dans la régularité et le pair avec l'impair. Quel dommage que notre poésie ait abandonné, pour le laisser à la complainte populaire, un mètre si avantageux! Et au lieu du coup brutal et régulier de la rime, voici, au cours de *l'urne* coulante que Jammes incline maintenant vers nous, la jaserie miroitante et diaprée des assonances, tout le jeu de ces timbres délicats et nuancés, à la fois divers et apparentés, qui sont le charme de la langue française.

Et maintenant, le moment est venu que je prenne congé de toi, Jammes, frère lointain, vieux camarade! Le voici arrivé, ce moment que tu t'étais plu si souvent à imaginer et qui fait le sujet d'un des plus beaux dialogues de ta jeunesse, *la Mort du Poète*, quand le corps est résorbé par l'âme et l'âme absorbée par la lumière. Je viens te rendre visite une dernière fois sur ton lit de souffrance « *avant*, nous dit l'Ecclésiaste, *que le fil d'argent ne soit rompu, et que le ruban d'or ne se réenroule sur soi-même, et que la cruche ne soit rompue sur la fontaine et la roue brisée au-dessus de la citerne, et que cette poussière ne revienne à la terre dont elle était faite, et l'esprit à Dieu qui l'a donné* ». « Que voulez-vous que je dise à vos amis de Paris? » dit le visiteur. Et Jammes ne répond rien. Il regarde en haut et élève vers le ciel ses deux mains jointes.

Et je songe à ce passage du psaume : *Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum.* Que l'élévation de mes mains vous soit comme le sacrifice du soir.' [1]

PAUL CLAUDEL



1. Ce texte doit servir de préface à un choix de poèmes de Francis Jammes que publiera prochainement la Société des Bibliophiles franco-suisses. (N.D.L.R.)

Lettres de FRANCIS JAMMES à ARTHUR FONTAINE

Orthez, juin 1900.

Je viens d'achever, mon cher ami[1], mon *Almaïde d'Etremont*. Et me voici pris d'une tristesse encore plus grande que les précédentes. Que diable y a-t-il dans mon cœur? Je viens de fuir un chat qui me regardait parce que j'eusse voulu le soigner et le recueillir. Je *ne puis* pourtant pas recueillir toutes les bêtes souffrantes. Dites-vous, Fontaine, que je dois éprouver pour les animaux la pitié que vous éprouvez pour les hommes. Les uns et les autres sont bien dignes de ce sentiment. Véritablement je méprise un peu tous les êtres qui n'ont pas au cœur « cette pelote d'épingles », comme dit joliment Guérin. Je ne peux pas aimer les gens heureux et les levrettes en paletot. J'aurais battu une de mes cousines qui donnait à son chien l'uniforme de ses valets de chambre et qui engueulait ses femmes de service quand la soupe à l'ail pour le caniche n'était pas assez tiède ou trop. Mais je ne sais quel mal je n'eusse point fait à la même personne si, rencontrant un barbet boueux, elle ne l'eût point revêtu de la livrée de l'autre et nourri de la même soupe à l'ail. Ce qui fait qu'après n'avoir aimé que le second j'eusse pu le détester ensuite pour n'affectionner que le premier. Et ainsi de suite. Gide seul pourrait s'y reconnaître.

Vous me dites dans votre avant-dernière lettre que vous m'aimez profondément. Si vous saviez combien cela me touche et combien je vous le rends. L'autre fois, en méditant à travers ces bois où je vous voudrais avec moi, je me disais que ma vraie devise serait peut-être celle-ci : « *Je prends les gens pour ce qu'ils sont.* »

Doué d'une perspicacité maladive, je distingue aussi bien qu'à travers une eau de roche les moindres sentiments cachés au creux des moindres phrases, qu'elles soient exprimées par l'homme le plus simple ou le plus compliqué. Et je réponds du tac au tac, réfléchissant à l'envers les moindres nuances, féroce avec les féroces, cynique avec les cyniques, potinier avec les potiniers, bon avec les bons. Ce qui fait que je serai jugé le plus diversement du monde et que tel qui m'a vu la veille et me tiendra pour la plus énigmatique des vipères rencontrera le lendemain un tel qui me tiendra pour un saint.

A vous, Fontaine, que j'apprécie à votre valeur, je rends ce que vous me donnez d'amitié. Vous êtes l'un de ceux à qui je me suis le plus confié, répondant à votre

1. Arthur Fontaine, ingénieur des Mines, a exercé les fonctions de Directeur de l'*Office du Travail*. A le fin de sa carrière, il fut délégué de la France à la Société des Nations. Il s'était consacré à l'amélioration pas conditions de vie de la classe ouvrière. Depuis 1895, il était lié avec Francis Jammes, pour qui il éprouvait autant d'amitié que d'admiration. (N.D.L.R.)

confiance. N'ayez jamais de peine lorsque vous m'entendez mal juger autour de vous. Dites-vous que celui qui me juge n'est que l'écho de sa propre personnalité, que j'ai voulu qu'il me juge tel parce que je ne le jugeai pas digne de me juger autrement que selon lui-même. Il me semble que, de même que l'on doit cacher les aumônes que l'on fait, on doit cacher sa vertu, soit silencieusement comme vous et Lacoste, soit en la raillant, comme moi.

Et maintenant, il va me falloir revoir mon *Almaïde d'Étremont*, recopier, polir les phrases ou les mots consacrés à cette sombre et ardente jeune fille. D'où est-elle sortie? De quel tréfonds mystérieux de moi-même? De quelle grotte illuminée par un soleil passé? Pour quelle cause préfacè-je ainsi : « Pourquoi et par quel mystère es-tu venue t'asseoir à mon côté? »

Dis-moi pourquoi ta grâce antique et tes noirs *repentirs* me troublent et me rappellent un orage lointain? Et pourquoi, seul, je t'aperçois dans le passé? Et pourquoi je souffre tant lorsque, de tes yeux d'ombre à jamais enfoncés dans les miens, tu sembles me reprocher, avec une amertume et un amour immense, une faute que je ne connais point?

Oui, voyez-vous, mon cher Fontaine, aussitôt que je me replonge dans cet effrayant inconnu, mon rêve s'efface. Pourquoi donc, au travers de tout ce que je fais, ou peu s'en faut, plane-t-il l'ombre d'un antique soleil? Ce n'est point par une matinée non plus que par une nuit que s'est dû passer l'événement le plus tragique de mes destinées en *apparence* abolies. C'est par un déclin de septembre ou d'août, à cette heure mûre comme la mort, et blanche comme elle, qui, lorsqu'elle tombe sur moi, m'emplit d'amour, de gravité et de tristesse.

Au revoir, mon cher ami; Gide ne m'a pas récrit, mais je suis heureux de ce que vous me dites de madame Gide. On m'a dit aussi que les humérus se raccommodent [1]. Et les cœurs?

Ma respectueuse amitié à madame Fontaine.

Orthez, octobre 1906.

Mon cher ami,

Je prierai Dieu qu'il vous donne un peu de cette paix qui, par instants, soulève l'âme à Lui comme l'océan se prête à l'effort du nageur. Puissiez-vous, à la tombée de quelque beau jour, puiser de l'eau éternelle au puits de Sichar. A défaut de ce voyageur que vous n'avez pas encore rencontré et qui, sur la route d'Emmaüs, traînait ses pieds poudreux et meurtris, que n'avez-vous auprès de vous un simple vieux cœur comme est celui de ma mère. C'est à dessein que je la nomme, car la Sagesse lui a donné cette science qui la fait mieux encore que moi vous entendre. Elle a, lorsqu'elle me parle de vous, comme une voix intérieure. Peut-être sont-ce des âmes pareilles à son âme qui seront les missionnaires de celles qui vous ressemblent. Quoi qu'il en soit, il me semble, ce m'est un sûr instinct, que la personne qui serait la plus apte à vous comprendre et à vous encourager, c'est ma mère.

Mon pied guérit et je marche déjà. Mon nouveau recueil de poèmes ne tardera pas, et je vois maintenant ma gloire grossir comme un ruisseau petit naguère, mais qu'ombragent toujours, grâce à Dieu, mes aulnes humbles et villageois.

J'ai donc revu le cher pays d'Eugénie de Guérin. J'évoque des raisins, un lapin sauvage, une succession de coteaux blancs tachés de genévriers, cet enfoncement boisé qui, à cinq kilomètres, me cachait le Cayla et la Grande Ourse quand je priais à ma fenêtre ouverte. Que ces nuits de lune, sur le calvaire, sont poignantes. Elles ont le rayonnement du linge qui vêt les morts. Laforgue

1. Allusion à un accident dont madame A. Gide avait été victime.

a senti cela. Ici, les morts amis, c'était Eugénie et Maurice. Les chouettes, ou les geais qui les imitent, faisaient choir les glands. Le silence austère et solennel était comme un grand regret; tant de douleurs inconnues de nous broyèrent ces deux génies! Ils avaient la paix enfin! Mais l'ancien notaire à panama se souvenait d'Eugénie malade, à qui il faisait des niches, étendue sur la terrasse où elle se faisait apporter des bols de tisane. On se moquait d'elle dans le pays. On l'appelait « la savante ». Sainte femme! je croyais à mon tour la voir ainsi. Je distinguais presque le pli du mauvais châle dont elle drapait son épaule osseuse, et mon regard essayait de plonger dans son regard blessé par ce qui nous blesse, ô Fontaine : cette vie! Relisez, cher ami, relisez ces livres du frère et de la sœur. Vous goûterez sur ces feuilles de chêne et de saule un miel que les abeilles butinent plus haut que la terre et qui vous fortifiera.

Je ne sais si Gide me répondra. Le renseignement demandé a peu d'importance, d'ailleurs. Je vous quitte. Je reprendrai peut-être cet après-midi quelques lignes sur maître Odilon [1]. Dites-lui cela quand vous le verrez.

Dites-lui aussi, avec tout le tact que vous savez avoir, que je fais cet article à la condition qu'il ne m'enverra désormais aucune œuvre de lui. C'est un point essentiel dont l'inobservation par lui me gênerait singulièrement.

Je tends la main à vous et aux vôtres.

Bucy-le-Long, 29 décembre 1907.

Mon cher ami,

C'est surtout dans la tempête que la voix de Dieu se fait entendre. Il ne me paraît même pas que vous ayez, aujourd'hui, à vous dire autre chose à vous-même que ce que Ruysbroeke indique à l'homme qui a besoin du secours du Créateur : que vous n'êtes rien par vous-même, que vous ne pouvez rien par vous-même. Cet aveu, fait dans la sincérité du cœur, disposerait Dieu en votre faveur. Et si vous consentiez à lire ce que Claudel me conseilla de lire avant ma conversion, cela vous serait bienfaisant, et vous me donneriez de la joie. Ce sont les neuf leçons tirées du Livre de Job et qui se trouvent à la Commémoration des défunts. Ouvrez quelqu'un de ces pauvres épais paroissiens et vous méditerez sur ces accents d'une douleur sublime. Vous êtes au moment où Dieu peut vous parler parce qu'il hante les cimes et que vous êtes au sommet d'un calvaire. Il m'a secouru dans de moindres douleurs. Et, quoique j'aie auprès de moi une compagne qui possède toutes les douceurs et sait tous les besoins de mon âme, je ne peux songer sans une infinie reconnaissance à ce que Dieu fit pour moi en me tendant, durant des heures sombres, sa main que j'avais blessée. Quelques éléments de bonheur que l'on possède, il faut être bien aveugle pour ne pas se dire que l'on ne peut les exploiter sans l'aide du Tout-Puissant. Vous replaçât-on dans le passé, aucune manière d'arranger votre existence, sans ce secours, ne vous réussirait. La Vérité n'est pas là où vous la cherchez, parce qu'il n'est pas possible de trouver de consolation en dehors de cette affirmation qui se présente à nous tout naturellement et qui fait que Pie X, lorsqu'il a contemplé son crucifix, prononce : « Voici ce que N. S. J. C. m'a dit de vous dire ». Croyez que ce n'est là ni un mensonge, ni une hallucination. Ce sont les paroles d'un homme simple que Dieu a désigné pour Le représenter ici-bas.

J'ai peur, ami, d'aborder avec vous de tels sujets, car si vous jugez que c'est par certaines capacités intellectuelles que l'on peut arriver à se donner raison, ces qualités je les possède à peine. Je ne suis qu'un poète. Mais je songe à un vitrail

1. Odilon Redon.

de Bucy qui représente le Bon Samaritain et je me dis qu'il importait peu, dans l'espèce, qu'il fût plus ou moins intelligent que celui qu'il secourait. Le secours était en dehors de l'un et de l'autre. Et certes, mon cher Fontaine, je n'ai la prétention de n'être ni bon, ni Samaritain, mais beaucoup votre ami.

Ginette et moi repartirons d'ici vers le 18. Il serait imprudent de repartir plus tôt, car il y a du nouveau dans notre ménage. Nous ne pensons pas nous arrêter à Paris à notre retour. Mais la nouvelle maison d'Orthez vous est ouverte et nos cœurs seront là pour vous y recevoir. Mille amitiés à vos enfants et les souvenirs particuliers de Ginette à Jacqueline.

Je vous embrasse.

Orthez, 11 août 1909.

Mon cher ami,

Jamais je n'ouvre avec indifférence une lettre de vous. Je ne peux pas dire que c'est parce que j'attends le résultat d'une de ces nombreuses, innombrables démarches que vous faites pour mon service, mais parce que je m'aperçois qu'il y a de bien profondes racines qui vont de mon cœur au vôtre. C'est peut-être, mon ami, parce qu'il y a eu de grands échanges de douleurs et de joies entre nous que nous sommes arrivés, moi avec la simple intelligence d'un poète, vous avec des aptitudes plus étendues, mais plus raisonneuses, à considérer chacun le cœur de l'autre sans bassesse. Ces grands engrenages où vous êtes engagé, je demande au Ciel que vous vous en libériez, je demande cela auprès de nos batteuses peu dangereuses que tournent deux paires de bœufs touffus. Vous êtes l'un des hommes que je veille le plus de loin, qui appartiennent le plus à mes promenades au sommet des coteaux de bruyère, le long des eaux que l'été enflamme. Ce matin, après avoir préparé le biberon de Bernadette (c'est moi qui le prépare en me levant), je suis allé dans la campagne. Là maintenant m'accompagnent les douces sollicitudes que Dieu m'a confiées. Un clocher dans la clarté de l'échappée, des ronces au-dessus des fougères mouillées sont le cadre de cette vie dont je répète maints passages, et je remercie Dieu qu'il m'ait délivré de tant de maux, qu'il ait permis au pauvre géranium que je suis de ne pas être tout à fait emporté par l'orage, de se retrouver dans l'un de ces pauvres pots de terre commune qu'a si bien peints Lacoste et qui est notre chaumière. Non, ce n'est point sans de grandes tristesses passées que l'on en vient à goûter ces petits biens, ces grands biens quotidiens, à moins que, comme le cœur de Ginette, on ne soit comme le pot d'œillets mouillés qu'un enfant radieux élève dans ses deux mains.

Vous avez dû lire mon article sur la Porte-Étroite. Je crois, tout en lui rendant hommage, avoir fait Gide « échec et mat ». Je veux dire que j'ai décousu sa pensée en peu de mots avec ce grand talent qu'ont quelquefois, vis-à-vis des savants, les imbéciles. Je ne sais pas ce qu'il pourra bien me répondre, mais je donnerais bien cent sous, comme Caillaux à Clemenceau, pour le *voir*, sans être vu, relire mon article.

On me dit que Rouard (Eugène) est devenu le secrétaire de Barthou. Est-ce vrai ?

Je vous embrasse.

Orthez, 1er janvier 1911.

Mon cher ami,

Nous partons demain pour l'Armagnac, devançant de quelques jours ce voyage à cause de la mort d'un cousin de mon beau-frère survenue au Tonkin. Peut-être alors notre retour à Orthez pourra-t-il coïncider avec votre heureux projet de nous rendre visite.

Je ne sais comment je suis si occupé, à ce point de tant négliger mes amis, et les meilleurs. Les sollicitudes de la famille, quelques méditations religieuses,

mes *Géorgiques chrétiennes* dont les deux premiers chants vont être fort bien édités et dont le troisième chant commence d'être écrit, tout cela m'absorbe assez. Vous m'avez demandé ce que je pense du drame de Claudel. Je le pense très haut, très beau, osant faire entendre des choses dont la plupart sont tellement déshabitués qu'elles étonnent. Claudel catéchise à sa manière. Il prend son poisson dans la glace pour le plonger dans l'huile bouillante aussitôt. C'est une manière de faire comprendre à la friture qu'il y a un autre moyen d'exister. Quant au roman de Gide, avec beaucoup d'art et, toujours, dans l'écriture cette perfection de maître, c'est un tantinet de satanisme dans une ombre émaillée des bijoux d'Hoffmann, de Goya, de Monod et de Paul Sabatier. Si Dante avait connu Gide il aurait imaginé pour lui un extraordinaire petit costume de démon. Le mot d'optimisme le plus grand que j'aie entendu, c'est à Soissons, au magasin du « Vers de vase » où j'allais souvent. Un de ces vieux pêcheurs à la ligne, qui n'ont que l'aspect d'un pilote, regardait des poissons que l'on venait d'apporter là. « Comment, lui dis-je, s'appelle celui-ci »? Il me répond : « C'est, monsieur, un otu. — Est-ce que c'est bon, l'otu? — Eh bien! monsieur, l'otu était un poisson mauvais et il est devenu bon. »

Croyez, mon cher Fontaine, à l'affection de nous tous.

Orthez, 22 juillet 1912.

Mon bien cher ami,

J'ai, grâce à vous et à vos amis, touché le plus facilement du monde mon prix académique à la Recette des Finances d'Orthez. Cela m'arrange, me permet de ne demander à la Société Générale aucune avance, car, encore qu'elle me l'eût faite sans difficulté, je n'aime pas emprunter de l'argent. Notre budget est modeste, mais nous l'ordonnons. Il est évident que ce voyage à Vichy nous eût quelque peu gêné si Dieu ne m'avait pas fait décerner ces 3.000 francs dont nous placerons une partie. Nous partirons le 5 août pour un mois.

On mène toujours grand bruit autour des *Géorgiques*. Certains les comprennent, d'autres feignent de ne pas comprendre, d'autres un jour comprendront. Mais les rumeurs qui se sont élevées contre Barrès à mon sujet ne semblent pas éteintes. Je vous ai dit qu'il avait cru devoir entrer avec moi en explications, d'où il ressort qu'il est si ennuyé qu'il veut me faire croire à l'Académie pour dans deux ou trois ans. La réalité, la voici entre nous :

Barrès, qui tient beaucoup à conserver le premier rang à la tête des jeunes, sent très bien que le catholicisme est en train de monter comme une marée, malgré les efforts du régime actuel et malgré bon nombre d'Actions françaises qui tirent sur nous à coups de mépris ou d'insultes.

Maurras m'a attaqué récemment et Claudel et Lafon ont passé sous les fourches de Lasserre.

Mais les vrais catholiques demeurent inébranlablement fidèles à Claudel et à moi et surtout ces jeunes que pourtant Barrès a aidés dans l'espoir qu'ils nous rayeraient de la Carte littéraire et le substitueraient à nous en silence.

Cette « stratégie » de Barrès ne lui réussit point parce que Barrès ne se rend pas compte assez qu'il n'est pas possible de demander à une conscience vraiment catholique une pareille chose; ni que c'est Dieu même qui intervient d'une façon particulière dans ces conflits, et que Dieu n'aime pas que ses disciples se disputent pour savoir quel est celui qui prendra la première place. On peut arriver avec ces procédés à être ministre ou député ou académicien, mais point ce chef de parti catholique qu'est un Claudel. On peut prendre humainement la meilleure place à l'hôtel ou au train, mais pas à la Sainte Table. C'est là que s'arrêtent les subtiles philosophies des Barrès, des Maurras et des Gide. C'est un pauvre argument que celui qui dit que Paris vaut bien une messe. Beau-

coup professent qu'ils ne croient pas, mais autant que des croyants ils ont horreur et terreur du sacrilège. Ce n'est donc pas sans irritation que des hommes comme Barrès ou Maurras voient qu'une partie de la jeunesse leur échappe, soit que, chez le premier, elle ne découvre qu'une théorie sentimentale, soit que, chez le second, elle constate l'odieuse manœuvre républicaine qui veut soumettre l'Église à la nation dans la mesure où l'Église la gênerait. Maurras est, en effet, un Jacobin.

En résumé, certains, qui voient loin, ont pu, sans trop diminuer leur talent, passer de mode en mode, chanter les usines après les fleurs ; le catholicisme n'est point une mode et on doit accepter, s'il le faut, le dernier rang dans le monde plutôt que de passer à des concessions qui vont contre le dogme. C'est pourquoi Maurras doit se dire que, malgré la feinte sympathie dont il entoure l'Église, celle-ci quelque jour pourrait se retourner contre lui qui n'en fait pas partie.

Au fond, Barrès est plus naïf que Maurras qui ne l'est pas du tout.

J'ai lu, de Claudel, au sujet de ces incidents, une lettre bien intéressante qui m'a été communiquée.

Je viens, nous venons de recevoir de tout cœur la protégée de votre sainte sœur. Elle a été accueillie admirablement à la poste par le bon gros receveur, tout humilié que les journaux du cru aient attribué l'ouverture du guichet au Conseil municipal et à Bérard. J'ai aperçu tout à l'heure celui-ci venu pour la fête. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil sur lui et le groupe qui l'entourait. On aurait dit, tant sa tenue était officielle, une cheminée d'usine suivie par un certain nombre de fourneaux. Donc, votre protégée sera la bienvenue à la maison. Elle est une de ces personnes à la Balzac, pleine d'honneur et de peine, un peu chétive, avec ces yeux bleus qui auraient la couleur des larmes si les larmes avaient une couleur.

Hasparren, 27 décembre 1921.

Mon cher ami,

Oui, vous me faites plaisir en évoquant ainsi à distance notre Noël de Hasparren. Les fêtes se sont continuées puisque, hier lundi, on jouait dans la petite salle du patronage une de ces pièces qui n'ont aucun rapport avec celles de Bernstein ou de Bataille.

Je me suis plongé résolument, moi avec les miens, dans cette vie que la Providence m'a assignée. Pour moi, il n'y a pas eu d'effort à faire pour l'adopter. J'étais déjà mûr. Tout le travail de Dieu en moi, depuis 1905, a été de me détacher peu à peu de toute mon ambition, de m'éloigner de la vie moderne, d'un milieu parisien souvent très artificiel, et de me conserver, en l'augmentant, l'amour de mon œuvre et la crainte du facile succès. J'ai donc, dans cette solitude, tout le bonheur que l'on puisse souhaiter. Et si, au patronage, mes petits regrettent un peu au fond de leur cœur — ce qu'ils ne me disent pas — les brillants costumes et les manières plus distinguées du coûteux pensionnat Jeanne d'Arc, d'Orthez, ils apprendront ainsi qu'il y a des sacrifices à faire. Ils apprendront cette vraie fraternité, cette vraie égalité qui n'existent qu'à la Table Sainte. Et je demande à Dieu que les fils de mes fils prennent place à ces mêmes tribunes d'où tout un peuple, fort de sa foi, s'achemine vers le ciel en chantant ses vieilles hymnes basques.

Milhaud m'a écrit pour me dire que *la Brebis égarée* passera, avec sa musique, à l'Opéra-Comique, en novembre 1922. On dit que cette musique a une grande valeur. Ce qui m'enchante surtout, c'est que Lacoste est appelé à peindre les décors. Mais, pour moi, ces sortes de représentations me semblent si futiles, ces cabotins sont si en dehors de la vie. Lorsque je vois mon cher Claudel, par ces influences pernicieuses, en arriver à faire représenter ce ballet dont j'ai lu la

lamentable description, comment approuverais-je ces milieux? Et les autres milieux. Je me souviens qu'une fois, chez m d me M. ....., j'ai mis la main sur un album de Cocteau et de Lhote, intitulé *Escales*. Il y avait là, sans plus ni moins d'art, des gravures comme on en vend à la porte des bordels à matelots. Cela m'a paru pitoyable et j'ai reposé l'œuvre en vogue après ce rapide coup d'œil. Il n'est pas étonnant que ce monde-là prenne un air de pitié quand on prononce seulement le titre du livre de saint Joseph.

Je travaille toujours à mon deuxième cahier de Mémoires. J'ai traité avec la Revue Universelle, à qui j'espère remettre, en fin mars, ma copie. Le livre s'intitulera : *L'Amour, les Muses et la Chasse*. Il embrassera environ dix années (1888-1898) et je vous embrasse aussi.

FRANCIS JAMMES

Au moment où je signe cette lettre, je reçois mon courrier et un mot de Jacques Blanche fort gracieux, m'autorisant à reproduire, en tête de mes morceaux choisis, une photographie du portrait qu'il a fait de moi. Ce portrait me semble d'un beau caractère, malgré le teint de homard cuit qu'il m'a donné ; mais cette pourpre n'apparaîtra pas dans la photographie. Je vous demande d'aller voir Blanche et de vous entendre avec lui pour savoir comment on peut pratiquement opérer. Mais *auparavant* passez chez Vallette pour lui demander (c'est lui qui édite le volume) s'il y a avantage à adopter tel ou tel format de photographie pour l'exemplaire qu'on va tirer.

LE RASSEMBLEMENT NÉCESSAIRE

Les élections approchent et de nouvelles constellations politiques s'ébauchent. L'une d'entre elles, coalition de centre gauche, rassemble plusieurs leaders du parti radical. Nous avons demandé à M. Paul Bastid, qui appartient à ce groupe, de bien vouloir nous faire connaître dans ses grandes lignes le programme politique de ses amis. M. Paul Bastid, ancien ministre, membre de la commission exécutive du parti radical a déja, on s'en souvient, expose dans cette revue la situation politique à la veille des élections. Poursuivant notre enquête nous publierons dans notre prochaine livraison une étude sur le Parti Républicain de la Liberté (N.D.L.R.).

A la veille de la dernière consultation électorale, je faisais déjà appel dans cette revue à un large rassemblement pour la défense de la liberté. Je n'ai pas rencontré alors beaucoup d'écho. Mais les événements survenus depuis cette date me confirment dans mon attitude. L'idée de rassemblement est aujourd'hui dans l'air. Lorsque cet article paraîtra, des textes l'auront popularisée. Je n'ai pas ici d'autre intention que de définir l'esprit fermement démocratique et républicain dans lequel notre tentative a pris naissance.

■ ■

Le scrutin du 21 octobre a hissé au pouvoir trois partis disparates, qui n'ont guère été d'accord que sur un point : l'organisation de leur dictature triangulaire. En attendant que l'un des trois puisse éliminer les deux autres, ils se contentent de se neutraliser réciproquement, ce qui engendre dans l'Etat l'immobilité, la contradiction et l'anarchie.

Certes tel d'entre eux considère cette situation comme essentiellement provisoire. Il y voit un simple moment de l'évolution qui, d'après lui, entraîne avec une force irrésistible les masses populaires vers le communisme. L'incohérence gouvernementale actuelle favorise même ses desseins, car elle peut le faire apparaître à une heure donnée comme le sauveur, celui qui monopolise à la fois les remèdes appropriés et le dynamisme nécessaire pour les mettre en œuvre.

Quoi qu'il en soit, le désordre est actuellement installé au cœur du régime et les trois partis y ont une part de responsabilité égale, quel que puisse être le sort ultérieurement réservé à chacun d'eux. Il en est à cet égard des deux fourriers comme de l'éventuel triomphateur final.

Aussi bien est-ce contre ce système de gouvernement que nous nous dressons, sans en vouloir plus à un parti qu'à l'autre.

Nous leur reprochons à tous les trois d'avoir altéré au point de la rendre méconnaissable la physionomie de la représentation nationale, d'avoir transformé les élus du peuple de France en humbles préposés de leurs bureaucraties sans mandat. Les députés sont devenus des automates qui n'expriment plus les sentiments nuancés et mobiles de leurs circonscriptions respectives mais la rigide orthodoxie d'une chapelle politique. Leurs attitudes et leurs applaudissements mêmes obéissent à une discipline qui en retranche toute vie. Les trois secrétaires généraux des grands partis suffiraient à traduire les pensées de cette Chambre.

La dictature des partis est le résultat du mode de scrutin que nous subissons. La proportionnelle sans panachage a été introduite dans notre législation pour favoriser autant que faire se pourrait le personnel nouveau qui avait déjà siégé à la Consultative et qui se trouvait dépourvu le plus souvent d'assises territoriales. On a utilisé en l'occurrence les illusions tenaces des anciens proportionnalistes ; et nous nous sommes ainsi vu imposer un carcan dont nous aurons le plus grand mal à nous affranchir. Il faut en tout cas renoncer à cet espoir pour la consultation prochaine On a même failli constitutionnaliser la R. P.

Nous nous prononçons donc avant tout pour un scrutin qui respecte la liberté de l'électeur, qui permette à celui-ci de choisir et de contrôler son élu, sans que s'interpose entre eux l'écran du parti. Cette revendication nous semble fondamentale. Elle conditionne en effet toutes les autres. Nous n'affirmons pas de préférence exclusive en faveur de tel ou tel système. La plupart de mes amis sont arrondissementiers. J'inclinerais personnellement vers le scrutin de liste départemental majoritaire (à un seul tour). La simple innovation du panachage pourrait, aux yeux de quelques-uns, constituer un pis aller acceptable.

Opposés au régime électoral en vigueur, nous le sommes avec la même énergie à l'organisation quasi-militaire des partis qui en est la conséquence. On passe trop facilement de trois partis à un seul et la France donne quelquefois l'impression d'en être au stade prétotalitaire. Il est donc indispensable de réagir contre une nouvelle tyrannie en marche. Les constituants n'ont-ils pas songé à inscrire dans les textes fondamentaux cette dictature des féodalités politiques contre laquelle se révoltent à la fois notre individualisme instinctif et notre esprit de gouvernement ? La révocabilité des élus par les partis est une monstruosité qui a fait reculer l'opinion et finalement la commission elle-même, presque honteuse de l'avoir votée d'abord. Mais il importe de veiller à tout retour offensif de ces aberrations.

D'une manière plus générale, nous sommes hostiles à toutes les élucubrations constitutionnelles auxquelles les députés se livrent depuis quatre mois. Nous sommes contre l'Assemblée unique, qui conduit à l'anarchie ou à la dictature et le plus souvent à la seconde par la première. On nous parle, il est vrai, d'une ou de deux autres assemblées à caractère mal défini et à pouvoirs incertains. Nous n'y trouvons aucun motif d'apaisement. Nous tenons à deux Chambres politiques (et purement politiques), élues selon des modes différents, dotées sans doute d'attributions inégales, mais participant effectivement l'une et l'autre à l'œuvre législative et exerçant l'une et l'autre le contrôle du gouvernement (ce qui n'implique pas forcément que la sanction de ce contrôle soit dans les deux cas la même, c'est-à-dire que le ministère puisse être renversé dans les deux Chambres).

Nous sommes contre le gouvernement d'Assemblée, pour un régime parlementaire amélioré comportant une stabilité plus grande du cabinet, mais

excluant l'indépendance absolue de l'exécutif. Ni Convention ni régime présidentiel. Un Président de la République qui ne soit pas un vain figurant, mais dont le rôle — d'ailleurs effectif — soit celui d'un conseil et d'un arbitre.

Il n'est pas impossible que les problèmes constitutionnels, qui d'ordinaire passionnent peu l'opinion, s'imposent lors des élections prochaines à l'attention générale, et que le public en mesure cette fois les répercussions éventuelles sur la vie quotidienne du pays. Ce n'est pas certain cependant, car les constituants semblent avoir compris le danger ; et ils vont s'efforcer de nous présenter un monstre apprivoisé, devant lequel le corps électoral ne reculerait plus d'effroi, les spécialistes connaissant seuls ses vices cachés.

Aussi le gros effort politique doit-il être prévu dans une autre direction. Laquelle ? Mon sentiment est que la gestion des affaires courantes offre à la propagande assez de thèmes. Elle se rattache, d'ailleurs, dans son incohérence et son désordre actuels, aux principes dominants du régime. Mais ses tares sont évidemment plus sensibles aux foules.

En d'autres termes, c'est sur des questions d'actualité immédiate qu'on peut rassembler le plus de bonnes volontés.

Ceci conduit d'abord à reléguer à l'arrière-plan les controverses proprement idéologiques, comme celles qui ont trait au principe des nationalisations ou au régime scolaire. Ce ne sont pas là en effet des problèmes urgents, sur lesquels il y ait lieu de s'affronter dès aujourd'hui. Chacun peut conserver ses solutions propres et se réserver de les opposer demain aux solutions adverses, sans engager une bataille prématurée et, par conséquent, inutile.

Nous ne sommes pas systématiquement, farouchement hostiles à toute espèce de nationalisation, quelle qu'en soit la raison ou la forme, ce qui est la position de certains Français ; mais nous subordonnons les nationalisations, qui peuvent être dans certains cas nécessaires, à la triple condition de ne pas spolier l'épargne, de ne pas faire proliférer les fonctionnaires et de ne pas accroître le déficit du budget. Nous constatons que, parmi les nationalisations opérées jusqu'ici, toutes n'ont pas satisfait à ces exigences. De toutes manières, il faut digérer d'abord cette nourriture rendue difficilement comestible avant de songer à s'alimenter de nouveau. C'est pourquoi le sujet cesse, provisoirement au moins, d'être brûlant.

En matière scolaire, nous sommes contre le monopole et pour la liberté, Mais nous n'interprétons pas la liberté d'enseignement comme impliquant l'octroi de subventions aux écoles privées. Cette thèse nous sépare d'éléments situés sur notre droite. Là encore la querelle n'offre aucun caractère d'urgence. Notre interprétation a le bénéfice de la possession d'état ; et nous ne songeons pas à rompre des lances pour la simple beauté du fait.

Il y a en ce moment des difficultés plus pressantes et plus graves sur lesquelles doit se concentrer notre effort.

Les premières sont d'ordre financier.

Nul citoyen qui ne soit inquiet du déficit budgétaire croissant, de la détérioration progressive de la monnaie, de la hausse continue des prix.

On a trop méprisé la vieille notion de l'équilibre budgétaire, que les théoriciens socialistes ont rangée au nombre des manies comptables héritées d'un passé révolu. Ce dédain superbe nous a conduits — les circonstances aidant — à un déficit dont le chiffre exact est à peine connu mais dépasse très largement 300 milliards. Dans une pareille situation, une politique de diminution massive des dépenses et d'augmentation massive des recettes s'impose à l'évidence. Le ministère Gouin nous l'avait effectivement annoncée — après

s'être voilé la face devant les erreurs du cabinet précédent (composé, à quelques exceptions près, des mêmes hommes) ; mais nous attendons encore les réalisations.

Il est clair que l'Etat doit réduire impitoyablement son train de vie. Depuis la libération, nous jetons l'argent par les fenêtres, comme si nous voulions rendre sensible à l'étranger le peu de cas que nous faisons de la monnaie. Le gaspillage et le désordre sont partout. Les services publics, tant civils que militaires, se sont enflés au delà de toute mesure et sans l'ombre d'un motif plausible. Certaines des dépenses budgétaires, comme les subventions qui aboutissent à masquer le coût de certaines denrées essentielles, telles que le pain et le charbon, reposent sur une basse démagogie et s'apparentent à cette politique de promesses, d'illusions et de mensonges qui nous a fait tant de mal.

Sur les recettes il sera plus difficile d'agir, les charges fiscales étant déjà écrasantes. Ce dont il faut se pénétrer en tout cas, c'est que la politique financière de demain ne pourra, dans sa sévérité, épargner personne si nous voulons éviter une inflation illimitée et une faillite finale dont le travail et l'épargne feraient les frais.

La stagnation économique dont souffre le pays a des causes multiples, dont quelques-unes, comme le manque de certaines matières premières, échappent provisoirement à nos prises. Mais tout le monde est d'accord, au moins en paroles, pour stigmatiser l'organisation paralysante héritée de Vichy. Le Gouvernement lui-même la condamne. Et cependant les industriels, les artisans, les commerçants, les agriculteurs continuent à être submergés par la paperasserie et tracassés par les contrôles. On a découragé dans le pays l'esprit d'entreprise. Notre activité s'anémie comme celle des Incas, soumis jadis aux mêmes réglementations stérilisantes.

Le programme du rassemblement s'oriente vers la liberté, non pas vers une liberté absolue réduisant à néant le rôle de l'Etat, mais vers l'affranchissement de l'activité individuelle, qu'il appartient le cas échéant à l'Etat de protéger contre les grandes coalitions d'intérêts, contre ce que, dans la terminologie à la mode, on appelle les trusts (sans d'ailleurs toujours les définir). L'initiative libre, l'effort libre, le travail libre dans un Etat vigilant, telle est notre formule. Il faut arracher à l'insécurité les producteurs indépendants comme les salariés. Cela ne signifie pas qu'ils puissent compter sur un Etat-Providence pour suppléer leur activité. Mais il appartient à l'Etat de créer le climat propice dans lequel cette activité sera en mesure de se déployer.

Nous souhaiterions que dans la campagne qui s'annonce on donnât aux problèmes matériels et pratiques le pas sur les discussions doctrinales. C'est d'ailleurs indispensable si l'on tient à réussir. Que l'on veuille bien se rappeler en effet la majorité féminine du corps électoral. Or, les femmes n'ont jamais considéré les pouvoirs publics comme des fournisseurs d'idéologie, mais comme des fournisseurs de commodités et de bien-être. Cette conception du reste en vaut bien une autre, car elle sauvegarde la liberté de l'esprit, en lui réservant son domaine distinct et séparé.

Insuffisances du ravitaillement, désorganisation des transports, impuissance de l'autorité contre le marché noir, entraves absurdes apportées à la production industrielle et agricole ainsi qu'à la distribution des denrées par le commerce, voilà les sujets essentiels sur lesquels le suffrage universel devra se prononcer.

Il demandera sans doute aussi le retour à une pratique effective des libertés démocratiques consacrées par la tradition, en particulier de la liberté personnelle et de la liberté de la presse, ainsi que la protection du droit de pro-

priété contre toutes les atteintes abusives (réquisitions et autres) dont il a été l'objet.

En bref nous ne voulons ni d'un Etat brouillon, c'est-à-dire inefficace, ni d'un Etat dévorant monopolisant au profit des détenteurs du pouvoir le domaine qui ressortit à l'activité libre de tous et de chacun. Nous croyons ainsi défendre la République, qui n'appartient à personne, et la France, dont la situation présente inspire aux démocraties étrangères une certaine méfiance et beaucoup de réserves. L'attitude réticente de l'Amérique, dont le concours est pourtant indispensable à notre restauration économique, suffirait, hélas ! à le prouver. Il n'est pas douteux que les réponses décevantes reçues au sujet des crédits espérés ne tiennent pour une large part au jugement défavorable porté outre-Atlantique sur le chaos intérieur au milieu duquel nous nous débattons.

■ ■

Luttant contre toute mainmise des partis ou des grands intérêts sur les institutions, nous ne faisons évidemment appel qu'à ceux qui répudient comme nous leur tutelle.

Nous sommes contre les trois grands partis pour des raisons de méthode qui s'appliquent à tous et pour des raisons de fond qui varient avec chacun d'eux, puisque nous répugnons aussi bien à l'esprit confessionnel qu'à la lutte des classes. Nous sommes également contre la vieille droite et les féodalités économiques dont elle constitue l'expression.

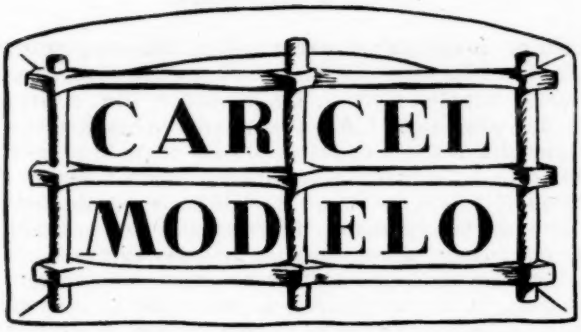
Mais à l'intérieur des frontières ainsi précisées, nous estimons qu'il y a place pour un très large rassemblement démocratique où entreraient des républicains aujourd'hui dispersés et plus ou moins artificiellement séparés les uns des autres, comme aussi une foule de citoyens sans affiliation politique déterminée qui voudraient bien voir se recréer dans la France désemparée une atmosphère meilleure.

C'est d'une atmosphère de liberté, de travail et d'ordre qu'il s'agit, d'une atmosphère de concorde aussi. Car, bien que nous tenions, pour dissiper toute équivoque, à nous définir et, par conséquent, à nous opposer, nous n'entendons nullement poursuivre une besogne de haine et de division. Nous croyons que le système actuel de gouvernement est mauvais. Nous pensons que la conservation pure et simple a fait son temps, qu'il est des exigences économiques et sociales nouvelles auxquelles la politique de 1946 ne saurait se soustraire. Mais toute innovation n'est pas nécessairement un progrès et l'incohérence n'est pas une méthode de gouvernement. Le problème est de retrouver un rythme normal d'évolution. Il y a dans ce pays assez de tradition politique pour que l'espoir n'en apparaisse pas comme une chimère.

Nous avons entrepris un grand effort de conciliation républicaine et nationale, dans le respect des préférences particulières propres à chacun. Nous ne voulons alarmer ni les partis ni les personnes, mais leur démontrer qu'ils peuvent s'unir sans abdication de leur part et que moralement ils le doivent.

Aussi bien la loi électorale leur en fait-elle une nécessité. Pour bénéficier du report des restes sur une liste nationale, il faudra, semble-t-il, avoir obtenu le quotient dans un certain nombre de départements. Redoutons en ces matières un excès de témérité et d'orgueil. Si nous voulons que la prochaine Chambre possède un noyau de parlementaires attachés à l'ordre démocratique, susceptible d'exercer une influence réelle sur la marche des affaires nationales, il est tout à fait inutile d'engager la bataille par paquets dispersés. Ce serait même là une tactique de suicide.

PAUL BASTID



C'ÉTAIT une prison remarquablement propre et ordonnée, claire, bâtie pour sept cents prisonniers. Nous y étions huit mille en décembre 1941 [1]. A part cela elle méritait bien son nom de *Carcel Modelo*, bâtie en étoile, chaque rayon ou galerie aboutissant à un bureau vitré appelé Centre, où régnait Don José, austère fonctionnaire, maigre, à la Goya, cheveux de jais, sourcils bistres. Partout des images pieuses et le soir, un excellent orchestre donnait les meilleurs airs du répertoire romantique. La cinquième galerie était réservée aux Etrangers et aux Condamnés à mort, ceux-ci contemplant ceux-là. Evadé de France tentant de gagner Gibraltar, arrêté par la police espagnole, j'y ai passé quatre mois au terme desquels je fus dirigé sur le camp de Miranda, grande centrale de « triage » des hommes de toutes nations qui tentaient de rejoindre les armées alliées. Mes voisins d'en face s'en allaient par petits pelotons vers le champ d'exécution, chaque semaine. Les aumôniers s'empressaient autour d'eux avec une religieuse infirmière, une femme bonne et géante que les condamnés appelaient la double blanche, à cause de sa taille et de sa robe. Parmi nous il y eut plusieurs prêtres. C'était une prison de bon ton. Beaucoup d'étrangers y étaient, comme moi-même, détenus. Ils s'étonnaient de l'étrangeté des spectacles qui leur étaient chaque jour offerts. Pourquoi diable ces Espagnols s'obstinaient-ils à nous montrer ce qu'il y avait de plus révoltant en Espagne, à savoir les nombreux prisonniers politiques condamnés à mort.

■ ■

S'il était quelques bonnes surprises pour ces condamnés, il en était surtout de mauvaises. Nous connûmes, à la Prison Modèle, un gentil garçon, d'allure anodine. Dans la vie civile, il exerçait le métier de peintre en bâtiments. Comme tant d'autres, il était accusé de « Participation à la Rébellion », et menacé de la peine de mort. C'était elle au moins que le Ministère public avait requise contre lui, mais son avocat, très tranquillement, l'avait rassuré. La sentence serait commuée en trente ans de réclusion. Aussi, l'ayant échappé belle, il s'était établi à la première galerie. Homme de mœurs douces, il y avait si bien fait la conquête de ses gardiens que ceux-ci l'avaient chargé de gros travaux dans la maison et même hors de la

1. J'avais été arrêté par la police espagnole alors qu'après avoir franchi la frontière pyrénéenne, je tentais, pour rejoindre les forces libres, de gagner l'Angleterre par le Portugal.

maison. C'était un heureux, un garçon de trente ans, aux yeux couleur noisette, costaud et d'allure paisible. Sauf les cheveux coupés ras, nul n'eût songé à en faire un détenu, un prisonnier de carrière, condamné à trente ans de réclusion. L'Administration pénitentiaire s'était même montrée accommodante à son égard. Il sortait en ville chaque jour, arrangeant les murailles d'autres établissements pénitentiaires, peignant, lavant, et rentrant le soir à la Prison Modèle sans avoir tenté aucune évasion, car sa femme et ses enfants, lui servant d'otages, habitaient la ville. Il les voyait, sa seule punition était de ne pas loger sous le même toit. Mais, rassuré sur leur sort par cette rencontre quotidienne, il regagnait, prisonnier modèle, la Prison Modèle, le cœur léger, attendant le lendemain qui toujours lui apportait la même ration de lumière, d'espace, de tendresse et de travail. Seul le dimanche lui manquait. Il était privé de congé à perpétuité, de promenades, de vie à la campagne, de soirées douces au soleil, ou aux terrasses des cafés, ces terrasses poussiéreuses et somnolentes, où tout Espagnol passe d'interminables heures devant une tasse depuis longtemps vide et d'innombrables carafes d'eau, avec des bouchons de bois. L'accès lui était interdit de la Ve galerie, celle des hommes à qui l'on coupe, non une jambe ou un bras, mais la vie, la petite lampe frileuse qui danse au cœur de chacun de nous et qui fait, en s'éteignant, que notre cœur cesse de battre, nos yeux de voir et que la fumée de cigarettes elle-même ne parvient plus à faire palpiter nos narines. Un homme presque heureux, en somme.

Un jour, un employé du Centre, un rond de cuir, l'appela d'un air ennuyé. L'homme s'y rendit aussitôt, vaguement inquiet. Le fameux Centre était fait d'une espèce de véranda circulaire, en forme de kiosque à musique, mais fermée, comme une lanterne. Une cage en glace en somme. L'officier de garde, en l'absence du Directeur, Don José, était toujours là, souvent somnolent. Rien ne se passait dans la prison qui ne lui fût soumis, à commencer par l'ouverture des grilles de chaque galerie. Sur notre chemin, de notre galerie à la promenade, il nous fallait passer par le Centre et le gardien n'y manquait jamais.

L'ouvrier peintre, le quart de prisonnier, gravit les deux marches du seuil, entra. C'était là aussi que les libérés étaient convoqués le matin de leur sortie.

Le peintre joignit les talons. L'officier de garde lui signifia simplement, de l'air ennuyé du fonctionnaire chargé de communiquer une nouvelle désagréable à un citoyen tranquille, qu'il était condamné à mort depuis un an déjà. La feuille s'était égarée, au fond d'un tiroir sans doute. On l'avait retrouvée. Elle était là. Oui, la vraie, la sinistre feuille. L'avocat s'était trompé. Tout le monde s'était trompé. Que voulez-vous ? Cela arrive, dans les administrations. Tous les fonctionnaires à l'enregistrement ou aux Postes et Télégraphes vous diront cela. Quoi d'étonnant, dans une armée d'un million de prisonniers, que de temps en temps, un sergent-major se trompât de feuilles d'engagement ?

L'officier ne dit pas toutes ces choses. Il les sous-entendit seulement. Le pauvre condamné gagna son nouveau gîte. Il lui fallut dire adieu aux camarades, quitter sa paillasse, en trouver une autre, dans une nouvelle cellule, à la Ve galerie, chez nous, les Passagers, ceux qui n'attendaient que l'Angleterre ou la Mort. Pour l'ouvrier barbouilleur ce n'était pas l'Angleterre. Sa tête tondue ne connaîtrait plus la *boïna*, le béret. Un nouveau conte fou, commençait, pire que les autres. Ses camarades lui répétaient « ce n'est rien, tu t'habitueras. On peut attendre longtemps ici... Quelquefois six mois... Et puis, il y a toujours une chance, celle du recours en Grâce ».

Le Recours avait été refusé, naturellement, depuis un an, sans que personne, à la prison, s'en doutât. Aussi le libéré par méprise, une fois rendu à son véritable destin, n'attendit pas longtemps. Il était à la galerie des mourants, depuis le mardi. Le jeudi avant l'aube, à cette heure ultime de la nuit que les Espagnols appellent la Madrugada, le verrou cogna, la lumière éblouit brusquement la cellule.

La clef grinça dans la serrure. Dans la galerie les baïonnettes brillaient. Il était temps. Une voix sèche énuméra des noms. Dernière lueur d'espoir, bien inutile. Le sien y était. Il fallait faire vite. Ces nuits-là les condamnés, du lundi soir au vendredi soir, se couchaient toujours tout habillés. Aucun n'acceptait le rite classique de l'habillement à ce moment. Tous le prévenaient en demeurant tout vêtus. Voyez-vous un condamné à mort qu'on réveille en pyjama ? A la Prison Modèle celà ne se voyait jamais. Ce matin-là, exceptionnellement, il y eut six exécutions. C'était un maximum. Ce matin-là aussi un homme, un seul, pleura, gémit. Nous entendions sa plainte. Il suppliait comme un petit enfant. Sa voix se perdit dans l'ombre. Ce fut la seule fois. C'était, je l'appris ensuite, le pauvre homme que la Mort, après une trop longue distraction, venait chercher d'autant plus vite qu'elle l'avait négligé plus longtemps.

■ ■

Les autres moribonds, en général, partaient sans une plainte. Au dire des plus anciens prisonniers, les premiers mois qui suivirent la conquête de Barcelone, le 12 février 1939, furent signalés par une grande tuerie. En effet, les rouges avaient fait de même, en proclamant la République Catalane et plus tard en 1936, les blancs avaient pris leur revanche. Alors un seul remède paraissait logique au vainqueur, à savoir l'Extermination comme la pratiquaient les Philistins et les Amalécites. La vengeance est un remède facile et qui ne guérit rien. La Prison Modèle, les registres en témoignent, contint un moment douze mille et quelques détenus entassés dans une promiscuité telle que beaucoup logeaient dans les galeries et les escaliers. A la promenade c'était une cohue. On fusillait plus souvent et plus vite qu'en 1942. Tout le monde, à la prison, me l'affirma. Il y eut beaucoup de grâciés, c'est-à-dire de condamnations à mort commuées en trente ans. Ces bénéficiaires étaient naturellement les plus loquaces et je dois reconnaître que leurs récits se contredisaient peu.

Les murs de la promenade étaient lézardés et troués. Au dire des témoins des grands jours, il n'y avait là nulle trace de rafales de mitrailleuses. On ne fusilla jamais à la Prison Modèle. On s'y suicida seulement. Pendant mes quatre mois de séjour je n'eus connaissance que de quatre suicides. Aux temps héroïques de 1939 beaucoup d'hommes, un chiffre que je ne puis préciser, se laissaient tomber d'un étage ou s'étranglaient. La bastonnade sévissait. Elle sévissait encore de mon temps, pour toutes les affaires « à l'instruction » avec quelques raffinements chinois dont les organes sexuels étaient les premières victimes et dont certains Serbes s'étaient, devant moi, vantés d'avoir fait usage aux dépens des Oustachis. La tactique des aveux spontanés avait donc fait merveille à Barcelone comme à Moscou, et aussi dans Barcelone rouge. A la Tchéka de Negrin, avait simplement succédé la Tchéka de Serrano Suner. La fameuse chambre de tortures, que j'avais visitée en mars 1939 et où tant d'honnêtes gens avaient été martyrisés, fonctionnait à nouveau, et sans plus d'humanité. Plusieurs de mes compagnons de captivité en connaissaient tous les us et coutumes, pour y avoir été tour à tour bourreaux et suppliciés, et ne rougissant, ni de leur ancien métier,

ni du nouveau, ils n'avaient d'autres torts que de trop s'en vanter. C'était à qui aurait détroussé des cadavres de curés et incendié des églises. Je crois bien, ayant beaucoup parcouru la Catalogne, que, dans leurs récits, ils en ajoutaient un peu. C'étaient des Méridionaux. Mais les choses en étaient là. C'étaient des terroristes, qui vaincus, subissaient une autre terreur, plus originale, plus allemande en somme, en attendant une nouvelle revanche.

Parmi tout ce monde, le système de la condamnation à mort avait sévi. J'ai connu par douzaines les anciens condamnés à mort. La sentence rendue en riant par des magistrats affublés d'uniformes d'officiers, qui fumaient et plaisantaient, les condamnés étaient partis pour la Prison Modèle, attendant le couperet. Beaucoup avaient été grâciés et parmi ceux-ci, j'en connus intimement que frappaient deux peines de trente ans de prison chacune. Seule la vie leur restait. Le fourrier de la galerie, un anarchiste Andalou, chargé de l'inspection des poux, avait soixante ans à purger. Quand je partageais sa peine et sa vermine il lui en restait cinquante-huit. Beaucoup avaient reçu ces doubles mutations. Deux fois ils avaient attendu la mort. Deux fois elle s'était refusée, après de longues nuits d'angoisse et de valériane, et des Madrugadas, des « avant-l'aurore », noyées de spleen et de sueurs froides, de parties sans cesse remises, de rendez-vous toujours retardés avec le peloton d'exécution.

« Justice de Franco » répétaient les prisonniers. Mon Dieu, Franco, et ceci n'est pas une excuse, ne faisait que les imiter. Sa justice se confondait avec la vengeance, moyen affreux, remède horrible, cause de maux plus grands encore. Depuis 1936 la loi du talion régnait en Espagne. Loi dont on ne sait ce qu'on doit le plus détester ou de l'horreur ou de la stupidité. Je ne sache pas seulement qu'au cours de l'histoire, la tuerie fut pratiquée si administrativement, avec autant d'ennuyeuse monotonie. Aussi bien, à chaque exécution, les prisonniers survivants répondaient-ils par des promesses d'exécutions. Entre eux un barème était établi. Le Directeur, naturellement, serait torturé. La plupart des officiers étranglés ou fusillés. L'aumônier serait tué. On n'était jamais d'accord sur le mode d'exécution. Cela dépendait des jours, du moment, des mouvements de fureur qui, parfois, agitaient ces foules enfermées. En parlant de la Grande sœur, la Double Blanche, ils disaient, en riant : « C'est une brave femme, nous ne lui donnerons que trente ans ». Mais la sœur qui avait l'expérience des révolutions savait bien que, dans son métier, les balles de mitrailleuses peuvent atteindre les cornettes blanches aussi vite que les vareuses des gardiens.

Cette intervention continuelle des prêtres et des religieuses dans les affaires judiciaires était pour moi un constant souci. Christs souffrants, Sacré-cœurs, Notre-Dame de la Merci, chromos pieux accrochés au kiosque vitré du centre, tout cet appareil choquait dans ce milieu où presque tout le monde assistait à la messe en blasphémant. Les condamnés à mort s'alignaient le dimanche dans la galerie, en rangs, militairement. Les étrangers n'étaient pas tenus d'assister à la messe. On les priait seulement de demeurer immobiles et déférents. Je m'installais avec mon missel à la porte, sur le seuil et suivais la messe des yeux aussi bien que les condamnés à mort alignés tout près de moi. Un grand diable, maigre et chic, fut ainsi à mes côtés trois dimanches de suite. Il me demandait avec passion des nouvelles de la guerre. Le moindre succès le remplissait de joie. Debout, tête nue, ses cheveux coupés en petite brosse, glabre et parfaitement chic, il eût fait un magnifique Magistrat en robe et rabat. Je lui parlait de la Russie. Cela durait cinq minutes avant la messe et cinq minutes après. Il parlait le français d'une voix rauque et forte.

« Je suis ancien combattant de l'autre guerre, un des soixante-quinze mille

Catalans, qui ont combattu dans les rangs de l'armée française. Rentré ici j'ai fait mon métier de républicain, comme tout le monde. Après février 1939, je me suis réfugié en France, dans la Haute-Garonne. Un ancien soldat français, c'est naturel n'est-ce pas. Voilà-t-il pas que le cochon de maire du patelin me fait arrêter comme indésirable. Trop d'étrangers, paraît-il. Vichy voulait qu'on fasse place libre. Me voilà pris dans la souricière. Les gardes mobiles m'empoignent et me conduisent à la frontière... C'est pourquoi je suis ici... »

■ ■

La messe commençait, admirablement chantée. Le grand moribond y assistait debout, sec comme une trique, et méprisant comme un Guzman, une cigarette sur l'oreille gauche. A la consécration il s'agenouillait, sur ordre, comme tout le monde, les mains dans les poches. Il faisait froid. Souvent même il pleuvait dans la galerie et les condamnés à mort assistaient toujours à toute la cérémonie les mains dans les poches, surtout à la consécration. Après l'*Ite Missa est*, le grand condamné trouvait toujours le moyen de me faire des gentillesses. J'avais beau lui offrir des cigarettes anglaises. En échange de mes bonnes nouvelles il entendait m'offrir ses *Ebra*. C'était un garçon fier et âpre, éloquent et dur, portant magnifiquement ses quarante-huit ans, et grisonnant. Ni col, ni cravate, mais un cache-nez gris roulé à la Wellington et le col de la veste relevé de même. Avec son accent rugueux de la Côte Vermeille, il me dit un jour, en montrant l'autel où les bougies venaient de s'allumer :

« Aujourd'hui la bonne messe... et demain... rrrân... le peloton ». Et sa main faisait le geste du promeneur qui, d'un coup de badine, casse les hautes herbes au bord du chemin.

Il avait raison. On le fusilla le jeudi suivant. Ce fut sa dernière messe. Avant de me quitter il prétendit, princièrement, m'offrir une dernière cigarette. Refuser eût été le froisser. Je lui dis :

« Je la fumerai à votre santé. Vous verrez. Elle vous portera bonheur ».

Peut-être devant le grand et dernier Juge, lui sera-t-il tenu compte de cet ultime geste gracieux. Il blasphémait. Il se moquait de la messe. Il eût sifflé le prêtre à l'autel, mais il n'est cœur si noyé d'amertume qui n'ait, lui aussi, ses moments d'effusion. Certainement il fut quelquefois un homme de bonne volonté.

Ces bons et ces mauvais larrons (et quel mauvais larron n'eut aussi ses beaux mouvements ?) subissaient certainement l'injustice suprême, la confusion. Le sort se moquait d'eux. Il les fusillait au petit bonheur. C'était une chasse au perdreau. Telle compagnie perdait trois ou quatre membres, au mois de septembre. Partie remise, pensaient les anciens, et en effet, en décembre, deux ou trois autres tombaient à leur tour. Les survivants se croyaient quittes. Mais ce n'était pas toujours certain.

J'ai connu un garçon maigre et blond, d'allure peu espagnole, toujours vêtu d'une salopette blanchâtre. Son regard vague et voilé, sa figure pensive et triste m'attiraient depuis quelque temps. Je me demandais comment il mourrait, lui. Un après-midi comme nous rentrions de la promenade, les portes des condamnés à mort étaient ouvertes et on entendait une grande rumeur. C'était l'heure radieuse où le soleil, en les inondant, donnait aux cellules cet air de sanatorium, de grand air qui faisait mon envie. Un grand garçon blond, ravi, souriant, les larmes aux yeux, était très entouré. L'officier de garde lui-même, un phalangiste dur, venait lui serrer la main. Deux condamnés à mort avaient pu descendre des galeries supérieures pour le féliciter. Le grand garçon blond à salopette blanche, venait de recevoir la joyeuse nouvelle. Il était grâcié. Rarement j'ai assisté à scène aussi émou-

vante. Comme un médecin, disputant un enfant à la mort, vient dire à une mère : « Madame, il est sauvé ! » l'aumônier, la sœur Double Blanche, l'officier de garde, les camarades, venaient lui répéter : « Sauvé... sauvé... ». Dans toute la troisième galerie, ce soir-là, ce fut une grande joie. Quelle bonne nuit, pensais-je le pauvre homme va passer ! Tantôt il sera dans une autre cellule, heureux de vivre. Il dormira sans valériane... Il trouve déjà tout beau, tout lumineux, même la prison. Joie des yeux, joie du cœur. Il n'est lieu si désolant qui, dans la joie, n'ait aussi sa beauté.

C'est curieux, devant ce défilé monotone et inhumain, je sentais depuis quelque temps mon cœur se durcir. Je me reprochais mon indifférence. Ce soir-là au contraire, j'étais saisi par l'inattendu. Ce visage maigre, ce pauvre grand gamin qui pleurait de joie, ces gardiens, qui partagaient l'émotion générale, dans un éblouissement de lumière, c'était ce qu'on peut imaginer de plus attendrissant, pour un tableau sans femmes ni enfants. Sans doute les souffrances d'hommes, entassés parmi d'autres hommes, ne font-elles pas pleurer. On ne pleure pas, entre hommes, sauf quand il s'agit de femmes et d'enfants. Mais dans la sécheresse uniforme de ces jours sombres ce jour-là rayonnait comme un matin de printemps et beaucoup se sentaient heureux parce que, dans la prison, il y avait enfin un heureux.

Le lendemain passa. Je m'étonnai que l'homme heureux n'eût point changé de cellule. Il était toujours aussi souriant, mais parmi les condamnés à mort. Ces méprises administratives n'étonnaient personne. Sans doute le centre, le fameux centre, n'avait-il pas été informé, ou n'avait-il pas donné suite à l'avis de la préfecture. En tout cas la grâce avait été communiquée, officiellement, par la voie administrative, comme on communique la sentence de mort. Les bonnes nouvelles arrivaient comme les mauvaises, au milieu de la semaine, mais en plein jour. Elles faisaient toc... toc... à la porte. Elles entraient, et prenaient leur homme, irréparablement. Le samedi et le dimanche passèrent. Jours tranquilles, où l'on dort sans valériane, en pyjama. J'oubliais presque mon heureux condamné. Il était là comme un encouragement aux moins fortunés. Le mardi suivant on le fusilla au petit jour.

Il était deux fois condamné à mort. La grâce du Caudillo ne portait que sur la première. La deuxième gardait toute sa valeur. Il n'avait donc pas compris ? Devant une mitrailleuse chargée il comprit très bien.

Un autre matin, un jeudi, à la Madrugada, le corps de garde fut obligé de sévir. Ce fut la première fois, je crois. En tout cas ce fut la dernière, et voici pourquoi. L'officier appela un condamné, l'attentit dans la galerie et lui posa la question rituelle : « N'avez-vous rien à déclarer ? ».

» Oui », répondit l'homme.

» Allez-y, mais dépêchez-vous ».

» Vive la République... Vive la Démocratie... à bas les dictatures... à bas les Fas... ».

A ce moment les matraques s'abattirent sur son crâne nu. Il s'effondra, mort. Jamais pareil scandale n'avait éclaté à la cinquième galerie.

Le cadavre fut porté au Centre. Comme pour un vivant, Don José fit l'appel. Nom, prénom, qualité, condamnation, motif de la convocation.

Le motif ? c'était sa grâce. Il s'était trompé, en criant le poing levé.

Depuis lors il n'y eut plus jamais de tapage à la sortie des cellules, à la Madrugada. On ne sait jamais, avec la mort : elle a quelquefois des distractions.

Et chaque soir, à cinq heures, les violons nous redonnaient leur concert,

et un chanteur reprenait sa *Malagueña*, romance d'Andalousie, amoureuse et désespérée, évoquant des rues maugrabines, des maisons safran, des fontaines, des harems, d'anciennes mosquées et des synagogues désaffectées au temps des *Marranos*...

■ ■

Le spectacle des exécutions nous était sévèrement interdit, mais les gardiens ne se faisaient pas faute de nous en donner le détail. Le condamné faisait d'habitude des adieux fort simples à ses compagnons. C'était le moment le plus touchant, celui où l'élégance espagnole se révèle de la façon la plus magnanime. Ces simples, car c'étaient presque toujours des gens du peuple, avaient la grâce et le naturel des gentilshommes français de la prison des Carmes. De leur cellule au Centre, du Centre à la sortie, il n'y avait qu'un pas. A la galerie de sortie, attendait un prêtre et, dans une petite chapelle, ils étaient invités à se confesser. On leur servait ensuite un peu de pain et de café. Le juge assistait au dernier procès-verbal, avec l'avocat, le notaire, l'officier de garde et l'aumônier. Jamais d'incidents. Plaintes et gémissements étaient rarissimes, je l'ai dit. La voiture cellulaire les emportait. Une demi-heure de trajet, jusqu'au bord de la mer. Là, sur la plage, face à la Méditerranée, la mitrailleuse attendait, avec les servants. Un peloton, placé en oblique, l'arme au pied, assistait à la cérémonie. Quelques ordres brefs et, au milieu du plus beau paysage du monde, au rivage qui baigne la mer toujours bleue, un pauvre homme, jauni et tondu, tombait. Les fusilleurs étaient choisis dans toutes les armes, chacune à son tour, gendarmes, soldats, gardes civiles, phalangistes et Seguridad, pour que chacun de ces corps en gardât la responsabilité, l'honneur ou l'opprobre. Ainsi, en cas de représailles, les parents des victimes devraient accuser tout le monde.

Au début, la cruauté connaissait quelques raffinements. J'ai connu un vieux prisonnier, à la première galerie, qu'on avait obligé d'assister à l'exécution de son fils, le bras levé en chantant l'hymne phalangiste. De mon temps, cette mise en scène n'était plus à la mode.

Les cercueils étaient construits aux frais des condamnés, s'ils avaient de la fortune. Pour les autres, c'était la fosse commune. L'administration attachait beaucoup d'importance à ces cercueils. Seuls les mourants n'y pensaient pas. Ils appelaient le cercueil « vestido de madera », costume de bois, et m'en parlèrent souvent en riant. Ce costume-là, ils s'en souciaient peu.

Parmi tant de deuils mon souvenir le plus durable est celui d'une résurrection. Tout s'arrangea pour que j'y attachasse une importance extrême. En scrutant des yeux le visage des condamnés à mort, j'avais distingué un grand jeune homme étonnamment déluré, au visage spirituel, à l'allure de grand étudiant de bonne famille. Tout en lui dénotait l'homme du monde : taille élancée, cou mince, traits irréguliers mais fins, paupières fatiguées, un señorito. Ses vêtements en témoignaient. Sans cravate (la cravate était interdite à ceux qui pourraient tenter le suicide) il avait l'air, avec son linge fin, d'un élève de Christ Church à Oxford, qui va jouer au cricket. Il était mieux que beau. Il était aristocratique. Enfin il avait de belles mains fines.

Les mains droites des condamnés à mort, je les connaissais toutes, car chaque dimanche, il fallait qu'ils les levassent, le bras tendu, pendant l'exécution de trois hymnes, le phalangiste, le carliste et l'ancien air national, du temps des rois. Ces condamnés qui chantaient, à la fin d'une messe qu'ils blasphémaient, les louanges de *Dios, la Patria y el Rey*, en attendant, au

nom des mêmes principes sacro-saints, de rouler sous le feu d'un peloton d'exécution, c'était sans doute la plus admirable farce de l'histoire contemporaine. Ils chantaient cependant, puisqu'il fallait bien, et qu'y échapper eût été s'exposer à des ennuis qui n'en valaient pas la peine. Le grand garçon distingué chantait comme tout le monde, le bras tendu. Quand il pleuvait dans la galerie il mettait des gants, des gants noirs, car il était en deuil et portait un brassard à son manteau gris souris. En le voyant ainsi, immobile et indifférent, le regard parfaitement distrait, je me disais : « Sans doute l'ai-je déjà vu quelque part, mais où ? ».

Je l'avais vu parmi tant d'autres simplement, dans beaucoup de capitales d'Europe. Tant d'autres garçons tout semblables, blonds en Allemagne, bruns dans le Midi, avaient pris le chemin de la révolution sociale, en complet de chez le bon faiseur. A la Prison Modèle, celui-ci était le seul, ce pourquoi son prestige était incomparable. Une prison est un peu comme un grand collège. Elle a ses hommes à succès, ses héros, ses farceurs, ses victimes. L'immense majorité des pensionnaires de la Prison Modèle était plébéienne, faite d'ouvriers et d'employés. Le grand garçon que j'appellerai Luner était avocat, intellectuel en diable, riche, éloquent et ancien commissaire de brigade. Enfin, il était fiancé à la nièce de M. Serrano Suner, le bourreau de l'Espagne.

Tous les condamnés à mort se faisaient envoyer des soporifiques par leurs familles, dans les paquets de vivres distribués le mercredi. Le beau Luner se faisait envoyer cette panacée, le pharmakon nepenthès, par la nièce de Torquemada, lui-même. En fait, sa fiancée le délivra de bien autre chose que de l'insomnie. Elle lui sauva la vie deux fois. Luner en était à sa deuxième expérience macabre. Une première fois, il avait été condamné à mort et grâcié, car Serrano Suner avait sauvé le *novio* de sa nièce. Pour je ne sais quelle raison Luner avait été à nouveau jugé et à nouveau condamné à mort. La situation en était là quand j'avais été arrêté moi-même. Mais le bruit courut bientôt que Luner serait grâcié une seconde fois. Il le fut enfin. Le taureau rentrait au corral.

Alors j'assistai au spectacle prodigieux d'un homme qui commence une nouvelle vie. A vingt-sept ans, cet avocat, cet intellectuel, ce révolutionnaire, en était au même point qu'au jour de son baptême, au matin de la vie, quand sa nourrice d'enfant riche le présenta au vicaire de sa paroisse, dans quelque chapelle catalane toute parfumée de jasmin et d'encens. Sans doute était-il affligé de deux peines de trente ans chacune, de quoi le garder à la Prison Modèle jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Mais cela ne l'inquiétait pas. Il vivait. C'était l'essentiel. Le joli Luner vivait. Son visage spirituel resplendissait. Il avait le sens du comique et de la pantomime, et « jouait » de loin pour ses compagnons toutes les scènes de la vie de prison. Pour comble quand l'autorité le changea de cellule elle ne le changea pas de galerie, mais seulement d'étage. Or chaque flanc de chaque galerie était comme une armoire, à multiples battants surperposés. Le deuxième étage était tout pareil au premier et faisait vis-à-vis rigoureusement à un deuxième étage tout pareil à son tour. D'un côté à l'autre on pouvait causer par signes. La figure prodigieusement mobile de Luner resplendissait. Il était aussi pâle qu'avant mais il avait une cravate, et quelle cravate ! Avec quelle vigueur elle était nouée, quelle coquetterie, quel air de renouveau. Quand il gagnait la promenade, avec sa robe de chambre en grosse laine bleue pervenche, les coudes au corps et roulant des cigarettes comme un prestidigitateur, chaque condamné plébéien le considérait avec admiration. Il eut tôt fait de découvrir un masseur. Docteur en droit, il préparait l'examen d'entrée au Conseil d'Etat. Il étudiait avec passion, pour rattraper

le temps perdu. Sa première vie lui avait enseigné le prix de la seconde. Celle-ci, il comptait bien l'employer à fond.

C'est à ce moment que je me liai avec lui. C'était facile. Les gardiens, bientôt conquis, lui passaient tout. Il allait et venait d'une cellule à l'autre, à peu près comme il voulait. Moi aussi d'ailleurs. Son esprit était partagé entre les plus hautes préoccupations intellectuelles et les potins de la prison. La vie de ses camarades, leurs manies, leurs historiettes, leurs rancunes, leurs petites tricheries, tout lui était connu. Et de leur côté, avec quelle admiration ils parlaient du beau Luner ! Ce fils d'aristo était gracieux, courageux et bon. Il avait le geste. Le jour où le pauvre garçon maigre à salopette blanche apprit qu'il était grâcié, j'ai vu Luner dégringoler de son premier étage, courir à la cellule de son camarade, son ancienne cellule, s'élancer vers lui et lui donner l'accolade avec une joie débordante, une générosité charmante d'homme heureux pour un nouvel heureux. Ces moments-là on ne les connaît généralement qu'entre soldats, à la guerre.

Et pourtant, personne plus que Luner, ne personnifia à mes yeux la cruauté espagnole. Ce garçon spirituel et bien élevé, avait été non seulement commissaire de brigade, mais juge. Il avait expédié tranquillement à la mort des centaines d'hommes. A ceux-là, sans doute parce qu'il était Espagnol, il ne pardonnait rien. Vaincu il attendait tranquillement de la victoire de l'Angleterre un renversement du régime de Franco. Alors lui et ses camarades reprendraient les rênes du pouvoir... et recommenceraient le massacre. Mais cette fois, ce serait beaucoup plus sérieux qu'en 1936, paraît-il...

Tel était, en 1942, l'état d'esprit d'un avocat de Barcelone qui, par deux fois, avait échappé au peloton d'exécution.

Quelquefois je me disais que, tout compte fait, Serrano Suner pourrait regretter de n'avoir pas fait fusiller le fiancé de sa nièce et de lui avoir rendu sa jolie cravate.

■ ■

J'étais entré à la Prison Modèle avec trois petits soldats anglais, des *Buffs* et des *Gordon*. Je leur montrai, le premier jour, la file de nos voisins infortunés, en leur disant : « Ce sont les condamnés à mort ». Ils sourirent d'un air sceptique. La deuxième fois, ils crurent à une mauvaise plaisanterie. Un jour cependant, devant un alignement de matelas particulièrement désolant, force leur fut de se rendre à l'évidence. Ils hochèrent la tête, épouvantés. Le plus ancien murmura seulement :

« L'Angleterre est un bon vieux pays. »

■ ■

Bien des jours plus tard je devais être envoyé, menottes aux poings, au camp de Miranda. Les épreuves que j'avais traversées n'avaient pas été tout à fait vaines. A titre de journaliste curieux j'aurais pu même me féliciter d'avoir été mis en situation d'observer les « dessous du régime ». La froide cruauté qu'ils révélaient ne me troublait pas moins que la volonté farouche de tous les prisonniers de répondre à ces meurtres par d'autres meurtres dès que la faculté leur en serait offerte. Une chaîne indéfinie de vengeances semblait devoir se dérouler dans l'avenir. Ces tristes perspectives se limitent-elles à l'Espagne ? L'Europe tout entière n'aurait-elle pas perdu le sens de l'humain ? Je me le demande quelquefois.

CHARLES D'YDEWALLE

Je suis né le 12 septembre 1888 en haut de la colline de Ménilmontant, rue du Retrait, au n° 29. De ma toute première enfance passée dans cette rue je n'ai aucune souvenance. Non... pas la moindre... Je ne suis entré dans la vie avec mes yeux et mes oreilles que lorsque je me suis aperçu que j'étais le plus petit d'un groupe de personnes qui comprenait ma mère, mon père, mes deux frères et moi et que ce petit assemblage d'êtres vivait les uns sur les autres dans un minuscule logement de deux pièces, au 15 de la rue Julien-Lacroix, toujours à Ménilmontant. La rue Julien-Lacroix est une longue rue assez étroite qui relie la rue de Ménilmontant à la rue de Belleville.

La première partie de mon enfance est embrouillée dans mes souvenirs. Des faits y apparaissent, puis des trous se produisent. Je vois bien par exemple que, dès que j'ai eu la possibilité de marcher et de parler, ma première manière d'aider un peu à la vie de la maison fut de faire les commissions. Aller acheter des côtelettes ou des beefsteaks à la boucherie chevaline de la rue de Ménilmontant. Aller chercher un pain fendu à la boulangerie qui faisait le coin de la rue des Maronites, presque à notre porte. Prendre du beurre, un quart à la fois (il fallait y aller avec économie), des œufs, du fromage à la crémerie en face chez nous. Je préférais la boucherie et la boulangerie, car le boucher me donnait toujours un petit morceau de saucisson de cheval comme pourboire ou plutôt comme « pourmanger », et la boulangère m'accordait sans supplément un croissant rassis, laissé pour compte de sa fournée de la veille. Quant à la crémière, elle donnait juste le poids, et je dois avouer qu'elle ne se laissa jamais attendrir par le coup d'œil étonné et plein de reproches que je lui faisais, en constatant que mon jeune charme n'agissait aucunement sur elle. D'où le commencement de mes préférences pour la viande et le pain.

Pour le vin, mon père se chargeait de le rapporter à la maison en ayant déjà fait le plein intérieur dans tous les bistros qu'il pouvait visiter depuis l'endroit où il travaillait jusqu'à la maison où nous l'attendions pour le repas du soir.

Je dois, à la mémoire de ce père que j'ai si peu connu, dire qu'il avait la réputation d'un très bon ouvrier, qu'il était indéniablement honnête et bon ; mais qu'il fut totalement dominé par ce que les gens du peuple appel-

lent la « boisson » et que de là, de cette faiblesse vinrent les chagrins qui firent que, trop souvent, maman pleurait seule, sans se plaindre et sans expliquer, dans un coin du logis, sous le regard peiné d'un petit qui ne comprit que plus tard.

Une voisine sympathisante, assez souvent, me récompensait de la coquette somme d'un sou pour aller lui faire ses emplettes. Maman, elle-même, les jours moins noirs, prenait le prétexte de courses supplémentaires pour me verser des sommes équivalentes en récompense de mes services.

Plusieurs fois il m'arriva, en jouant dans la rue avec d'autres gosses, de voir un homme inconnu me faire signe... puis m'emmener loin de mes camarades et me demander, la voix tremblante, d'aller porter une lettre à telle femme habitant tout près, telle maison, tel étage. Il devait y avoir une réponse que je rapporterais à l'homme qui attendait. Un amoureux ou un mari qui suppliait de reprendre la vie commune après une rupture, sans doute. Le fait est courant chez les ouvriers. En principe l'homme donnait un sou pour payer mon entrée dans sa vie privée.

Quelquefois, quand il souffrait trop fort, et que le chagrin altérait ses traits... il donnait deux sous et j'allais un peu plus vite, et je faisais et plaidais de mon mieux pour lui apporter une bonne réponse.

■ ■

Un jour, place de l'Eglise, en bas des marches, je tenais la grille en regardant un mariage descendre majestueusement. C'était si beau, si grand, si riche !

J'écarquillais les yeux, stupéfié. Je n'avais pas vu que quelqu'un dans son énervement s'appuyait sur la porte de la grille. La grille se referma tout d'un coup et mon doigt resta dans l'encoignure. Je criai tellement que les mariés eurent peur et faillirent s'étaler sur les marches ! On rouvrit la grille. Le bout de mon doigt pendait. La foule s'attroupa : « Il faut l'emmener à l'hôpital Tenon, ce petit ! Comment t'appelles-tu ? »

» Chevalier Maurice. »

» Où habitent tes parents ? »

» A côté, au 15, rue Julien-Lacroix... »

Je les vois courir, comme en un cauchemar. Je me sentais défaillir. Ils ramènent maman. Elle vient sans dire un mot, les yeux fixes. Elle regarde mon doigt dont la moitié pend, sanguinolente. Ses pauvres joues se creusent. Elle fait appeler un fiacre... Il lui faudra travailler une demi-journée pour gagner le prix de la course, trente sous... En m'embrassant comme une folle, elle m'emmène à l'hôpital Tenon. Dieu que j'avais mal... mais Dieu que j'étais fier !... A cause de l'importance de l'accident, du chagrin de maman... et... du fiacre !

■ ■

Ce doigt que, pendant près d'un mois, je dus tenir emmaillotté, en l'air, pour éviter la congestion, semble avoir, par la suite, donné le signal du départ à toute une série d'événements plus malheureux les uns que les autres.

Le père d'abord.

Après plusieurs jours de soulographie continue et de scènes pitoyables à la maison, un soir (j'allais écrire un beau soir) on le vit claquer la porte en titubant pour ne plus revenir, abandonnant sa femme et ses trois enfants.

Je passe, un peu honteux, sur la douleur, l'humiliation de la pauvre femme et sur la décision du frère aîné de devenir le chef de famille. L'idée était juste et constructive et il prit son rôle au sérieux pendant quelque temps. En fait, il le prit presque trop au sérieux, car sa sévérité devint si exagérée envers moi que le soir, alors que ma mère m'autorisait à aller jouer avec les autres mioches sur la place de l'Eglise, je guettais son retour et, lorsqu'il apparaissait au coin de la rue Ménilmontant et de notre rue, je courais de toute la peur de mes petites jambes pour me trouver à la maison avant son arrivée. Il devint un genre de tyran, ne trouvant jamais rien de bien, rien de bon, rien de propre. Un soir, il me frappa, pour la première fois et pour une raison peu importante. Ce fut le motif d'une scène déchirante entre ma mère et lui. A partir de ce moment le peu de sentiment qu'il m'inspirait, car il n'avait jamais rien fait, rien dit, pour gagner mon affection, se dissipa pour laisser place à je ne sais quel espoir de revanche, un jour, plus tard.

Une autre fois, sans autre raison valable, il assouvit son désir de domination en me frappant encore. Pâle, les dents serrées, droit de toute ma petite taille, je lui assurai que si j'étais plus grand il lui serait moins facile de me brutaliser si injustement... Je n'avais pas fini ma phrase qu'une gifle d'une telle force me traversa la tête que je tombai raide comme un soldat de bois...

Ce sont des tristesses qu'un enfant ne peut oublier...

Nous n'étions pas au bout de nos épreuves.

Le rôle de père devint vite ennuyeux pour Charles et, de sortie en sortie, il arriva qu'un jour il fit comprendre à maman qu'il avait vingt ans, qu'il était jeune, et que cette situation provoquée par l'abandon paternel ne pouvait durer. Il voulait vivre sa vie. Il était amoureux, voilà tout, et venait de décider de se marier. Il avait fait sa demande. Il ne faudrait plus compter sur sa paye d'ouvrier à l'avenir. La maman ne combattit même pas pour lui faire comprendre qu'il aurait au moins pu attendre que Paul, le cadet, arrivât au salaire d'ouvrier, et, en refoulant son chagrin derrière un sourire compréhensif, elle accepta cette seconde désertion.

Il n'y a aucune raison de s'appesantir sur la suite. Charles épousa la fille de son patron, à moins que ce ne fût une autre. Je ne m'en souviens plus et m'en suis toujours désintéressé. Il disparut presque soudainement et autant dire complètement de notre existence.

Le fait était que, dès lors, nous allions vivre à trois, maman, Paul et moi.

Je vous ai dit que Paul n'était pas encore ouvrier et gagnait, je crois, trois francs par jour.

Comme il fallait vivre à trois et sans autre rentrée que le salaire de Paul, cela voulait dire que maman, en plus de son intérieur, de ses deux gosses à soigner, et de sa passementerie où elle s'abîmait les yeux, dut, pour joindre les deux bouts, se mettre à faire les ménages chez des voisines compatissantes.

Sa vie devint épuisante et, de veillée en veillée, de privations en privations, elle finit par tomber si faible qu'il fallut bien faire venir le médecin des pauvres. Son anémie était si grande que ses yeux n'avaient plus l'énergie de voir... Elle perdait doucement la vue... Le bord de ses paupières en était arrivé à saigner et son affaiblissement physique était tel que plusieurs fois par jour elle s'écroulait, évanouie. Ses pauvres yeux hagards, le corps tremblant d'angoisse, elle entendit le docteur lui dire qu'elle devait aller faire un séjour à l'hôpital, à l'Hôtel-Dieu. Il y en aurait pour plusieurs semaines... Elle avait trop attendu... Elle devait quitter ses enfants. Sans réaction, à bout, la merveilleuse créature pesa une fois de plus son malheur, expliqua à Paul, au milieu de ses sanglots, qu'il devrait manger à la gargote en bas, lui conseilla d'être sage, sérieux... Et puis tout d'un coup, raidie, nerveusement, elle me désigna. « Et lui... qui va s'en occuper ? qui va le faire manger ? Qui va en prendre soin ?... »

Alors, avec douceur, le docteur lui expliqua qu'il existait rue Denfert-Rochereau un grand établissement qui se nommait « Les Enfants Assistés » où étaient recueillis les gosses abandonnés, les enfants malheureux dont la mère ne pouvait s'occuper, soit par suite de maladie, soit pour d'autres causes, et qu'une voisine m'y emmènerait le jour même avec un certificat du docteur pour mon admission immédiate. Ma pauvre maman, sans répondre, se précipita sur moi et je ne sais combien de temps dura notre étreinte. Elle y dépensa certainement ses dernières forces. Il fallut l'en arracher et, lentement, mon cerveau d'enfant se mit à réaliser qu'elle s'en allait, toute courbée, soutenue par les autres personnes...

« Tu vas bien être sage, dis, mon petit... ta maman va vite guérir à l'hôpital et je vais t'emmener aux Enfants Assistés... Oh ! tu sais il appellent ça ainsi pour donner un nom, mais tu vas voir, c'est comme un beau grand collège où l'on s'occupera de toi pour que tu ne sois pas triste pendant que tu ne seras pas avec maman... »

■ ■

On ne rigole pas beaucoup dans la famille Chevalier !... Voilà ce que vous pensez... n'est-ce pas ? Je ne peux pas vous donner tort... J'acquiesce !... Il faut tout de même bien que je vous raconte les choses comme elles se sont passées, ou alors tout ceci ne veut plus rien dire...

Maman est rentrée de l'hôpital, et Paul est devenu le nouveau chef de famille. Nous avons la vie difficile encore quelques semaines, mais, un samedi soir nous échoit l'heureuse surprise d'apprendre par Paul que, eu égard à la qualité de son travail (il était graveur sur métaux), son patron avancera de trois mois sa nomination d'ouvrier à plein salaire (7 francs par jour). Son prochain samedi le verra donc apporter à la communauté 42 francs.

Cette fortune, ajoutée à ce que maman gagne si péniblement avec sa passementerie, nous apporte pour la première fois une petite aisance.

Paul et moi prenons l'habitude de fleurir chaque dimanche les bras de notre Louque. Car c'est le nom que lui et moi avons décidé de lui donner :

la Louque, et vous me casseriez le nez en onze endroits différents que je ne pourrais tout de même pas vous en expliquer la définition.

Je vais à l'Ecole communale de la rue Julien-Lacroix, à cent mètres de la maison. J'y resterai deux ans, jusqu'au certificat d'études.

■ ■

Je ne vais pas vous citer tous les métiers que j'exercai par la suite en me faisant régulièrement remercier tous les quinze jours. Ils sont trop. Je fus entre autres *menuisier :* renvoyé pour trop longs séjours aux W.-C. où je m'essayais à chanter des chansons à un public imaginaire, debout sur la lunette. *Electricien :* remercié pour manque de rapidité dans les courses que l'on me donnait à faire. (Je recherchais toutes les boutiques où on vendait des chansons et restais bouche bée à lire tous les titres, à apprendre les noms des grands chanteurs trop importants pour venir se produire à Ménilmontant.) *Peintre sur poupées :* prié d'aller ailleurs pour incapacité de peindre les visages de la manière qui m'avait été indiquée (j'avais vu sur les colonnes Morris des affiches de Mayol, de Polin, de Dranem, et comme je pensais constamment à eux... il se trouvait que les poupées sortaient de mes mains et de mon pinceau avec les visages de ces populaires artistes). *Imprimeur* : renvoyé pour manque d'attention. *Commis marchand de couleurs* : ce métier me plaisait un peu plus, car je recevais les clients et les clientes. J'avais maintenant onze ans et demi et m'amusais à singer mon patron qui n'était, quoique quinquagénaire, guère plus grand que moi. Je voyais entrer un gosse, ou un jeune homme : malgré mon jeune âge, je les accueillais poliment : « Que désirez-vous mon petit ami ? » Ou : « Qu'y a-t-il pour votre service, ma petite fille ? »

Comme, neuf fois sur dix, les clients dont je parle étaient beaucoup plus âgés et plus grands que moi, ce furent leurs plaintes qui décidèrent de mon renvoi. Le jour où cela arriva, mon patron se vengea de sa petite taille en m'assurant que je serais moi-même pour toute la vie ce qu'il appelait avec dédain « un petit nabot ». Il voyait cela à des signes qui ne trompaient pas. Et puis le métier où je gagnai le plus parce qu'au fond cela n'était pas un métier et que je pus rapidement travailler aux pièces, fut... *fabricant de punaises.* Il n'était pas question de ces visiteuses nocturnes si peu appréciées des taudis des pauvres, mais de ces genres de clous à tête large et plate qui servent à fixer, soit des dessins, soit toute feuille de papier sur du bois de table ou sur un mur.

Voici quel était mon ouvrage.

J'étais assis devant un repoussoir...

J'avais à ma gauche des caisses de punaises à peine formées et je devais les mettre une par une avec la main, dans une espèce de petit moule et faire s'écraser dessus la tête du repoussoir que je faisais fonctionner avec la main droite.

Si je m'y prenais bien, je pouvais les mettre au point avec deux coups de repoussoir.

J'étais payé à tant par mille punaises à la fin de la semaine et je me souviens que les bonnes semaines me virent rapporter à ma mère jusqu'à dix

francs. Puis... mes distractions cérébrales aidant, ma recette descendit à huit, puis à six francs.

J'ai l'abominable souvenir du fils de la maison qui, une dizaine de fois par jour, venait derrière moi inspecter mon travail. Bien sûr cela n'était jamais bien et il devait à chaque fois me montrer, m'expliquer, debout derrière moi, me tenant en somme, coincé, et me couvrant, m'enlisant d'une haleine si putride que je crus plusieurs fois être sur le point de me trouver mal.

Un jour une de mes distractions s'avéra dramatique. Pensant à tout sauf à l'industrie des punaises, je laissais mon doigt gauche sur le moule pendant que du bras droit, je faisais s'aplatir le repoussoir. Un cri ! Les autres ouvriers s'approchèrent, pâles, mon doigt (le voisin de celui de la grille de l'église), complètement écrasé, arraché, pendait.

De nouveau on alla chercher maman, qui m'emmena à l'hôpital, etc..., 2e édition.

■ ■

J'avais depuis déjà plusieurs semaines repéré, boulevard de Ménilmontant, un concert d'amateurs qui se tenait dans la salle du fond d'un établissement qui avait pour nom « Café des Trois Lions ». Nous y étions allés un dimanche soir, car il fonctionnait les samedis et dimanches en soirée. Le prix d'entrée était de vingt-cinq centimes, donnant droit à une consommation gratuite. Le public, essentiellement composé d'ouvriers, encourageait les amateurs avec beaucoup de sympathie. Nous y avions vu chanter un jeune horloger du nom de Georgel, qui chantait les chansons de Mayol, un comique genre Dranem appelé Brigham, un genre Polin, du nom de Léon D. (Il n'avait pas voulu donner son nom de famille.) Il y en avait d'autres mais si lamentables qu'il est préférable de les passer en silence, alors que les trois précités paraissaient déjà pleins de promesses.

Georgel avait un visage qui, sans être beau, était agréable et sympathique. Il était doué d'une très jolie voix à timbre populaire et d'un tempérament dramatique étonnant de sobriété, surtout chez un amateur. Il était l'étoile des Trois Lions.

Léon D. était un grand gaillard plutôt maigre. Il chantait le genre Polin ce qui, vu au physique, était un peu surprenant. Mais il avait une si agréable voix, une physionomie si charmante que les femmes qui se trouvaient dans le public avaient bien du mal à faire leur choix entre lui et Georgel. Brigham, le genre Dranem, avait une voix laryngiteuse, mais était certainement drôle. D'une drôlerie de mécano déluré, on ne peut plus dans le goût de ce que venait chercher ce public particulier. Depuis cette découverte nos samedis et dimanches se partageaient donc entre le Palais du Travail où Carlos et Mulhéry m'enthousiasmaient et les Trois Lions où je regardais et écoutais de toute mon attention ces trois amateurs de talent. J'avais trouvé chez un libraire deux chansons de Carlos du genre paysan qui avaient pour titre l'une « V'là les Croquants » et l'autre « Youp Youp Larifla ». Son costume de scène m'avait tenté. Il était coiffé d'un bonnet de coton de couleur dont le bout était ramené sur le devant de la tête et avait par-dessus un petit chapeau comique. Il était vêtu d'un pantalon à raies très voyantes, portait

sabots, une blouse bleue à broderies blanches, des gants blancs trop larges, et, sous un bras, un panier d'où sortait une tête de canard, et de l'autre bras un grossier parapluie.

Cet ensemble me ravissait follement et aussitôt en possession des deux chansons, j'allai au carreau du Temple chercher un accoutrement équivalent. Maman, qui ne voyait là qu'un amusement sans danger pour moi, arrangeait, recousait, repassait toutes mes affaires, espérant bien qu'elles ne seraient d'aucune réelle utilité. Je chantais et rechantais en sourdine mes deux chansons à tout instant, et en tout endroit. A la maison, en fabriquant mes punaises, en marchant dans la rue. J'essayais de singer les mimiques et les gestes de Carlos. J'en étais à ce stade lorque mon doigt resta sous le repoussoir à punaises. Le repos forcé qui suivit l'accident me conduisit à une décision courageuse et j'allai un jour trouver le patrons des Trois Lions en lui demandant de me permettre de chanter mes deux chansons sur son estrade le prochain samedi. Comme j'aurais de larges gants blancs on ne verrait pas mon doigt emmailloté... Il me regarda, étonné. J'avais douze ans et j'étais petit pour mon âge. Il me demanda si j'étais du quartier et si mes parents étaient au courant de ma démarche. Devant mon affirmation répétée, il me pria de venir à huit heures du soir, samedi, avec mes affaires, mais me dit qu'en fait d'appointements je n'aurai droit qu'à un café au lait...

Fou de bonheur, j'annonçai alors la nouvelle à maman et à Paul et ils me promirent en riant de venir assister à mes débuts d'amateur.

Je revois la soirée. Mon arrivée avec la Louque et Paulet qui prennent deux entrées, mon passage derrière le rideau à fleurs qui servait de coulisse. Je me vois dévidant mon paquet d'affaires sous les yeux amusés des étoiles des Trois Lions. Je leur arrive à tous au nombril... Me voici en tenue... je leur emprunte du maquillage et me barbouille le nez et les joues de rouge. Je donne mes deux chansons au pianiste qui me demande dans quel ton je les chante ! En voilà une question ? Dans le ton que vous voudrez !... Mon inconscience n'a d'égale que ma détermination. On me demande si je suis prêt. Tu parles !... Le pianiste attaque. « V'là les Croquants ». J'ai une vision de toute ma famille, de tous mes métiers, et totalement transporté j'entre en scène avec tout mon attirail de paysan.

La salle d'abord surprise de voir un enfant ainsi accoutré, se met à sourire devant mon air décidé. Sentant que l'entrée est bonne, je me gonfle à bloc et, dans mon émotion, pour bien concentrer mon attention sur mes chansons, je fixe un point du plafond... et je pars à chanter. J'entends bien que le piano joue, mais je ne sais pas comment cela se fait, j'ai l'impression que nous ne sommes pas tout à fait ensemble... Je gueule tant que je peux et sans quitter le plafond des yeux j'aperçois, de côté, le pianiste qui se lève en jouant. De la coulisse, on me crie des choses... Rien ne peut m'arrêter. Après un couplet et un refrain, une telle rigolade empoigne la salle, que des femmes crient, hystériques, des hommes se tapent sur les cuisses... Je dois être formidable... Quel succès... Je gueule encore plus fort en continuant à fixer le plafond. Je termine « V'là les Croquants » dans une ovation indescriptible, sors de scène pour voir Georgel, Léon D. et Brigham affalés, s'essuyant les yeux dans la coulisse. Je veux retourner en scène mais, malgré

le triomphe insensé, on me retient solidement en m'expliquant que c'est très bien pour ce soir, mais qu'il vaut mieux la prochaine fois faire une répétition avec le pianiste pour nous mettre d'accord sur le ton.

Pourquoi ?

« Parce que, petit gars, tu viens de chanter ta chanson trois tons plus haut que l'accompagnement du pianiste et tu forçais tellement ta voix que c'est pour cela que tu as tant fait rigoler les gens !... »

Je tombai de haut. Moi qui déjà m'imaginais avoir triomphé, je dus me rendre compte que cet emballement du public n'était qu'un énorme « emboîtage ».

La rentrée avec maman et Paulet fut de mon côté bien triste, quoique, eux deux ne pouvaient s'empêcher de rire au souvenir de ma petite silhouette à visage tout maquillé de rouge, hurlant sans discontinuer mes trois couplets et mes trois refrains contre vents et marées !... Il me consolèrent en me disant qu'ils étaient certains que le lendemain ça irait beaucoup mieux si, comme on me l'avait indiqué, je me mettais d'accord avec le pianiste...

Sacré Patapouf !... Il avait tout de même débuté... sur une scène... devant un public... tout seul !

■ ■

Mon doigt blessé commençait à se cicatriser et je ne devais pas oublier ma promesse à la Louque...

Car tout cela était très bien comme amusement, en fin de semaine, mais on avait besoin à la maison de ma participation financière... Il allait falloir, une fois guéri... retourner à l'usine à punaises et « punaiser » double pour rattraper les semaines perdues après mon accident.

Je devais donc employer au mieux les quelques jours de liberté qui me restaient avant mon retour à l'atelier !...

Nous allions fréquemment, le dimanche en matinée, au Concert du Commerce, dans le faubourg du Temple. Je dois vous faire connaître les artistes qui faisaient le succès de ce populaire Café-concert. Le directeur, (acteur très comique lui-même) se nommait Verner. Ensuite venait un gros type, pilier de tous les cafés du faubourg, faisant office de monologueur et qui avait aussi la faveur des ouvriers. Il s'appelait Barock... Il zozotait... était toujours entre deux vins... et blaguait en argot n'ayant la plupart du temps pas travaillé ses chansons.

Lui et le patron Verner, jouaient toujours en fin de spectacle une pièce en un acte dont ils n'avaient appris que le commencement et la fin. Tout le reste était improvisé par eux et mes souvenirs me les représentent comme absolument hilarants, irrésistibles.

Il y avait au Concert du Commerce un jeune homme d'environ vingt ans qui chantait en lever de rideau ; puis deux ou trois tours plus tard il repassait. En plus de ces deux tours de chant, il aidait l'étoile à se changer en coulisse et terminait la soirée par un petit rôle dans la pièce en un acte où Verner et Barock s'exerçaient à improviser les plus surprenantes drôleries.

Il soufflait aussi, à l'occasion, si un artiste avait besoin d'être soutenu dans son texte.

En somme il faisait tout, sauf balayer.

Il s'appelait Boucot.

Il était très brun. Pas grand. Une tête un peu trop forte pour son corps. Un visage triste que n'égayait pas une voix assez caverneuse.

A son premier tour, il chantait, en habit noir, des chansons de Mayol.

Comme l'on cueille une fleurette
Ce fut à peine une amourette
Un seul jour je fus son amant
Mais cela m'a coûté cinq francs !

N'ayant pas eu les moyens de se payer des escarpins, chaussures qui se portaient alors avec l'habit noir, il avait résolu le problème en enfilant sur ses chaussettes des caoutchoucs vernis, que l'on mettait d'habitude par-dessus les souliers, les jours de neige ou de gros mauvais temps d'hiver. Ainsi chaussé il se croyait, et toute la salle le croyait, de la dernière élégance !... On n'y regardait pas de si près à Belleville. Il avait une façon à lui de chanter en sortant la langue après chaque phrase dans un genre de curieux étouffement. Son corps semblait guindé et, dans l'ensemble, son premier tour, il faut bien le dire, était ce que l'on pouvait craindre de plus lamentable dans cet humble Café-concert.

Une femme maigre et mal maquillée venait chanter deux chansons, puis Boucot reparaissait, cette fois-ci en comique...

Le changement était extraordinaire. Ce garçon qui quelques instants auparavant avait été si prétentieusement grotesque, laissait alors aller sa nature et soulevait les rires et les acclamations de la salle.

Son petit corps mince, habillé trop étroit, sa grosse tête maquillée de rouge et de blanc sous un trop petit chapeau. Sa voix même ajoutait à un ensemble qui en faisait un irrésistible et solennel bouffon. Il était le succès de la soirée... quelque vedette qu'il y eût en représentation. Il frappa de suite ma jeune imagination et un jour, à la sortie, j'eus le courage de lui parler.

Il me répondit, sans méchanceté, d'assez haut toutefois... Environ un mètre soixante...

« Tu es chanteur ? »

« Oui, m'sieu Boucot, et je sais que vous habitez avec vos parents rue Lepage, à côté de la rue Julien-Lacroix où nous avons notre logement, ma mère, mon frère et moi...

» Vous avez de la veine, vous, m'sieu Boucot, de chanter dans un vrai concert, avec de vrais artistes !... Moi je ne suis qu'amateur et, dans quelques jours, lorsque mon doigt va être tout à fait guéri, il faudra que je retourne travailler à l'atelier !... »

Je ne veux pas dire qu'une vraie amitié se noua entre le petit homme qu'il était, et l'enfant que je représentais encore, mais il me permit de le voir, d'aller le chercher chez lui...

Parfois, nous allions ensemble aux Buttes-Chaumont où il s'amusait à peindre, non sans talent, des paysages, pendant que je restais bien sage près de lui, ne comprenant pas comment il pouvait trouver du plaisir à faire autre chose que de chanter des chansons.

Il allait chaque semaine chercher chez les éditeurs de musique du quartier Saint-Martin, Saint-Denis, les nouveautés à succès qu'il servirait au programme suivant. Et ce jour-là, au lieu de la casquette habituelle qu'il portait

dans le quartier, il se coiffait d'un chapeau et mettait son pardessus « habillé » à col de velours.

Il disait : « Je descends dans Paris ».

■ ■

Il fallut tout de même, quelques jours après, retourner travailler au bagne punaisien... et refaire des punaises à longueur de journée...

Mes pensées n'y étaient d'ailleurs plus du tout et c'est miracle que, dans les jours qui suivirent, tous les doigts de ma main gauche n'aient pas été écrasés par le repoussoir qui se baissait et se relevait si loin de mon attention. Dix-sept fois, journellement, je passais d'interminables séjours aux « water », devenus maintenant ma salle de répétitions.

J'y chantais, pas trop fort, on aurait entendu !... J'y saluais d'imaginaires applaudissements et en ressortais pour rencontrer les regards sévères et soupçonneux des patrons que soulignaient les rires étouffés des ouvriers et ouvrières.

Alors je me comportais comme si j'avais été malade... dérangé... je faisais l'œil hagard. Je n'étais pas assez malin pour penser que l'excuse aurait pu suffire un jour mais que ça ne pouvait pas se répéter ainsi à chaque journée de la semaine.

J'allais, parbleu, au-devant d'un drame.

Je retournais tous les samedis et dimanches aux Trois Lions et, si mon succès était moins bruyant que le soir de mes débuts, il s'avérait certain que je faisais des progrès. Je n'étais plus affolé : je regardais à présent ailleurs qu'au plafond et, fait capital, je chantais maintenant dans le même ton que le piano.

Ces deux soirées, chaque semaine, étaient mon paradis. C'était sur ce tremplin et dans ces humbles coulisses que je prenais le courage de retourner chaque lundi à mon tombeau punaisial. Il arriva qu'il fallut faire relâche aux Trois Lions. Plusieurs semaines.

Des réparations obligatoires et embellissements mettaient la petite troupe d'amateurs dans l'obligation d'arrêter.

« Les trois grands » se concertèrent. Il fallait trouver une autre salle, ailleurs, pour y opérer durant le temps que dureraient les travaux aux Trois Lions.

Chacun partit à la recherche d'un autre endroit et on découvrit rue Popincourt, dans le onzième arrondissement, un petit café où une estrade nous permettrait d'y aller de nos chansons pendant quelques fins de semaines.

Nous appelâmes prétentieusement notre nouvel autel : « Les Folies Popincourt ». Disons-le tout de suite, notre début y fut désespérant. Aux Trois Lions, notre petite troupe avait un public, un gentil public d'ouvriers nous connaissant tous, venant nous voir par pensée de distraction.

Mais qui, dans le onzième, avait la moindre idée des amateurs inconnus que nous étions ? Qui eût pu se laisser tenter par les affiches dessinées à la main dont nous avions couvert les vitres du café pour annoncer nos débuts.

C'est ainsi que notre premier samedi nous vit chanter devant environ une dizaine de personnes disséminées dans la salle obscure et enfumée. Des couples d'ouvriers, dont huit sur dix (compte exact) étaient ivres, avec l'homme avachi, bavant et rotant, et la femme soit dans le même état,

dépoitraillée, soit pleurant, parce que son poivrot d'homme avait déjà en ce samedi soir, dépensé la presque totalité de sa paye.

Bien entendu les charmantes chansons de Georgel et Léon D., les blagues de Brigham tombèrent, non dans l'eau, mais dans le vin qui empuantissait la salle.

Quant à moi j'eus l'impression que les yeux vitreux de « notre public » ne m'aperçurent même pas dans mes deux chansons, car ils n'arrêtèrent ni de boire, ni de pleurer, ni de roter tout au long de mon effort artistique.

Nous retournâmes, en blaguant notre insuccès vers Belleville-Ménilmontant et je ne revis plus la petite troupe de quelque temps, car...

Rue Ménilmontant un bureau de tabac, au fond duquel se trouvait une grande salle des fêtes, annonça l'ouverture pour le samedi suivant d'un spectacle mi-amateur, mi-professionnel, sous le nom de « Elysée Ménilmontant ». Je fus m'y présenter et, sur ma réputation des Trois Lions... voyez-vous ça !... je fus agréé à venir chanter, toujours sans appointements... à l'œil !...

Et c'est là, ce samedi soir, que ma destinée prit un tour décisif...

Les surprises de la vie sont extraordinaires !

■ ■

— « Bonjour, madame Dutal !... Alors, vous venez voir l'ouverture de l'Elysée Ménilmontant ?...

— « Oui... je crois que nous allons passer une bonne soirée, monsieur Lacroix... Vous avez vu... il y a des artistes professionnels qui viennent exprès. Il faut tout de même que ce soit important !...

— « Ça va être formidable, madame Dutal ! pensez... il y a même Gilbert, le Mayol des Tourelles, qui viendra chanter après son tour. Il viendra en omnibus du Lac Saint-Fargeau... Il y a Léger, le petit bossu, vous savez celui qui gambille toujours !...

— « Dites donc, monsieur Lacroix... et la belle gommeuse Yvonne de Verlac !... Attention de ne pas vous en amouracher !... Qu'est-ce que c'est que « le petit Chevalier » qui, paraît-il, fait le genre paysan ?

— « Bon, je crois que c'est un gosse du quartier... un petit prodige comme on dit... Il y en a qui l'ont vu au Concert des Trois Lions, et, ma foi, ils assurent qu'il est bien rigolo pour un gamin de son âge. »

Les conversations allaient bon train dans les groupes qui avaient tenu à honorer de leur présence l'ouverture de l' « Elysée Ménilmontant » et tout ce monde de sympathiques artisans s'apprêtait à passer une agréable soirée. Déjà dans les coulisses, avec Paul qui avait tenu à être près de moi, je regardais par un trou du rideau, les spectateurs prendre place. Maman, accompagnée d'une voisine, regardait à droite et à gauche, comme si cette foule pouvait savoir qu'elle était la mère d'un de ceux qui allaient ce soir se produire sur la scène. Son fin et bon visage avait une expression de contentement. En la regardant je me sentis m'attendrir... Je n'avais plus qu'une pensée : je devais, par mon effort... la rendre heureuse, fière de moi ! Adorable Louque.

La soirée commença dans une ambiance de bonne humeur et, pour si peu de temps que j'eusse vécu parmi les amateurs, je pouvais déjà me flatter de

connaître trois publics différents. Les Trois Lions avec ses ouvriers rigolos, bruyants, mais sympathiques et bons enfants...

Les Folies Popincourt... je n'ose plus en parler...

L'Elysée Ménilmontant... de loin le public le plus fin et le plus « comme il faut » des trois...

Des hommes, des femmes chantèrent. Amateurs nettement inférieurs à la troupe excellente des Trois Lions. Je ne sais pourquoi, ou est-ce parce que j'étais du quartier, le régisseur décida de ne me faire passer que vers la fin du programme, juste avant l'étoile.

Donc, auparavant, les professionnels se mirent à officier.

Le bossu Léger chanta, dansa et commença la série des gros succès! Yvonne de Verlac, superbe fille et adroite gommeuse, fit flotter dans le parfum qu'elle dégageait, les pensées masculines...

Puis, Léger, sa bosse, et Yvonne de Verlac se mirent à faire un numéro suivi d'une danse, qui déchaîna l'enthousiasme...

La salle était ravie, reconnaissante de la tournure que prenait la soirée et c'est alors qu'on annonça « le petit Chevalier ».

Bourdonnement dans le public... j'entre en scène...

On rit... on applaudit... « Oh qu'il est petit !... Mais c'est un enfant ! ».

Mes yeux sont sur la Louque dont je vois les lèvres trembler.

En me tournant, j'aperçois Paul, plaqué sur le portant avancé pour me voir du côté de la scène... je lui souris... il est tout pâle... je regarde maman, de nouveau, avec une grimace courageuse...

Et je me lance !...

Je sens, pour la première fois, depuis mes débuts, ce que l'on appelle le contact... Un public qui fait corps avec vous... Une ambiance qui vous donne une impression de victoire... Je termine. On applaudit. On rappelle... je suis si énervé que je ne vois pas Paul qui m'embrasse, heureux... On rappelle encore... Que faire ?... Je n'ai plus de chansons...

« Va remercier le public, petit, et annonce que maintenant... c'est Gilbert... le Mayol des Tourelles... qui va chanter... N'oublie pas de dire... le Mayol des Tourelles... »

J'obéis au régisseur et reste ensuite en coulisse pour admirer la vedette. Le Professionnel.

La soirée terminée, le public sort en bavardant de la salle.

J'étais ému d'avoir vu chanter, de si près, un vrai chanteur. Un peu comme un automate, Paul me suivant, j'allais dans le petit coin de la loge qui m'était attribué, reprendre mes affaires de ville et faire un paquet de mon costume de scène... Gilbert, complimenté et remercié par tous, remettait lentement son pardessus (il était venu tout habillé et maquillé du Casino des Tourelles), ajustait un foulard de soie blanche autour de sa gorge et ne cessait de me regarder...

Intimidé au delà de toute expression, je n'osais lui parler et m'apprêtais à sortir de la loge lorsqu'il m'interpella...

— « Je vous ai écouté, tout à l'heure, petit... Il y a longtemps que vous chantez ?... »

Je regardai autour de moi, pensant que peut-être il s'adressait à quelqu'un d'autre ; puis, certain qu'il me désignait, je me raidis :

— « Il y a environ six mois, monsieur, c'est pour cela que je suis encore si emprunté. »

Son visage, plus distingué que celui des autres chanteurs qu'il m'avait été donné d'approcher, avait une expression douce et sympathique... Il respirait la bonté. Il continua...

— « On vous paye combien pour chanter ici ? »

« Oh, monsieur, rien. Parbleu !... Encore trop heureux qu'on me permette de venir ! »...

Il parut réfléchir un court instant, puis proposa...

— « Venez donc demain soir, dimanche, au Casino des Tourelles, à huit heures, avec vos chansons et votre costume, je vais demander au directeur de vous faire auditionner en public. Si vous plaisez, comme je le pense, il vous proposera d'y chanter, une ou deux semaines, à des appointements qu'il jugera raisonnables. »

« Si ça ne marche pas, on vous donnera un petit quelque chose pour vos frais d'omnibus... Qu'est-ce que vous risquez ?... »

J'ouvris la bouche pour répondre mon ardente acceptation... mais aucun son ne sortit tout de suite... j'avalai deux ou trois fois ma salive avec un bruit qui faisait gloc... gloc... puis, je finis par me reprendre et lui assurai qu'en effet... j'y serais... bien reconnaissant..., etc, etc.

En rentrant, Paul m'aida à gagner la Louque à l'idée que cette audition me ferait voir si je valais vraiment quelque chose et ce samedi soir me vit les yeux grands ouverts, tard dans la nuit, me demander si ce qui m'arrivait était bien vrai...

De Paul et de la Louque j'entendais la respiration et, après une longue insomnie... je finis par m'endormir... le cœur gonflé d'amour pour eux deux... et avec la volonté de faire grandir Patapouf d'importance, pour leur prouver ma tendresse.

La soirée de ce dimanche de décembre 1901 restera vivace dans mon souvenir, devrais-je vivre cent cinquante ans. Nous arrivâmes avec Paul, une heure trop tôt. Le Casino des Tourelles, tout en haut près des Lilas, était éteint. La matinée était terminée depuis une heure, et les artistes dînaient dans un petit restaurant du voisinage. Le concierge n'étant pas au courant, nous refusa l'entrée et nous eûmes donc le loisir de tromper notre attente fiévreuse en arpentant pendant trois quarts d'heure l'avenue Gambetta. Les portes s'ouvraient au public à huit heures, et, dès moins le quart, nous nous représentions à la porte des coulisses. Ce fut Gilbert, lui-même, qui nous accueillit et, me présentant au directeur, un ancien comique du nom de Rithier, il imposa, en somme, son idée...

Rithier me regardait sans méchanceté, mais sans confiance... J'étais un mélange de timidé affreuse et de détermination héroïque... Tout ce monde m'en imposait d'une façon douloureuse et, en même temps, têtu, je ne me servais de mon énergie que pour la concentrer sur l'idée de rentrer en scène en paysan, d'y chanter de mon mieux... et de décrocher un engagement d'une ou deux semaines.

Finalement... en levant les épaules... Rithier accepta.

D'accord. Je passerais en numéro 3.

Une femme, un homme... et moi. Deux chansons.

Le spectacle commença. Le pianiste à qui je venais d'expliquer ma manière de chanter en lui confiant mes deux partitions, attaqua en guise d'introduction une, puis deux, puis trois chansons à succès. La salle, en attendant les artistes, chantait à l'unisson ces airs familiers.

Une femme « leva le rideau ». Expression professionnelle pour indiquer celui ou celle qui commence la soirée. Elle était assez jolie de visage ; mais son corps maigre... d'une maigreur maladive, lasse, la rendait indifférente...

D'une voix sans grand attrait, mademoiselle Diris chanta.

Puis un comique du nom de Caron fut reçu par une tempête de rires et de quolibets...

Il était repoussant... Sa voix cassée, voilée, l'obligeait à « pousser » si vigoureusement pour se faire entendre, qu'on en souffrait pour lui... Il se mit à répondre aux blagues qu'on lui envoyait de la salle... et alors, ses réponses toujours vulgaires, mais souvent très drôles, gavroches... mirent le public en liesse.

Gilbert m'expliquait que c'était cela son genre. Blaguer avec la salle. Avoir la répartie rapide, brutale, cinglante. Ses chansons n'étaient que prétextes à cette joute entre lui et les rigolos de l'assistance.

Il était connu comme solide buveur et s'arrangeait pour se trouver en scène toujours bien à point... bien cuit... Ça le mettait de meilleure humeur... Son succès terriblement orageux terminé... on passa un écriteau où se lisait en grosses lettres « AUDITION », et ce fut mon tour.

Les gens venaient de tant rire, de tant crier, de tant faire de bruit que mon entrée en scène passa presque inaperçue. Il leur fallait quelques instants pour se remettre et ma petite taille et mon jeune âge n'avaient pas suffisamment d'autorité pour les raccrocher. J'entrai donc, chantai, sortis, sans la moindre miette de ce fameux contact.

Quelques femmes applaudirent, quelques hommes regardèrent... encore sous l'empire de l'énorme rigolade qui venait de les secouer...

La deuxième chanson leur fit tout de même prêter plus d'attention... Ils s'étaient un peu ressaisis ; je provoquai quelques rires, assez anémiques il est vrai. Quand je sortis de scène, j'avais la pénible impression de ne pas avoir réussi.

Consterné, je m'attendais à recevoir en tout et pour tout le dédommagement convenu, lorsque Rithier et Gilbert firent irruption

— « Très bien, petit gars !... Tu leur plais... Il faudra beaucoup travailler... Mais ils te trouvent rigolo... courageux. »

Courageux !... Ce mot me frappa... Il semblait en effet falloir bien du courage pour s'obstiner à être gai lorsque la salle ne vous répondait pas !

Je ne pus rien leur dire... j'étais infiniment triste et il me semblait qu'ils parlaient ainsi surtout par pitié... pour me consoler.

— « Alors, écoute, petit... Tu débuteras jeudi prochain... On travaille quatre jours par semaine : jeudi, samedi, dimanche et lundi. Deux tours par soirée. Combien veux-tu gagner ? »...

— « Quoi ?... »

Absolument suffoqué de la proposition, je ne savais que répondre... Je bégayai :

— « Mais ce que vous voudrez... je ne sais pas ! »

Le directeur décréta : « Bon... écoute... Tu vas rester deux semaines... Je

te donne douze francs par semaine. Trois francs par journée de travail. Si tu changes de chanson et si tu as du succès... on te gardera un peu plus... ça va ?... »

Mon frère me faisait un signe, en baissant les paupières et en hochant doucement la tête. Cela voulait dire : oui, c'est bien... il faut accepter...

Je fis un rapide calcul. Douze francs. Deux francs de plus que mes meilleures semaines à l'usine aux punaises... donc, plus d'usine... libre tout le jour... et puis, et surtout, chanteur professionnel !

J'acceptai, fou de bonheur. Paul et moi, nous tenant par le bras, descendîmes des hauteurs du Lac Saint-Fargeau dans un état d'enthousiasme délirant qui durait encore lorsque nous fîmes notre entrée chez maman.

— « Maman... écoute !... Tu ne sais pas ce qui arrive ? »... Paul et moi parlions en même temps... Je m'imposai... expliquai que pour avoir l'honneur d'être artiste... j'allais tout de même lui rapporter hebdomadairement deux francs de plus que nos records aux punaises...

Mais... là était la chose importante... je ne pouvais plus travailler dans la journée... Il fallait que je « descende dans Paris » pour chercher... apprendre de nouvelles chansons... l'atelier n'était plus possible.

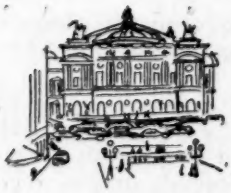
Maman nous regardait nous agiter de son air si doux et si aimant. A la fin elle prit une expression qui voulait dire : « Puisqu'il en est ainsi nous verrons bien ! ».

— « Mais, insista-t-elle... si tu ne trouves pas d'engagements après le Casino des Tourelles... Tu me promets de retourner à l'atelier ?... »

J'étais déjà dans ses bras, l'embrassant sans arrêt.

Boum... Ça y était ! Mais il s'agissait de se maintenir... [1]

MAURICE CHEVALIER



1. Maurice Chevalier ne devait pas retourner à l'atelier où il fabriquait des punaises. Il réussit, en effet, à se faire engager dans divers cafés-concerts de quartier. On l'entendit tour à tour aux Tourelles, au Concert du Commerce, à la Ville de Strasbourg. Puis il passa au Casino Montmartre, au Concert de l'Univers... sans compter, comme il le dit lui-même, maints « bouis-bouis » de la capitale. Mais ses gains restaient des plus minces, le public était souvent indifférent, voire hostile, il connut bien des heures de découragement. Puis ce furent des tournées de province... Les années passaient. L'enfant était devenu jeune homme. Il était observé, travaillé... et un jour à l'Eden-Concert d'Asnières il connut enfin le vrai succès. Dès lors les grands music-halls l'accueillirent et la déclaration de guerre de 1914 le trouva « tête d'affiche » d'une revue à la Cigale, après plusieurs saisons aux Folies-Bergère où il avait été le partenaire de Mistinguette (N.D.L.R.).

ÉCOLIER

Il est des jours où, passant devant l'entrée de mon lycée, en voyant les petits se presser, les grands flâner, je voudrais redevenir écolier.

...Enlever cravate et veston, mettre une chemise à col ouvert, remplacer mes pantalons longs par des knickerbockers de potache, prendre un cartable, des cahiers, et rentrer, ah! rentrer dans ce lycée!

« Je suis nouveau... J'arrive d'Angers... C'est mon père qu'a été muté... papa, il est fonctionnaire, il travaille aux Ponts et Chaussées... » Sous les regards ironiques de mes futurs camarades, je passerais l'examen d'entrée, et j'écrirais sous la dictée, attentif à refaire les fautes que j'avais commises naguère : *Les généraux ont fait porter par des caporaux tous les drapeaux dans les arsenaux et dans d'autres locaux, puis ils ont fait dresser des procès-verbaux.* Je ferais une honnête dictée, mettrais deux p à rattraper pour n'avoir pas l'air trop ferré, puis d'une corde monotone je réciterais sans défaillance les caractères fondamentaux des monocotylédones.

Je voudrais sentir à nouveau ces odeurs de cuir et de craie, d'encre noire, de poussière arrosée.

Je voudrais lire encore et encore l'histoire de ce petit garçon *(L'imprudent)* qui, le 20 juin 1875, s'étant régalé de jujube, de guimauve, d'orangeade et d'orgeat, se baigna et, presque, se noya dans le lac des Settons, l'un des plus profonds de nos régions, mais fut sauvé alors qu'il se trouvait déjà à toute extrémité, par un courageux basset appelé Dick. Ah! Revoir des bassets aux noms anglais sauver des petits garçons français! (Voilà trente ans que j'attends, et jamais je ne vis ceci ailleurs que dans les morceaux choisis. Les oreilles d'âne aussi.)

Je voudrais me promener encore avec ma cousine Mathilde, qui a des yeux de porcelaine, qui sait crier : « Vive l'armée! » quand on va aux Champs-Elysées, qui aime les guignes et les figues, et qui raffole des brugnons, mais qui déteste les oignons, et dont le petit frère Aignan est grognon, pas du tout mignon, et qui trépigne, et qui rechigne, ah! quel guignon qu'un tel garçon!

Je voudrais entendre encore M. Plessis Lebadoul, professeur agrégé

d'histoire, parler en roulant les r du Despotisme Eclairré, puis nous dire un jour en nous relatant l'Epopée : « Rien ne peut arrêter l'Empeureurr : le 15, Ulm est cerrné ; le 16, il bouscule l'ennemi ; le 20, il nous l'investit ; le 30, le voilà à Vienne, et bientôt, c'est le 2 décembrre fameux, le 2 décembrre d'Austerrlitz, où prrenant les Rrusses à rrevers, il vous les prrrécipite dans d'immenses marrais glacés que nos boulets ont trransperrcés. M. Baluchet, rrrépétez. »

Je voudrais encore contempler de grands cahiers cartonnés dont la couleur laisse deviner la nationalité : bleue, l'histoire ; verte, les textes ; grise, le latin ; rose, le grec.

Je voudrais entendre encore un professeur nous parler de ces pays d'opulence où *affluaient l'ambre, les épices et les défenses d'éléphants.* Est-ce le trinôme de la richesse?... Curieux, tout de même, comme les épices, cela fait riche. Et pourtant comme d'être épicier cela change tout. A croire qu'entre les épices des Phéniciens et le poivre de madame Gagnelat, il y a une bien grande différence...

Je voudrais sentir ma rate, euphoriquement, se dilater, et, tenant de mes dix doigts serrés mes joues chaudes et cramoisies, me tordre de rire sur un banc, irrésistiblement, dans l'attente voluptueuse du 200e « n'est-ce pas », 199 fois répété par le professeur de français.

Je voudrais, le nez contre le tableau noir hostile, sentir la craie trembler dans mes doigts moites, tandis que derrière moi d'autres claqueraient du doigt pour pouvoir exprimer mieux que moi le carré de l'hypoténuse.

Je voudrais, regardant l'horloge géante du bâtiment central, avoir encore la sensation que la grande aiguille va plus vite en descendant de trois heures à trois heures et demie qu'en remontant de la demie à quatre heures.

Je voudrais, de nouveau, une fois, oh! une fois seulement! par une chaude journée de juin, composer en géographie : 1° *L'Australie, ses villes, ses ports, ses principales productions ;* 2° *Dessiner la carte de l'Italie.* De nouveau rêver sans autorisation du Pérou (bistre), de la Chine (jaune), des Indes (rubis), de nos colonies d'Asie (améthyste), dessiner sur le dos glacé d'un cahier un paquebot, des vagues, des palmiers, et soupirer en écrivant comme c'est écrit : *Bordeaux-Rio-de-Janeiro, vingt-cinq jours.* Laisser encore ma pensée voguer vers Brisbane et le désert (blanc, inexploré!), vers les moutons de Tasmanie et les requins-marteaux-qui-mangent-les-baigneurs de Sydney... Puis n'avoir plus que dix minutes pour hacher mes Apennins, et dans la fièvre de la fin donner à mon Italie une ou deux pointures au-dessus. Oh! remettre, mais cette fois exprès, Naples à droite, Brindisi à gauche. Et comme jadis placer Rome à Florence, pour pouvoir y aller plus vite.

Je voudrais pénétrer encore dans le dédale de ces versions, de Tite Live ou Cicéron, où des aspics se dissimulent dans les amphores des esclaves, et où des stratèges temporisateurs investissent des *villes-minées-par-la-débauche.* Oui, écrire encore le mot *débauche* sans savoir

exactement ce qu'il y a derrière, en ayant peur de le soulever comme d'une pierre qui cacherait un serpent. *Une ville minée par la débauche...* Sans doute des gens qui passaient leur temps à manger du chocolat au lieu de faire leurs problèmes?... qui cassaient les bras des statues sacrées?... qui faisaient des saletés dans le tepidarium?... qui tiraient chaque nuit des feux d'artifice?... ou qui chahutaient le préfet de police? ... « Une ville minée par la débauche »... Sans doute creusaient-ils des souterrains pour y placer de gros pétards, surtout sous les maisons des édiles curules, des proconsuls, des censeurs, des questeurs, des licteurs, de tous les gens raseurs, et puis un jour, ainsi, les maisons s'écroulaient : *l'ennemi entrait dans la-ville-minée-par-la-débauche.* Un jour, tout de même, l'élève Desroziers se lèverait pour demander au professeur ce que cela veut dire, débauche. Alors le professeur dirait : « C'est une vie de stupre et de lucre », et Desroziers, consterné, s'assiérait. Il repasserait.

Je m'appliquerais, un très long temps, à être le petit garçon modèle (Ménalque) du livre de MM. Hatzfeld et Cuisin, Delamarre, édit., à l'usage des élèves des écoles et lycées. Celui qui se lève en même temps que le soleil, voire avant, en hiver, pour repasser ses leçons. Puis qui, sans faire de bruit, pour ne pas réveiller sa mère fatiguée, fait une toilette complète pour être aussi blanc qu'une page. Sur le chemin de la classe, je ne me laisserais retarder ni par le spectacle de la nature, ni par la contemplation des vitrines, ni par les marchands ambulants, et même je prêcherais la ponctualité au grand Arthur Desménard qui joue aux billes avec des vauriens et certainement finira à l'hôpital. Ma gibecière serait nette et propre. Je ne déchirerais pas mes cahiers, je n'écornerais pas mes livres afin que mes petits frères puissent un jour s'en servir, je ne chercherais pas les nids, je n'arracherais pas leurs ailes aux mouches, je ne serais tenté ni par les pommes rouges des vergers, en été, ni par la surface luisante des étangs glacés, en janvier, ni par la fille du pâtissier, ni par les chaussons fourrés au chocolat du même, ni par rien que la bonne heure. Arriver en classe à la bonne heure, avec une bonne mine, avec une bonne gibecière de bon cuir jaune clair remplie de bons cahiers et de bonnes notes de bon élève qui aime mieux les bons professeurs que les bonbons. Oh que cela doit être bon d'être bon, d'avoir un carnet de correspondance bourré de 10 et de 9, de T.B., T.T.B., Vraiment B., *studieux et appliqué, élève sérieux et doué*, posséder une conscience de prix d'excellence, et ainsi ne jamais souffrir des pinçons de la fée Pincedur (le remords de la conscience).

Je serais le Ménalque de la page 72, qui, sur le chemin de l'école, ayant trouvé quoi? un porte-monnaie contenant 100 francs, loin de songer un seul instant à le garder pour lui, le rapporta où? au plus proche commissaire de police qui le récompensa comment? en le citant en exemple à trois tire-laine[1] que de braves gardiens de la paix amenaient,

1. Vx. Voleurs.

après leurs méfaits, la main au collet. Et je serais aussi Ménalque page 124, qui aide l'aveugle du quartier à traverser la chaussée, qui repousse les pelures d'orange dans le ruisseau, et qui toujours, dans l'autobus, cède sa place aux vieillards impotents ; l'élève qui jamais ne bavarde, celui qui s'empresse vers le maître empoté pour refermer le vasistas, celui qui, en plus du passage indiqué, apprend la strophe suivante, celui qui, pendant la récréation, demande au professeur un éclaircissement sur les verbes déponents, celui que le maître charge, parce qu'il en est vraiment sûr, d'aller lui chercher, dans une salle du bâtiment B, la carte des canaux et rivières.

Lorsque tous mes devoirs seraient finis, mes leçons apprises, mes cahiers mis au net, je jouerais, mais comme Benjamin Franklin page 213, c'est-à-dire que même en jouant je songerais à m'instruire, et un jour je découvrirais quelque chose comme le paratonnerre. Chaque matin, je me remémorerais les sages conseils de Benjamin Franklin, page 215 : *Moyen d'avoir toujours de l'argent dans sa poche : Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.* Ainsi je ne serais jamais *maltraité par les créanciers, pressé par la faim, glacé par la nudité. Le ciel brillerait pour moi d'un éclat plus vif et le plaisir ferait battre mon cœur. Ainsi je serais un homme et je ne cacherais pas mon visage à l'approche du riche, je n'éprouverais pas de déplaisir à me sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheraient à ma droite, car, avec moi, dès le matin... marcherait...* allons, allons qui marcherait avec moi dès le matin ? Eh bien ! eh bien ! ne soufflons pas là-bas au fond... mais *le travail*, voyons bien sûr, *le travail.*

Chaque soir, je ferais devant un poteau le bilan de mes fautes ; comme Ménalque, j'y planterais un clou pour chaque mauvaise action, et j'en arracherais un chaque fois que je me corrigerais d'un défaut. « Pourquoi cette tristesse ? » demanderait un jour mon père, « tous tes clous ont disparu. » « Oui, répondrais-je en détournant la tête, *mais les marques y sont encore !* »

■ ■

Un jour, pourtant, un jour que le diable ferait, je changerais : parce que Sauvageot, qui avait entièrement copié sur moi sa composition, serait premier et moi second, parce qu'en faisant traverser la rue à l'aveugle du quartier je me serais fait renverser par un camionneur enivré, parce qu'une vieille dame dont j'aurais ramassé le chapeau m'aurait accusé d'en avoir distrait les raisins, parce qu'en séparant deux mauvais garnements qui en étaient venus aux mains j'aurais été conduit au poste de police, je changerais brusquement, sauvagement. Je deviendrais mauvais, mauvais, très, très. Mauvais comme seul sait l'être Hector Crevasse dans le livre de MM. Floquet et Nadaud, Gelin, édit. Hector Crevasse qui, arrivant un jour, page 20, dans la grande gare de la vie devant les deux voies fatidiques, préfère le pullmann du vice aux dures banquettes de l'honnêteté.

Délaissant mes knickerbockers, je me mettrais en culotte, et l'on me verrait, comme à ces grands dadais que leurs pères obligent à porter les costumes de leurs aînés, le poil noir de mes jambes velues.

Je trouverais mon plaisir à retourner les gibecières des bons élèves, à me baigner dans les rivières, à patiner sur les étangs, à fumer aux w. c., à me percher dans les noisetiers. Mes beaux cahiers, bien commencés, seraient très mal terminés, les pages de mes livres écornées, pas de plumier, oh! saleté!

Je ferais tomber les petits garçons, et il ne se trouverait aucun grand pour me ramener chez moi par l'oreille.

Je chiperais les chaussons fourrés au chocolat de M. Lecatois, et ce serait un innocent qui se ferait pincer.

Je ferais les pires grimaces, et je ne resterais pas « comme ça ».

Je ne signalerais plus les lacets délacés, qui d'ailleurs ne firent jamais tomber personne.

Je remettrais tout au lendemain, et le lendemain m'apporterait de nouvelles joies.

Je n'aiderais plus les aveugles, et les aveugles ne traverseraient plus la chaussée.

Je garderais pour moi les billets que je ne trouverais pas dans la rue.

Je dépenserais un sou par jour de plus que mon bénéfice net, et horreur, je ne serais ni pressé par la faim, ni glacé par la nudité. Et jamais je ne souffrirais des pinçons de la fée Pincedur. Et l'oisiveté, belle-mère de toutes les vertus, marcherait avec moi, sans relâche.

Je m'adonnerais aux solécismes, aux barbarismes, aux pléonasmes, à toutes sortes de choses défendues en isme et en asme. J'arriverais en retard chez le professeur d'histoire, et je ne le regarderais plus. Je ne répondrais plus jamais au maître de gymnastique, dans ses trois minutes d'hygiène, quand il demande : « Les pieds sont quoi? » et qu'il veut s'entendre répondre : « de la part de l'élève, l'objet de soins constants ». Je distribuerais des pétards, et un jour, dans ma narration, je dessinerais une femme nue, des sexes, une voiture de course. J'écrirais que Socrate était pédéraste, que Louis XIV sentait mauvais, que Louis XVI valait mieux que Sanson et Napoléon III que Sedan, je dirais des choses horribles, et mon poteau serait couvert de clous.

Ma mère, usée, mourrait bientôt de chagrin (à l'hôpital), j'aurais mille heures de consigne, et toutes les exemptions roses du monde ne suffiraient pas à racheter mes fautes. Alors, on me traduirait devant un Conseil de Discipline, je serais blâmé pour l'éternité, et longtemps on citerait le cas de cet élève modèle d'Angers, arrivé avec le printemps, son père ayant été muté, et qui, un jour, soudainement, perdit toute moralité.

PIERRE DANINOS

F.-D. ROOSEVELT et la France

PARMI les messages qui furent lancés de tous les pays du monde lorsque fut connue la mort de Roosevelt, celui qui, sans doute, toucha le plus les Américains fut transmis de Paris par le reporter Charles Collingwood : « Le Général de Gaulle, déclarait Collingwood, exprimera les condoléances officielles de la France mais pourra-t-il mieux dire que cette vieille Française qui s'adressant à moi il y a un instant me confiait : Je vais m'habiller en deuil, j'ai l'impression d'avoir perdu un ami » ?

Cette brève oraison funèbre prononcée dans une rue de Paris le soir du 12 avril 1945 exprimait bien, en effet, les sentiments éprouvés par le peuple français à l'égard de Franklin Roosevelt qui avait été toujours l'ami de notre pays. Cette amitié datait de loin. Roosevelt connaissait la France mieux que les autres pays d'Europe. Adolescent il avait passé plusieurs mois en France et parcouru les routes des environs de Paris à bicyclette. En 1917, au cours de la première guerre mondiale, il était venu sur le front. En 1918, alors qu'il était sous-secrétaire d'Etat à la Marine, il avait négocié avec l'administration française pour la liquidation des installations et des stocks de la flotte américaine. A cette époque il avait rencontré Georges Clemenceau pour lequel il avait une grande admiration.

Au cours de la longue maladie qui, par la suite, avait frappé Roosevelt en le condamnant à l'immobilité, il avait consacré de longues heures à perfectionner ses connaissances en langue française ainsi qu'en témoignent les nombreux livres de sa bibliothèque consacrés à la marine de notre pays qu'il annota soigneusement alors.

Quand il fut élu Président de la République un des premiers problèmes qu'il eut à étudier fut l'irritante question des dettes de guerre. Les relations entre les Etats-Unis et la France étaient assez tendues à cette époque. L'oncle Sam, qu'on avait tant loué et fêté à Paris lorsque les troupes américaines avaient débarqué était alors représenté comme le digne fils de Shylock. De leur côté les journaux américains critiquaient sévèrement l'attitude du gouvernement français et les caricaturistes s'attaquaient volontiers aux Français considérés généralement comme des fauteurs de désordre et des

débiteurs de mauvaise foi. F.-D. Roosevelt, bravant l'opinion publique, fit savoir qu'il désirait s'entretenir avec Edouard Herriot. Il connaissait la popularité dont jouissait aux Etats-Unis le maire de Lyon qui avait, ce que les citoyens américains n'oublièrent jamais, donné sa démission de Président du Conseil lorsque le Parlement avait refusé de faire honneur aux engagements de la France et de régler la dette de guerre qu'elle avait contractée vis-à-vis des Etats-Unis. Les négociations avec les débiteurs européens, en dépit de la bonne volonté de Roosevelt, n'aboutirent pas, et le gouvernement américain adopta dès lors à l'égard de l'Europe une attitude de méfiance. Ce fut Roosevelt qui, quelques années plus tard, prit l'initiative de signaler à ses concitoyens les graves dangers que la politique d'isolement et de neutralité absolue faisait courir à l'hémisphère occidental. Lorsqu'en 1936 il réussit à modifier l'orientation politique des Etats-Unis et tenta de se rapprocher des démocraties européennes, son premier geste fut de s'adresser par radio à la nation française. Le discours qu'il prononça à cette époque à Montfaucon pour l'inauguration du monument aux Américains morts sur le sol de France fit aux Etats-Unis une impression plus forte encore qu'en France. Il traduisait les sentiments que Roosevelt n'avait jamais cessé d'éprouver à l'égard de notre pays : « Nous n'avons jamais oublié, déclarait-il, et nous n'oublierons jamais l'aide que la France nous a apportée pendant les jours sombres de la révolution américaine ».

Au début de la seconde guerre mondiale en 1939 le Président n'hésita pas à autoriser secrètement nos représentants à acheter des avions et des munitions aux Etats-Unis. Il fallut que la chute d'un avion de marque américaine, avion piloté par des officiers français, provoquât dans la presse des Etats-Unis une vive réaction (bon nombre de journalistes représentaient l'accident comme une catastrophe diplomatique) pour que l'opinion apprît que le gouvernement avait toléré, en dépit de la loi de neutralité alors en vigueur, la vente de matériel de guerre à la France.

Au moment où les journaux américains, ignorant la menace qui pesait sur leur pays, parlaient ironiquement de ce qu'ils appelaient *a phony war*, le Président, mieux informé, avait décidé, dès le mois de septembre 1939, de se porter au secours de la France et de l'Angleterre. Il convoqua le Congrès des Etats-Unis en session extraordinaire et dans un message d'une énergie et d'une clairvoyance qui impressionna toute la nation américaine et les gouvernements étrangers il lui demanda de modifier la loi de neutralité et de supprimer la clause de l'embargo sur les armes, mesure qui devait favoriser les nations démocratiques en leur permettant d'acheter aux Etats-Unis le matériel de guerre dont elles avaient le plus urgent besoin.

Quand en mai 1940 la ruée allemande entama les lignes de défense des alliés Roosevelt manifesta ouvertement ses sympathies pour les défenseurs de la liberté. Et lorsque Mussolini déclara la guerre à la France, le Président n'hésita pas, quoique chef du gouvernement d'un Etat neutre dont l'opinion publique désirait le maintien de la neutralité, à exprimer son indignation.

Dans un discours prononcé à Charlottesville, siège de l'Université de Virginie, fondée par Thomas Jefferson, un des fondateurs de la Confédération, grand ami de la France, le Président dénonça le geste criminel du dicta-

teur fasciste en des termes qui trouvèrent un écho dans le monde entier : « En ce dixième jour de juin 1940, s'écria le Président, la main qui tenait le poignard l'a enfoncé dans le dos de la France. Et ce dixième jour de juin 1940, dans cette université fondée par le premier grand champion américain de la démocratie, nous prions et nous formons des vœux pour ceux qui, au delà des mers, poursuivent avec un courage magnifique la lutte pour la liberté ».

Aux heures tragiques entre toutes, le 10 juin, puis le 13 juin 1940, lorsque M. Paul Reynaud lança ses appels au secours, Roosevelt ne répondit pas seulement, comme on le prétendit à tort, par des encouragements mais fit de solennelles promesses. Ses réponses à M. Paul Reynaud, qui ne furent pas publiées en France, précisèrent en effet que les Etats-Unis « qui avaient déjà envoyé des avions et des munitions à la France, redoubleraient leurs efforts pour que fussent augmentés dans toute la mesure du possible les expéditions de matériel de guerre ». La réponse du 14 juin se terminait par ces mots dont un grand nombre de Français, accablés par la défaite, ne mesurèrent ni l'importance ni la portée : « *Le gouvernement des Etats-Unis n'admettra et ne reconnaîtra aucune mesure ayant pour résultat d'aliéner par la force l'indépendance ou l'intégrité territoriale de la France* ».

Ces promesses si nettes, si compromettantes pour le chef d'un pays neutre ne donnèrent cependant pas à réfléchir au gouvernement français et ne l'empêchèrent pas de signer l'armistice. Cet armistice fut pour le Président une profonde et très douloureuse déception : il bouleversa d'ailleurs toute l'opinion publique américaine. Les amis de notre pays, nombreux aux Etats-Unis, s'abandonnèrent au désespoir. Quelques-uns même jugèrent sévèrement notre peuple dont ils ne pouvaient mesurer ni comprendre la détresse et le désarroi. Profitant des malentendus, abusant des fausses nouvelles, interprétant des paroles imprudentes et des demandes inconsidérées de politiciens français, les isolationistes et les pro-nazis que secondait une cinquième colonne hitlérienne bien organisée et disposant de ressources considérables, réclamèrent une nouvelle orientation de la politique américaine. Roosevelt ne se laissa pas troubler et ne céda pas à la pression de l'opinion publique. Il décida même d'augmenter, dans toute la mesure possible, l'aide donnée à l'Angleterre et prépara dès cette époque des plans pour la libération de la France. Pendant l'été 1940, Roosevelt estima que l'Angleterre ne devait à aucun prix demeurer isolée. Beaucoup de ses amis l'abandonnaient, cédant à la crainte de déplaire à Hitler qui paraissait alors invincible et au pessimisme qu'expliquait la défaite rapide et écrasante de l'armée française considérée jusqu'alors comme la plus puissante du monde. Les Etats-Unis non seulement allaient fournir des armes à la Grande-Bretagne et la ravitailler, mais partout où les services américains restaient en place ils devaient veiller sur les intérêts de l'Angleterre et lui permettre de rester en contact avec l'Europe.

Un problème se posait, problème déchirant pour le démocrate passionné qu'était Roosevelt, problème dont il connaissait encore mal les données : fallait-il abandonner la France ou maintenir des contacts avec le gouvernement de Vichy, lui envoyer des observateurs grâce auxquels il serait possible de connaître la situation réelle du pays, de prouver qu'on ne désespé-

rait pas de son avenir et surtout d'user de toute l'influence des Etats-Unis pour que la flotte française, facteur décisif en 1940 et 1941, ne fût pas livrée aux Allemands ? Roosevelt adopta la seconde solution. Pour traiter avec Pétain il envoya un de ses conseillers militaires, l'amiral Leahy, qui, pensait-il, saurait comprendre la mentalité du maréchal et se faire écouter de lui. Mais Roosevelt ne connaissait pas encore la duplicité de Vichy et il ne pouvait prévoir la façon un peu singulière dont son conseiller — plus militaire que diplomate — catholique irlandais d'origine, allait s'accommoder de l'anglophobie du gouvernement de Vichy. Le Président ne réussit donc pas, comme il l'avait souhaité, à exercer une influence décisive en faveur des forces démocratiques ni à éviter que les rapports entre les anciens Alliés ne devinssent, surtout après la tragédie de Mers-El-Kébir, de plus en plus mauvais. Il parvint cependant à éviter le pire.

Le Président tenait à suivre de près les événements qui se déroulaient en France et les réactions du peuple français. Il envoya dans tout l'Empire français des représentants personnels entourés de collaborateurs de plus en plus nombreux qui avaient pour mission de multiplier les contacts avec l'administration et les représentants de l'opinion. Il autorisa et favorisa l'envoi de secours aux populations malgré la protestation de quelques exilés et l'opposition des services du blocus anglais, puis approuva la négociation d'un traité avec les autorités vichyssoises d'Afrique du Nord pour le ravitaillement de ces régions dont il avait déjà apprécié toute l'importance stratégique et où il entendait que l'influence américaine pût utilement s'exercer. Les émissaires du Président furent, comme l'amiral Leahy, souvent aveuglés par leur sympathie pour des personnages qui pratiquaient une politique de double jeu. Roosevelt plus clairvoyant ne fut jamais dupe. Quand Laval revint au pouvoir et qu'on annonça qu'en dépit des assurances données aux représentants officiels ou officieux des Etats-Unis, le gouvernement de Vichy s'apprêtait à collaborer plus étroitement avec Hitler, Roosevelt, le 15 mai 1941, fit publier une déclaration qui prit la forme d'un avertissement. Il y expliquait sans réticence les raisons de son attitude de plus en plus réservée à l'égard du gouvernement de Vichy et exprimait la confiance qu'il continuait à garder dans le peuple français. Cette note ne fut naturellement pas publiée en France. Elle aurait eu sans doute un retentissement considérable auprès de tous ceux qui ne désespéraient pas de la démocratie. En voici le texte : « *La politique du gouvernement* [des Etats-Unis] *en ce qui concerne ses relations avec la République française*[1] *a été basée sur les termes de l'armistice signé entre l'Allemagne et la France et sur la reconnaissance de certaines obligations précises imposées au gouvernement français par cet armistice. En outre nous avons reçu des assurances du chef de l'Etat français au nom de son gouvernement : il nous a été précisé que la France n'avait l'intention d'accéder à aucune exigence de l'Allemagne outrepassant les conditions du traité d'armistice. C'était le moins qu'on pût attendre d'un pays qui demandait le respect de son intégrité.*

» *Le peuple français continue à respecter et à aimer l'idéal de liberté et l'idéal de libres institutions et l'on peut compter sur lui pour soutenir et défendre ces principes jusqu'à ce que vienne l'heure de les rétablir. Il est*

1. Sic et non l'État français.

inconcevable que ce peuple accepte de bon gré un accord quel qu'il soit tendant à instaurer une prétendue « collaboration » qui, en réalité, entraînerait une alliance avec une puissance militaire dont la politique fondamentale signifie et exige la suppression totale et universelle de la liberté et des institutions démocratiques. Le peuple des Etats-Unis a peine à croire que le gouvernement actuel de la France puisse être amené à accepter de bon gré une alliance tacite ou autre qui aurait évidemment pour conséquence de livrer la France et son empire colonial, y compris les colonies de l'Afrique française et leurs côtes de l'Océan Atlantique, abandon qui se traduirait par une menace pour la paix et la sécurité de l'hémisphère occidental. »

La politique de Roosevelt ainsi définie, politique de méfiance à l'égard de Vichy, de confiance dans le peuple français, exigeait que fût respecté par la France et l'Allemagne le statu quo instauré officiellement par l'armistice franco-allemand. Elle impliquait également de la part des Etats-Unis le respect de ce statu quo ; son application demandait donc de part et d'autre une parfaite loyauté. Position délicate qui explique les réactions très vives de Roosevelt quand il apprit que Saint-Pierre et Miquelon avaient été « libérées » par une flottille de la France combattante commandée par l'amiral Muselier. Cette expédition qu'avait préparée le général de Gaulle avait été conduite dans le plus grand secret avec une audace et un courage admirables. Mais il était regrettable que ni la Grande-Bretagne, ni les Etats-Unis, ni le Canada n'eussent approuvé cette entreprise, alors que précisément ces deux derniers pays étaient chargés d'assurer la sécurité des côtes atlantiques de l'hémisphère occidental. En fait cette initiative plaçait la diplomatie américaine dans une situation embarrassante. Roosevelt et ses conseillers craignaient non sans raison que Laval, que gênait considérablement l'influence exercée par les représentants américains à Vichy, ne profitât de l'occasion pour rompre avec l'Amérique et conclure avec Hitler une alliance dont la première conséquence eût été l'annulation des clauses de l'armistice. En somme le gouvernement américain jugeait que la libération de Saint-Pierre et Miquelon était prématurée car elle gênait dangereusement, sans apporter aucun profit réel et immédiat, l'action diplomatique américaine. Le Président ne dissimula pas son mécontentement et le fit savoir. Ce fut le commencement d'une série de malentendus qui allèrent en s'aggravant. Les Français combattants qui luttaient avec l'énergie du désespoir et leurs partisans aux Etats-Unis, plus passionnés que clairvoyants, ne purent comprendre l'attitude de Roosevelt à l'égard des résistants français de l'extérieur, attitude qui semblait contredire ses déclarations. Une hostilité d'abord sourde, puis bientôt publique, envenimée aux Etats-Unis par les polémiques de certains groupes américains qui attaquaient violemment la politique du Département d'Etat, lequel se voyait accusé par eux de favoriser Vichy et Franco. Ce malentendu fut exploité de façon regrettable aussi bien par l'entourage du Président que par celui du chef des forces françaises libres. On colporta des « mots », on interpréta des attitudes, ce qui rendit de plus en plus délicat et difficile l'établissement de rapports cordiaux entre le Président et le général de Gaulle. Ces deux hommes avaient une très haute idée de leur mission et se montraient également jaloux de leur autorité et de leur prestige. Ils accordaient, tous deux, une importance particulière et souvent exa-

gérée au « climat » de leurs relations personnelles. Leur fierté et leur orgueil leur interdisaient d'établir des contacts directs et de collaborer comme ils auraient souhaité le faire pour le plus grand bien de la cause alliée. Un temps précieux fut ainsi perdu. Roosevelt estimait qu'il n'avait pas à se rendre à Canossa, le général de Gaulle jugeait plus humiliant que fructueux d'accomplir les démarches nécessaires pour se rapprocher du président des Etats-Unis et obtenir son aide. Finalement le général adopta à l'égard des Etats-Unis une attitude de réserve que certains milieux américains jugèrent hostile.

D'autre part, les conseillers du Président chargés par lui d'observer les réactions des Français de France et de l'Empire lui faisaient parvenir des renseignements souvent superficiels et dont les sources n'étaient pas toujours très sûres. M. Robert Murphy, envoyé personnel du Président en Afrique du Nord, diplomate averti au reste et grand ami de la France, s'était lié avec des personnages qui ne représentaient que l'opinion d'une très faible minorité. Ceux-ci exerçaient sur lui une influence parfois peu heureuse et lui communiquaient des renseignements qui n'étaient pas toujours absolument impartiaux.

Ainsi, après l'entrée en guerre des Etats-Unis, au moment même où le Président étudiait le plan de débarquement en Afrique du Nord, dont il avaient assumé le commandement et la responsabilité, des informations contradictoires lui parvinrent. Il ne put donc tenir compte dans l'établissement de ses plans de la force réelle que représentaient aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Empire les Français combattants et leur chef. Par contre un aspect fort grave de la situation devait être envisagé : l'armée française d'Afrique du Nord, officiellement fidèle au Maréchal, s'opposerait vraisemblablement au débarquement anglo-américain. Des combats s'ensuivraient, dont les conséquences matérielles et morales seraient désastreuses. Une pareille lutte, Roosevelt estimait nécessaire de l'éviter à tout prix. Le Président accepta donc la proposition que lui fit un de ses conseillers de recourir au général Giraud dont on affirmait qu'il était respecté par toute l'armée de Vichy. C'est dans le même esprit et sur le conseil des chefs militaires désireux comme lui d'éviter avant tout les combats entre les troupes françaises et américaines au Maroc et en Algérie, que fut conclu l'accord entre le général Clark et l'amiral Darlan. A la suite de cet accord l'ordre de cesser le feu fut donné et une collaboration s'établit dans une atmosphère assez trouble. Si les conséquences militaires de ce traité furent heureuses, les conséquences diplomatiques en furent nettement fâcheuses. La presse américaine d'opposition et les groupes de libéraux américains qui avaient passionnément pris parti pour le mouvement déclenché par le général de Gaulle, profitèrent de l'équivoque et attaquèrent vigoureusement la politique du Président. Celui-ci fut profondément blessé. Au moment où s'accomplissait la première opération de libération d'un territoire français, alors que le gigantesque plan de débarquement dont il était l'auteur venait d'être heureusement appliqué, alors qu'il montrait que son plus grand et urgent souci était d'aller au secours de la France et de lui apporter toute l'aide possible, il se voyait accusé de trahir les Français et de vouloir soutenir ceux qui comme Darlan les avaient trahis.

Il avait cependant espéré que ce qu'il considérait comme des « expé-

dients temporaires », ces mesures que lui avaient proposées les chefs militaires jouissant de toute sa confiance seraient acceptées dans l'esprit où il les avait admises lui-même, lui qui avait la passion de la démocratie.

Le jour du débarquement il avait lancé un message à ceux qu'il appelait ses amis, aux Français de France : « *Mes amis, vous qui souffrez jour et nuit sous le joug écrasant des nazis, celui qui vous parle est un de ceux qui étaient avec votre armée et votre marine en France en* 1918. *J'ai eu pendant toute ma vie la plus profonde amitié pour le peuple français — pour tout le peuple français. Je conserve et j'apprécie l'amitié de centaines de Français en France et hors de France. Je connais vos fermes, vos villages, et vos villes. Je connais vos soldats, vos professeurs et vos travailleurs. Je sais quel héritage précieux sont pour le peuple français vos maisons, votre culture et les principes de la démocratie. Je salue de nouveau et je proclame ma foi dans la Liberté, l'Egalité et la Fraternité. Il n'y a pas deux nations qui soient plus unies par des liens historiques et amicaux que le peuple français et celui des Etats-Unis.*

» *Les Américains, avec l'aide des Nations Unies, luttent pour la sécurité de leur propre avenir aussi bien que pour la restauration de l'idéal des libertés et de la démocratie et pour tous ceux qui ont vécu à l'ombre du drapeau tricolore.* »

Trois mois après avoir adressé ce message le Président, à Casablanca où il était venu conférer avec Churchill et le général Giraud, commandant des armées françaises combattant en Tunisie, s'efforça de réaliser l'union entre le chef des Français combattants et le chef de l'armée qui avait repris sa place aux côtés des troupes américaines et britanniques. Il fut impossible de dissiper en quelques jours un malentendu qui durait depuis plusieurs mais, mais le Président et le Premier Ministre britannique avaient réussi non sans mal à ménager une rencontre entre les deux généraux. Cette rencontre marqua le début des pourparlers qui allaient aboutir six mois plus tard à un accord entre les deux chefs militaires et à la fusion des deux armées. A Casablanca, le Président promit de rééquiper les armées françaises de la libération qui se formaient en Afrique et dont certains éléments se battaient déjà mais n'étaient encore que dérisoirement armés. Il n'était pas niable cependant qu'un malaise subsistait.

Le Président, bien que les relations diplomatiques avec le gouvernement de Vichy qui n'existait plus que de nom eussent été rompues, se refusa encore à abandonner complètement le peuple français bâillonné et courbé sous le joug nazi et à renier formellement ses rapports avec le Maréchal qui demeurait nominalement le Chef de l'Etat. Il ne voulut pas, parce qu'il prévoyait la libération relativement prochaine du territoire français et qu'il désirait laisser le peuple français au moment où il serait libéré entièrement maître du choix de ses dirigeants.

Le Président avait trop de respect pour le régime démocratique pour vouloir peser, même en usant de la seule influence des Etats-Unis, sur la décision future de notre pays. Cette attitude prolongea le malaise et rendit plus difficiles les relations entre les Etats-Unis et l'Empire français gouverné par le chef des Français combattants.

Ce grave malentendu qui fut encore accru par des polémiques de presse et comme toujours par des paroles imprudents et venimeusement colportées

et interprétées subsista jusqu'au moment du débarquement en Normandie. Le Président cependant dans l'établissement de ses plans comptait sur l'aide du gouvernement provisoire et de l'armée française reconstituée en Afrique et victorieuse en Italie aussi bien que sur celle des Forces françaises de l'intérieur. Le paradoxe d'une collaboration étroite avec un gouvernement qui n'était pas officiellement reconnu puisque ni Washington ni Londres ni Moscou ne considéraient encore le gouvernement d'Alger comme le gouvernement de la France, prolongea l'incertitude et fut interprété à tort comme la preuve d'une hostilité personnelle du Président des Etats-Unis à l'égard du général de Gaulle. Roosevelt ne voulut pas démentir ces bruits, parce qu'il souhaitait maintenir jusqu'à la libération de la France sa décision de laisser le peuple lui-même choisir son gouvernement. Il demeura donc sur une réserve qui fut douloureuse pour le général de Gaulle. Il jugea en effet préférable, plutôt que de « marchander », de dissiper complètement ce malentendu.

Un mois à peine après le débarquement des troupes alliées sur les côtes normandes, au moment où la bataille faisait rage, il pria le général de Gaulle de venir s'entretenir avec lui à Washington. Le Président du gouvernement provisoire, non encore reconnu, après une brève visite en France libérée, se rendit le 6 juillet aux Etats-Unis. Le représentant de la France fut reçu avec les plus grands honneurs et Roosevelt se montra le plus accueillant des hôtes. Des conversations cordiales eurent lieu et Roosevelt exposa très franchement son point de vue. Le général de Gaulle défendit énergiquement le sien. Le malentendu ne fut, certes, par complètement dissipé, comme Roosevelt et le général de Gaulle l'avaient espéré, mais un nouveau climat était créé. On prévoyait que les Etats-Unis, d'accord avec l'U.R.S.S. et l'Angleterre, reconnaîtraient dans un délai très court le gouvernement provisoire de la République française et son Président.

Ce ne fut qu'au mois d'octobre 1944, quand la plus grande partie du territoire de la France fut libérée et que les représentants de la résistance s'unirent avec les membres du Comité d'Alger pour former un gouvernement présidé par le général de Gaulle que, s'étant mis d'accord avec ses Alliés, le Président annonça la reconnaissance du gouvernement provisoire.

Dès que le peuple français fut libre et qu'il fut considéré comme ayant exprimé librement son choix, le Président Roosevelt tint à affirmer chaque fois qu'il en eut l'occasion que la France devait reprendre sa place parmi les grandes nations.

Il poursuivit à cette époque — c'est-à-dire pendant l'automne de 1944 où il se présenta pour la quatrième fois devant ses électeurs, puis au cours de l'hiver de 1945 où il commença à préparer la coopération des nations unies pour l'établissement de la paix et se rendit sur le sol russe pour conférer avec Staline et Churchill — une tâche qui, ses intimes commençaient à s'en douter, dépassait ses forces physiques. On pouvait voir sur son visage, et les photographies de la conférence de Yalta qui furent publiées en apportent le témoignage émouvant, les traces profondes d'une immense et dangereuse lassitude.

Sur le chemin du retour, après la conférence de Yalta où la France ne

fut pas représentée, Roosevelt voulut s'arrêter à Alger, sur une terre où flottait le drapeau français, pour s'entretenir avec le Président du gouvernement provisoire de la France. Ses médecins et les intimes qui l'accompagnaient, effrayés par sa fatigue, le pressaient de rétourner d'urgence aux Etats-Unis et de reprendre son traitement. Il voulut d'abord passer outre car il souhaitait se rendre à Paris et reprendre contact avec le peuple français qu'il avait si puissamment contribué à libérer. Il aurait aimé y prononcer un discours en français afin d'exposer dans la capitale de la Révolution française sa conception de la démocratie. Il dut s'incliner devant la décision de ses médecins, mais insista pour passer quelques jours à Alger où il espérait pouvoir mettre lui-même le général de Gaulle au courant des pourparlers de Yalta et envisager avec lui les moyens d'assurer une étroite collaboration entre les Etats-Unis et la France. Roosevelt fut toujours partisan des contacts personnels entre les chefs d'Etat. Il venait de négocier utilement avec Staline, de dissiper certains malentendus qui risquaient de s'accroître entre le Chef du gouvernement de l'U.R.S.S. et Winston Churchill. Il attendait de ses conversations avec le général de Gaulle des résultats aussi fructueux pour le relèvement de la France que pour la paix du monde. Le temps pressait. Cette entrevue fut mal et hâtivement préparée. Le général de Gaulle, insuffisamment informé, ignorant sans doute la gravité de l'état de santé de Roosevelt, ne crut pas, craignant sans doute que son prestige ou celui de la France en souffrît, devoir accepter l'invitation. Le refus du général qui étonna beaucoup de Français choqua profondément l'opinion américaine, mieux avertie de l'état de santé de son Président. Une campagne de presse violente fut déclenchée par la plupart des journaux contre le Chef du gouvernement provisoire de la République française. Roosevelt qui avait vivement ressenti le refus du général ne supporta pas néanmoins que l'on répandît des insinuations qui eussent risqué d'envenimer les relations entre la France et les Etats-Unis. Généreusement il saisit la première occasion de remettre les choses au point et de parler de son amitié et de sa fidélité pour la France. Recevant à la Maison Blanche le 6 mars 1945, des journalistes français qui visitaient les usines de guerre aux Etats-Unis, il leur fit une déclaration qu'il les autorisa à reproduire dans la presse, ce qui est une faveur exceptionnelle. Après avoir rappelé qu'il connaissait bien la France depuis sa jeunesse, il précisa qu'il avait vivement regretté que le manque de temps ne lui eût pas permis, en revenant de Yalta, de se rendre à Paris. C'est pour cette même raison qu'il n'avait pas pu aller voir le général Eisenhower. Il déclara que la nature de ses relations avec le général de Gaulle n'avait rien à voir avec l'impossibilité où il était de se rendre à Paris et qu'au demeurant la prétendue friction qui aurait existé entre le général et lui-même n'était qu'une invention de journalistes. Au cours de sa visite l'été précédent à Washington, le général et lui-même s'étaient fort bien entendus. Ce qu'on appelait des nuages, poursuivit-il, entre les Etats-Unis et la France, était sans importance et il souligna cette affirmation d'un geste de la main signifiant que l'affaire n'avait pas plus d'importance que l'extrémité d'un ongle. Il concluait cette déclaration, faite sur le ton le plus amical, en exprimant son intention et son espoir, non seulement de se rendre à Paris, mais de pourcourir toute la France.

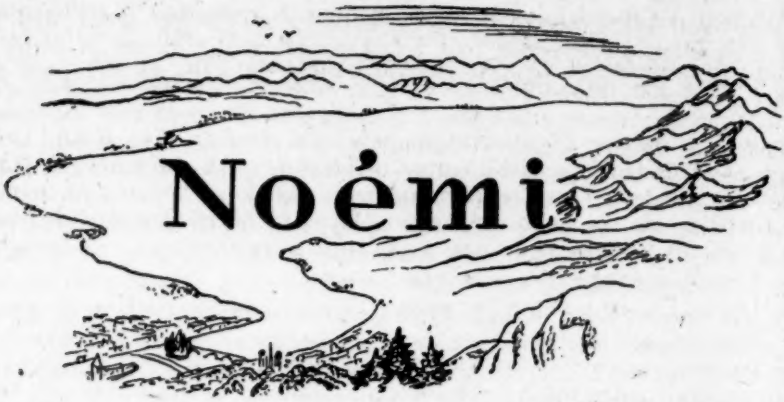
Ces paroles chaleureuses, qui eurent un grand retentissement aux Etats-

Unis parce qu'elles représentaient de la part du Président des Etats-Unis une déclaration d'une portée tout à fait exceptionnelle, furent la dernière manifestation publique de celui qui avait dirigé la politique étrangère des Etats-Unis.

Dans les plans de la Conférence de San-Francisco dont il avait été l'instigateur, le Président avait insisté pour qu'on réservât à la France une place parmi les grandes puissances. Il considérait en effet que le pays qui était en Europe le berceau de la liberté des peuples et de la démocratie devait travailler aux côtés de la démocratie américaine à établir la paix, une paix de justice fondée sur l'idéal démocratique.

Quand, l'an dernier à Paris, la foule apprit subitement que F.-D. Roosevelt venait de mourir, une grande tristesse s'empara de tous. Chacun savait à quoi s'en tenir sur le rôle décisif joué par les Etats-Unis (comme par l'Angleterre) dans notre libération. La France venait de perdre un de ceux qui l'avaient sauvée. Le général de Gaulle sut alors exprimer l'émotion et le sentiment de tous ses compatriotes en écrivant que Franklin Roosevelt avait été depuis toujours et jusqu'à son dernier jour un ami fidèle de la France.

PHILIPPE SOUPAULT



Noémi

C'ÉTAIT Georges Silamin surtout qui préoccupait Noémi[1]. Quelques instants plus tôt, elle l'avait vu déposer ses affaires au vestiaire et se diriger, en serrant quelques mains au passage, vers le comptoir d'Eliane Martin d'Aury. Elle le découvrit vers le milieu de la salle, en train de causer avec Charles Terrisse. C'était un petit homme sec et rose, aux cheveux grisonnants extrêmement bien coiffés, et dont le joli profit s'agrémentait d'une minuscule moustache blanche ; comme presque toujours, il portait un costume de cheviote sombre qui semblait flotter autour de son corps. Une rosette fleurissait sa boutonnière.

— Je vous cherchais, s'écria-t-il aimablement dès qu'il eut aperçu Noémi. — Il s'avança à sa rencontre, lui baisa la main et la ramena auprès de Terrisse qui, après un échange de banalités, s'éclipsa. — Ma femme m'a particulièrement chargé de l'excuser auprès de vous. Ne comptez pas sur elle avant lundi : elle est perdue dans les préparatifs de son concert. Entre nous — ajouta-t-il d'un air malicieux — je crois qu'elle est un peu jalouse.

— De quoi, mon Dieu ?

— De vos succès, pardi. — Il écarta les mains comme pour prendre à témoin le public pressé dans cette salle. — Ils sont assez éclatants, me semble-t-il ?

Le cœur de Noémi se serra. Silanin, sans doute, était sincère. Elle l'avait séduit (« embobiné », prononçait Martial) : en quelques années, il était devenu un des bienfaiteurs principaux du Cercle Saint-Vincent et un des plus empressés à dire qu'elle était « une maîtresse femme », « une femme de tête », une femme « qui avait de l'abatage », une femme « dont tout le monde copiait les idées » et qui, partout où elle paraissait, était « la reine

1. RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES (MARS). — Les Laurencier appartiennent à cette bourgeoisie parisienne dont les « finances » sont chaque jour dans un état plus désastreux. On lutte pour sauver les apparences. Noémi Laurencier est experte à ce jeu qui parfois exige un réel courage. Elle a d'autres motifs d'inquiétude : le sort de ses enfants et surtout celui de l'un d'entre eux, Maurice. Ce jeune peintre affligé d'une très mauvaise santé, n'a-t-il pas cru nécessaire pour éviter le métier militaire d'« acheter » sa réforme, grâce à de trop complaisants intermédiaires? La fille de Noémi, Charlotte, a épousé Horta, aventurier de salon pour lequel Noémi elle-même a eu naguère de l'inclination. Le roman se situe dans l'entre-deux guerres. La scène décrite ici évoque une vente de charité.

de l'endroit. » Cependant, sous les fleurs dont il la couvrait, Noémi sentait parfois le creux. En dépit des efforts qu'elle n'avait cessé de faire pour achever la conquête de Georges Silanin, il persistait, lui semblait-il, à lui cacher ses pensées sous un vernis de bonnes manières. Cette réserve indéfinissable l'avait incitée elle-même à la prudence. Elle évitait de lui parler de Charlotte : mieux valait qu'il ignorât quel personnage étrange elle avait pour gendre. Jamais elle ne lui eût avoué l'état de ses propres affaires. Dans cette salle même, à l'instant où Silanin la félicitait, son regard tomba sur Jamot, un de ses créanciers, et sur Michel-Lacour, à qui demain peut-être il faudrait remettre la défense de Maurice. Ses succès ? C'était à frémir...

— Votre fille, suggéra-t-elle, m'a tant aidée...

— Laure ? Elle ne jure que par vous.

— N'en dites pas de mal.

— Du mal, chère amie ? Vous savez que je l'adore.

Noémi savait autre chose aussi. Georges Silanin était un de ces hommes qui ont si bien pris l'habitude d'augmenter leur fortune que la médiocrité, quand ils la découvrent chez d'autres, leur paraît un vice. Le printemps dernier, après que sa fille eut refusé Simon de Laszlo, il avait voulu la marier à un Chabannes. Admettait-il qu'elle fût prête à épouser Martial ? Oui et non. Jamais il n'avait reconnu cette situation par un mot ni, même tacitement, par un acte. Aux Phosphates du Djebel, il maintenait Martial à un poste subalterne, comme s'il eût attendu, pour lui donner son essor, d'être complètement édifié.

— Cette charmante blonde, interrogea-t-il tout à coup en clignant des yeux vers un comptoir devant lequel Martial était arrêté, c'est madame Chauvaud, je crois ?

— Oui, admit Noémi, assez confuse.

Déjà il regardait ailleurs.

— Nous devrions, proposa-t-il, aller nous asseoir. A quelle heure est votre dîner ?

— Bientôt, balbutia Noémi : dès que tout le monde sera sorti.

Machinalement, elle le suivit vers l'autre salle. « Bonsoir, mon cher », dit-il en passant devant la porte du bureau où travaillait Hubert Laurencin. Il ajouta quelques mots aimables pour la comptable qu'il lui avait prêtée, alla prendre un fauteuil qui traînait dans un coin, l'approcha d'une table, y installa Noémi et, après avoir commandé du porto, revint s'asseoir auprès d'elle.

Il parlait doucement, sans élever la voix, en homme accoutumé à se faire comprendre et obéir d'un signe. Ses propos étaient agréables. Noémi, cependant, l'écoutait à peine. Les explications de Pierre Galard, le chagrin d'Hubert, les paroles bizarres de Jean Horta, toutes les idées qu'elle n'avait cessé de ruminer depuis l'avant-veille lui revenaient à l'esprit. Galard, au fond, devait mépriser Maurice. Comment avait-elle pu croire une seule heure qu'il serait capable de le sauver ? Pas plus qu'Hubert, qui, là-bas, s'absorbait dans ses comptes, n'était capable de se révolter contre la création. Aucun de ces deux hommes n'avait jamais comblé Noémi. « Non, aucun, songea-t-elle amèrement ; et maintenant il est trop tard. » Cette pensée l'accabla. Elle était horriblement lasse. Elle avait envie de déposer les armes, d'interrompre Silanin. « Ne cherchez plus, ce n'est pas la peine. Tout ce que vous voyez de moi n'a aucune importance, n'est pas vrai. Je suis une malheureuse. » Vaguement, elle l'entendit parler du bal pour lequel avaient été faits les costumes mis en vente par Françoise Leblanchais.

— Savez-vous, demanda Noémi soudain, ce qui serait un beau thème pour un bal costumé ? Le plus beau, peut-être ? Le Bal des Vies ratées. Chacun y représenterait le personnage qu'il a rêvé d'être. Vous, par exemple... Non : vous seriez le seul à ne pas vous costumer. Vous seriez Georges Silanin, administrateur de la Société nationale des Tabacs, président du Port de Beyrouth, propriétaire du château de Cérizy, Maine-et-Loire. De même que votre femme serait madame Georges Silanin, et vous porteriez la maquette du bateau sur lequel, chaque année, vous faites, sous prétexte de voyage d'inspection, une croisière...

L'impatience, la douleur, une secrète envie lui avaient arraché cette diatribe. D'abord un peu étonné, Silanin s'était mis à rire.

— Quel monstre vous imaginez, chère amie : un monstre de contentement.

Noémi secoua la tête : elle n'allait pas aussi loin. Pourtant, elle ne répondit pas. A quoi bon ménager Silanin si, dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, il devait découvrir où elle en était ? Permettre à Laure d'épouser le frère d'un Maurice Laurencier, le beau-frère d'un Horta, le fils d'une femme qu'il pourrait en somme accuser de lui avoir, plusieurs années durant, passé de la fausse monnaie, non c'était trop drôle...

— Mais vous, entendit-elle, de qui auriez-vous aimé vivre la vie ?

Ses yeux gris fixés sur elle, Silanin paraissait véritablement intrigué.

— Moi ? — Elle réfléchit. — Moi ? Vous allez bien rire : à ce bal, je choisirais d'être Juliette ou Ophélie : une fille qui soit morte d'amour et qui soit morte jeune.

— Vous n'avez pas l'air d'une personne qui souhaite mourir.

— C'est que j'ai trop attendu. On ne se décide jamais assez vite.

Du plus profond de son être, elle sentait remonter en elle comme les débris d'un rêve qu'elle n'avait pu accomplir : un flot d'amertume noya son cœur, gagna sa gorge et ses lèvres. Et qu'était-ce au juste que ce rêve ? Que craignait-elle de voir disparaître pour toujours dans la crise qui se préparait ? L'honneur de son fils ? Une position sociale ? Un projet de mariage ? Mais l'honneur lui-même se lave. Chaque épreuve de sa vie, jusqu'à présent, s'était accompagnée d'un chant d'espoir, d'un murmure d'encouragement ou de consolation. Cette fois rien ne répondait plus aux appels de sa volonté. Quelle défaite irréparable avait-elle déjà subie ? Quelle atteinte à son unique part dans ce monde ? En vain, elle cherchait une réponse. Silanin, déconcerté, se taisait. Derrière le visage charmant de Françoise Leblanchais qu'elle voyait s'approcher du bar, sous le masque graisseux de la vieille Gallargue, chez toutes ces femmes qui, comme elle, avaient plus ou moins connu les plaisirs de l'amour, les affections familiales, les angoisses et les joies de la maternité, y avait-il aussi une âme insatisfaite, une caverne obscure où demeuraient assoupis des reptiles ?

D'un pas rapide, Martial arrivait.

— Les raseurs sont en train de partir. Ton banquet va pouvoir commencer.

Pendant une seconde, Noémi le regarda sans comprendre. Elle n'avait pas encore eu le courage de lui dire ce qui la rongeait. Demain, elle lui parlerait de Maurice. A moins que d'ici là... Elle secoua sa faiblesse.

— Bien, dit-elle en se levant.

Dans la salle de vente, les lumières s'éteignaient. Madame de Francion rangeait son comptoir. Au vestiaire, plusieurs femmes se recoiffaient, jacassaient, attendant leur tour pour passer devant l'unique glace. D'autres

venaient de remettre leur recette à la caissière qui, assise dans le bureau, son chapeau sur la tête et prête à partir, achevait ses additions.

— As-tu lu *Paris-Soir* ? souffla Noémi à Hubert.

— Oui.

Son visage faisait peine à voir. Elle se détourna et, pendant qu'on baissait le rideau de fer, attendit que se calmât l'agitation où la jetait le désarroi de son mari.

— Ne laissez plus entrer personne, n'est-ce pas, recommanda-t-elle à l'employé qui tenait la poignée de la porte.

A son tour, elle se poudra, se mit du rouge aux lèvres, vérifia que sa robe tombait bien, lissa ses cheveux et, après avoir tiré elle-même la tenture suspendue entre les deux salles, rejoignit Silanin qui causait au bar avec Corinne Lalande.

Ce soir, par exception, ce « restaurant » était réservé aux principaux collaborateurs du Cercle Saint-Vincent, réunis, ainsi que chaque année, pour leur dîner d'inauguration : dix ou douze vendeuses, autant de donateurs, un petit lot de maris, de filles ou d'amis intimes ; en tout, une quarantaine de personnes soigneusement triées, et dont plusieurs commençaient à chercher leurs noms sur les cartons posés devant chaque couvert par Laure Silanin. C'était Noémi, bien entendu, qui devait présider la table principale, la « table des dieux » disait Martial, celle où allaient aussi prendre place la princesse de Modène, Georges Silanin, Lagersen, madame de Gallargue, Berckheim, Madeleine Terrisse. D'autres tables, plus petites, recevraient Eliane Martin d'Aury et ses fidèles, Alexis Morand et Corinne Lalande, Carlhès, Chaudos et le menu fretin, auquel appartenait Nita Chauvaud. Toutes étaient fleuries. La mère de Blancafort, qui s'était spécialement chargée de ce dîner, avait, de l'avis général, « magnifiquement fait les choses ».

— Et nous aurons une surprise, annonçait-elle de sa voix aigrelette. Une surprise...

Ce mot fit courir un frisson dans les reins de Noémi. « Je suis malade, pensa-t-elle. Encore deux heures à tenir. » La princesse de Modène s'installait. D'autres convives transportaient à leur table les verres encore à demi-pleins qu'on leur avait servis au bar. Tout le monde était là. Tout le monde attendait. Mais au moment où Noémi se disposait à gagner sa place, un bruit l'immobilisa. Derrière la tenture qui cachait la salle de vente, l'employé du vestiaire discutait avec quelqu'un. Etait-ce Pierre Galard qui revenait ? Un messager porteur de mauvaises nouvelles ? L'annonciateur du désastre ? Les traits de son visage, les muscles de son cou devinrent rigides. Pendant plusieurs secondes, elle écouta attentivement. Seules les pulsations lentes et pénibles de ses artères lui emplissaient les oreilles. Un, deux, trois, quatre... Son cœur, bien sûr, finirait par claquer. Aucun cœur ne tient à ce régime. La tenture se souleva. C'était Charlotte — la fille de Noémi — ses cheveux roux flamboyant sur la tête ; Charlotte, la poitrine en proue sous le tissu doré d'une robe à manches courtes ; et près d'elle, en veston noir, en chaussures vernies, le mari, Jean Horta.

Il s'avançait d'un pas silencieux, tel que Noémi l'avait vu l'avant-veille reparaître à ses yeux après plusieurs années d'absence. Il s'avançait, le menton haut, les ailes du nez imperceptiblement gonflées, jetant çà et là, sans presque bouger le visage, des regards auxquels la forme de son arcade sourcilière et l'éclat sombre de ses prunelles donnaient une provocante intensité. Quand il fut arrivé à trois pas de Noémi, il s'arrêta et s'inclina, laissant Charlotte s'approcher seule, la figure en feu.

— Oh Mano, dit-elle, nous pensions pouvoir encore acheter...
— Acheter ?
— Aux comptoirs, oui.
— Ah, fit Noémi, sans souffle.

Elle savait que ce n'étaient là que des mots. Et Horta, dont un rictus silencieux découvrait les dents très blanches, Horta le savait aussi. Il ne le cachait pas. Il semblait parfaitement imperméable à la protestation muette, insensible à l'étonnement provoqué par son irruption dans un endroit où nul ne l'avait convié. Acheter les articles d'un comptoir, tout ce qui était à vendre, sans doute il en avait les moyens ; demain, peut-être, le ferait-il. Pour le moment, il s'amusait à promener ses regards de groupe en groupe (la petite Nita Chauvaud, là-bas, était prodigieusement excitée par son apparition), puis les ramenait sur la grande table où il paraissait choisir sa place. « De toutes façons, avait-il l'air de dire, vous ne me jetterez pas une assiette à la tête : dans votre monde, cela ne se fait pas. » Il n'exigeait rien, certes. Simplement, il attendait. Et, lorsqu'enfin Hubert bégayant d'émotion vint lui serrer la main, Noémi sentit quelque chose en elle se rompre et crouler.

— J'avais oublié, prononça-t-elle sans trop savoir à qui elle s'adressait — et sa voix rendait un son bizarre, comme si elle était sortie d'une gorge étrangère — j'avais oublié que Charlotte devait venir. — Tout à coup, elle s'aperçut que Silanin était debout auprès d'elle. — Vous vous souvenez de ma fille, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, bien sûr... — Les bras entr'ouverts, Silanin tourna vers Charlotte un sourire affable : une expression de plaisir et de surprise courut sur la peau rose de son visage. — Vous nous faites, j'espère, le plaisir de dîner avec nous ?

La bouche de Horta s'entr'ouvrit. Il regarda Noémi.

— Auriez-vous la bonté, demanda-t-il lentement, de me présenter à monsieur Silanin ? — Et comme elle demeurait pétrifiée, la tête vide, les joues brûlantes, tandis que Charlotte fixait sur elle des yeux suppliants. — Je crois, ajouta-t-il sur un ton d'ironie presque intolérable, que cela vaudrait tout de même mieux.

■ ■

Elle l'avait présenté à Silanin, elle avait dû le présenter à Berckheim et à madame de Modène : « Monsieur Jean Horta. » Impossible de prononcer : « Mon gendre ». Pour le reste, elle s'en était remise au hasard, à Charlotte et à ceux qui, dans cette salle, le connaissaient. « Le voyou... » grommelait Martial, au comble de l'indignation. Quant à Hubert, sa principale défense contre l'épouvantable malice du monde était, comme toujours, la patience. « Si Jean vient ici, estimait-il, c'est qu'il a de bonnes raisons. Charlotte est si gentille... » Ainsi se consolait-il de savoir Maurice coupable d'un acte qu'il condamnait : les desseins de la Providence et les erreurs de chacun nous demeurent impénétrables. Son premier émoi passé, il était revenu au sentiment de ses devoirs envers les bienfaiteurs du Cercle Saint-Vincent.

« Est-il inconscient ? » se demandait parfois Noémi. Elle le connaissait trop cependant pour ne pas savoir ce qu'il y avait de clairvoyant et de sensible sous l'humilité réelle de ses manières. De même qu'il avait aimé la guerre jadis parce qu'il y voyait une occasion de sacrifice, il continuait d'aimer les épreuves. La charité, le dévouement étaient chez lui des besoins organiques. Prêt depuis vingt ans à négliger ses propres intérêts (non par inintelligence, mais par délicatesse ou horreur de la « foire d'empoigne »), il était la proie désignée des intrigants, des dames quêteuses, de tous ceux

qui souhaitent faire occuper un emploi non rétribué ou accomplir une corvée par autrui.

Après le dîner, Noémi s'était approchée de Charlotte. — « Qu'est-ce que tout cela veut dire ? » — « Il y a que Jean désire t'aider. » — « Pour Maurice ? » — « Non... en général... » Sur le moment, elle n'avait rien compris : causer au milieu de tout ce monde était impossible. La réapparition de Horta lui inspirait plus de trouble que de surprise. Elle avait essayé de détourner un cours d'eau ; le cours d'eau rentrait dans son lit. « Reviens me voir, ajoutait Charlotte sur un ton presque suppliant. J'essaierai de t'expliquer... » Elle flairait quelque plan suspect. Dans l'auto qui la ramenait à Sèvres, elle eut le courage d'apprendre à Martial l'essentiel. Le sommeil la détendit. Mais le lendemain, vers onze heures, quand elle arriva rue La Fontaine, ce fut un nouveau choc d'entendre annoncer, dès l'antichambre : « Monsieur vous attend ».

— Et Charlotte ?

— Charlotte est sortie, répondit Horta de l'air le plus naturel. Voulez-vous que nous l'attendions ensemble ?

Avant qu'elle ait eu le temps de s'y reconnaître, elle se vit installée dans un fauteuil, au centre d'une petite pièce meublée de quelques classeurs, d'un divan de cuir havane et d'une table de travail où le téléphone voisinait avec des papiers. Gênée, elle insista :

— Charlotte m'avait donné rendez-vous.

— Parfait. Vous disposez donc, j'espère, d'un quart d'heure. — Il offrit des cigarettes à Noémi, qui refusa, et il se servit lui-même. Ses mouvements étaient prestes, ses pas silencieux. Fin de taille comme un jeune homme, il avait le jarret court, les hanches longues, des épaules puissantes. De toute sa personne émanait un charme horripilant et singulier. — La fumée ne vous dérange pas ? — Il s'assit sur un divan, non loin d'elle. — Vous avez lu les journaux ce matin, ajouta-t-il sans transition. Rien de nouveau. Ceci nous laisse, semble-t-il, un répit. Avez-vous réfléchi depuis l'autre jour ?

Tant de désinvolture stupéfiait Noémi.

— Et vous ?

Tranquillement, il tira une bouffée de sa cigarette et considéra la cendre. Une odeur de tabac anglais flottait en l'air.

— Moi, je n'ai pas entièrement perdu mon temps. Je sais déjà qui sera l'avocat de Carbon. Une certain Lecomte. Il a du talent. Et il n'est pas sourd. Je vous l'aurais dit hier s'il n'y avait eu tant de monde à votre dîner. — D'excuse, ni d'explication, pas un mot. En s'invitant la veille, avait-il voulu montrer, se demanda Noémi, que chez elle il était désormais chez lui ? Il regardait sa cigarette fumer. Le renflement qu'il avait au milieu du nez, ses sourcils épais, le dessin de ses cheveux, profondément incurvés au-dessus des tempes, donnaient à son masque un extraordinaire accent. Soudain, il leva les paupières. — Ce que je dis n'a pas l'air de vous intéresser ? — Comme Noémi persistait à se taire, un sourire mystérieux éclaira son visage. — Voyons, reprit-il courtoisement, rien ne m'obligeait à vous prévenir : je pouvais, je peux encore laisser l'affaire aller son cours. Est-ce cela que vous désirez ?

— Je ne désire rien.

— Oh ! chère madame... — Il s'interrompit. — C'est un peu ridicule, ne trouvez-vous pas, que je vous appelle « madame » ? — Comment se débarrasser de cet homme ? Il n'y avait aucune duplicité en lui : rien que la force énigmatique et tranquille du joueur qui réserve ses atouts. — Ce qui vous

est désagréable, je vais vous le dire : c'est de penser que je suis probablement seul en mesure de vous rendre un service.

— Qu'en savez-vous ? Nous ne nous sommes pas vus pendant plusieurs années.

— Hélas ! non. Mais j'ai vu votre mari, qui est assez bon pour excuser sa fille de m'avoir épousé. Je voyais Maurice : c'est un meilleur observateur qu'il ne paraît, ce garçon. Et nous parlions de vous très souvent avec Charlotte. Ne vous est-il jamais arrivé de vous dire que vous aviez peut-être tort de me traiter en ennemi ?

— Je ne vous traite pas en ennemi.

— Mettons : en étranger. — De nouveau, il porta sa cigarette aux lèvres et ferma les yeux à demi, pendant que montait la fumée. — Vous souvenez-vous, reprit-il tout à coup, du soir où, sur la route d'Annecy, je vous ai parlé de mon père ? — Surprise, elle le scruta du regard. Ce soir, bien sûr, elle s'en souvient. Dans la voiture que Horta laissait rouler lentement, elle n'avait plus eu conscience que de la tiédeur de l'air et du trouble qui la pénétrait. — Mon père était très pauvre : un simple ouvrier mécanicien, je vous l'ai dit, et qui se saignait pour moi. Un an après m'avoir mis aux Arts et Métiers, il est mort. J'ai dû quitter l'école et faire des métiers invraisemblables. Je vous ai raconté tout cela, vous le rappelez-vous ?

Elle fit oui de la tête.

— De grandes privations, pendant la jeunesse, ne disposent guère un animal humain à estimer immodérément les familles qui n'ont jamais connu la misère, ni les rebuffades : tout au plus les envie-t-on. Pourtant, lorsque je vous ai tous connus, à Thonon, vous m'avez été sympathiques. Vous, en particulier, chère amie. Vous le savez. Je me croyais laid. Je n'avais jamais eu trop de temps à donner aux femmes. Mon garage me rapportait un peu d'argent. Pour la première fois, je pouvais souffler. N'empêche que je n'aurais jamais commencé avec Charlotte si elle-même, un jour...

— Je vous en prie.

Une image fulgura sous le front de Noémi : en lisière d'un bois de châtaigniers, près du hameau de Corzent, sa fille, en peignoir de bain... La douleur fut si vive que tout s'éteignit.

— Enfin, reprit Horta comme s'il n'y pouvait rien, elle devait savoir ce qu'elle voulait. Je me suis mis à l'aimer beaucoup. Vous, vous m'avez mis à la porte.

— Je ne voulais pas de vous pour Charlotte, c'est vrai.

— Et vous avez triomphé, je suppose, quand elle revenue à Sèvres avec notre premier gosse. Quand elle vous a dit dans quel pétrin je l'avais mise. Pétrin ! répéta-t-il en faisant exploser la première syllabe. Il n'y a pas de pétrin d'où l'on ne sorte. A condition de se remuer, bien entendu.

A la dernière phrase, sa voix s'était radoucie. Pendant quelques instants, ses regards errèrent, au fond de la pièce, sur un planisphère où des traits rouges et bleus indiquaient les lignes d'aviation. Sauf cette carte et quelques grandes photographies, représentant l'une un amphithéâtre de maisons blanches au bord de la mer, les autres des canots automobiles, les murs, couverts de papier beige, étaient nus.

— Le plus drôle, reprit-il après un long silence, est que je me faisais une idée enchanteresse du monde où vous viviez. Je parle au passé : du temps de ma jeunesse. Aujourd'hui, je suis un peu moins naïf de ce côté. Je ne me fais plus d'idée enchanteresse, mais j'ai besoin autant que jamais, vous l'avouerai-je, de certains soutiens. J'ai éprouvé des difficultés assez graves, il y a deux ans. J'ai réfléchi. Votre société, j'entends le milieu où vous vivez — et

je vous sais trop intelligente pour vous froisser de ce que je vais dire — votre société n'est pas plus vertueuse qu'une autre. Elle offre néanmoins certains avantages, comme toutes les francs-maçonneries. Les relations qu'on y a ne sont ni toutes ennuyeuses, ni toutes inutiles.

— Vous êtes trop aimable.

— Oh, il ne s'agit pas d'amabilité. Bien que je désire vivement, corrigea-t-il, vous être agréable. Il s'agit d'une situation que vous connaissez mieux que personne. De l'ensemble de votre situation. Puisqu'un accident nous rapproche, ne devrions-nous pas causer tranquillement, comme de grandes personnes ?

— Je ne crois pas que...

— Ecoutez-moi, dit Horta qui suivait sa pensée. Savez-vous de quelle somme vous avez besoin, bon an mal an, au train où vous allez ? De 200 000 francs, sinon plus. Monsieur Laurencier a toutes les qualités, certes ; mais gagner de l'argent — ou même en conserver — n'est pas son fort. Restent, pour la moitié de ce qui vous est nécessaire, les amputations de capital, les emprunts, tout ce que les faiseurs de bilans désignent par « commissions et divers ». Les amputations de capital, cela ne dure qu'un temps ; les emprunts coûtent cher. On m'a raconté que vous étiez en rapports avec la Banque Immobilière : il y a, dans cette société, d'excellents chrétiens qui prêteraient à 12 % aux petites sœurs des pauvres. Si vous n'êtes pas pauvre, grâce à Dieu, vous risquez de le devenir. Quant aux commissions...

— En quoi, coupa Noémi, tout cela vous regarde-t-il ?

Il lui semblait qu'on la palpât avec des mains indiscrètes. Entre les sursauts de sa pudeur, elle sentait, comme le malade qui attend qu'on le soulage, une passivité étrange la gagner. Horta l'examinait d'un air étonné. Ses cils battirent ; un muscle glissa le long de sa mâchoire. Il secoua la cendre de sa cigarette.

— C'est, répondit-il, que je ressens vos embarras. — Il appuya les coudes sur ses genoux : il avait les ongles extrêmement bien soignés ; une chaînette de platine entourait son poignet. — Charlotte devrait vous aider. Elle le peut aujourd'hui. Voyons, chère amie, oubliez-vous que monsieur Laurencier est le père de ma femme ; que Maurice...

— Je n'oublie rien, dit Noémi.

Et c'était vrai. Elle n'oubliait ni ses quarante-six ans, ni les fiançailles de Charlotte, ni la menace qui pesait sur son fils et, à travers lui, sur tout l'édifice qu'elle avait élevé ; elle n'oubliait aucune des difficultés et des déceptions, aucun des efforts dont était faite la trame compliquée de sa vie familiale. « Que me reprochez-vous ? lui demandait Jean Horta. D'avoir épousé Charlotte pour son argent ? De la rendre malheureuse ? » Non, elle n'avait le droit d'adresser qu'un seul reproche à son gendre : celui d'exister. Il n'est pas un être humain que le hasard d'une rencontre ne risque d'ébranler un jour sur ses fondations. Chez une femme aussi orgueilleuse que Noémi, la rancune devait être plus vive. Elle pouvait se passer de Pierre Galard ; elle pouvait le reprendre. Au lieu que ce Jean Horta, dont elle avait voulu faire son ami, avait barre sur elle.

— Votre fils Martial, reprenait-il impertubablement, a dû vous raconter que j'étais passé maître dans l'art de majorer des factures. Il se trompe, comme beaucoup de ceux qui ne m'aiment pas. Mes connaissances sont tout à fait ordinaires. J'en sais trop pourtant pour ne pas me dire qu'il est cruel de laisser peser certaines tâches sur une femme. Vous êtes courageuse, vous êtes énergique. Mais — excusez-moi d'ajouter un mot qui peut

vous faire de la peine — jusqu'ici, vous êtes seule. Comment comptez-vous sortir de cette situation ?

Noémi le vit écraser sa cigarette dans un cendrier. « Est-il possible, se demandait-elle, que je permette à quelqu'un ce langage ? » Cependant elle restait là, interdite et captive, comme le matin où, causant avec lui longuement pour la première fois, au bord du lac de Genève, elle l'avait entendu railler les « gens de son espèce » avec une ironie si frappante, sur un ton si nouveau et qui répondait si bien à ses inquiétudes secrètes, qu'atteinte au plus profond de l'âme et comme surprise en sa chair, elle s'était sentie entraînée dans le sillage de cette voix enchantée.

— Il me semble, dit-elle avec un accent de lassitude, que vous avez là-dessus des idées plus précises que les miennes.

Un rire silencieux découvrit les dents de Horta. Il respirait la santé.

— Si je n'en avais pas, chère amie, vous ne seriez pas ici. Mais vous, ajouta-t-il comme s'il voulait éclaircir au passage une question secondaire, que peuvent être vos dettes en ce moment ? 300 000 francs au moins, je parie ? Vous vendrez la maison de Thonon. Et puis ? Vous retirerez-vous dans une chaumière ? Non, et je vous comprends. Alors ? Le mariage Silanin ? Il n'est pas encore fait. Moi, du moins...

Excédée, Noémi se dressa.

— J'étais venue voir Charlotte.

— Vous la verrez, chère amie. Quelle impatience ! — Horta n'avait pas bougé du divan. Il considérait Noémi d'un air amusé. — Vous êtes belle, prononça-t-il enfin, quand vous vous mettez en colère. Mais permettez-moi d'ajouter que vous n'êtes pas raisonnable. Cela vous ennuierait-il beaucoup de vous rasseoir ? — Noémi se rassit sur le bras du fauteuil. Les yeux de Horta pétillaient. — Là : et maintenant, que diriez-vous d'un arrangement de famille ?

— Quel arrangement ?

Le sentiment de sa vulnérabilité la rendait agressive. A son tour, Horta se leva, alla jusqu'à la table, y remua des papiers distraitement. Sous son oreille, qu'il avait belle et petite, le cou semblait d'une étrange puissance.

— Je vous aide, vous m'aidez, c'est tout simple. — Il leva la tête. — La paix, en un mot.

— Expliquez-vous.

— Ne vous l'ai-je pas dit tout à l'heure ? Les gens que vous fréquentez ne sont ni tous ennuyeux, ni tous inutiles. Imaginez un instant que j'aie besoin, pour mes affaires, de me lier avec eux. Ils savent où ils sauront que je suis votre gendre. Ils vous interrogeront. Allez-vous leur dire : « C'est un homme qu'il vaut mieux ne pas voir » ? — Un frémissement souleva les ailes de son nez. Appuyé sur la table, du bout de ses doigts écartés, il pencha le buste en avant. — J'ai été pauvre, souvenez-vous-en ; j'ai connu des moments très durs. Aujourd'hui, je tiens une chance : voudriez-vous que je la laisse échapper ?

Une lueur d'anxiété, assez inattendue, passa dans ses prunelles : celle que l'on distingue chez un animal qui voit sa proie s'éloigner. De minces rides s'étaient formées sur son front. Tout son visage, soudain contracté, portait les traces d'une longue usure.

— Je ne veux rien de semblable, dit Noémi lentement. — Elle hésita. — Mais supposez qu'il se produise certaines résistances autour de moi, que Martial, par exemple...

— Martial est très jeune.

— Et si moi-même...

— Femme ! Femme ! clamait Horta en levant les yeux au plafond.

Elle ne put s'empêcher de sourire. Mais tout à coup, venant à elle, il lui saisit la main. C'était la première fois qu'il la touchait depuis quatre ans ; depuis la semaine funeste où s'étaient déclarées les fiançailles de Charlotte. Elle voulut se retirer, il ne la lâchait pas. Le contact de sa peau, la pression de ses muscles faisaient courir en elle des frissons. Haïssait-elle cet homme ? Elle détestait son rire, sa façon de l'émouvoir, de lui faire peur. Elle se détestait elle-même. « Est-ce du chantage ? songeait-elle confusément. De l'abus de confiance ? » En même temps, elle se défendait mal contre un attrait profond, contre la sympathie que lui inspirait cette vitalité inlassable, ce besoin de vaincre à tout prix, ces marques émouvantes qu'avaient laissées sur le visage de Jean Horta les années d'épreuves, l'esprit de revanche et la sensualité.

— Admettons, dit-elle en se dégageant enfin, que vous désiriez vraiment tirer Maurice d'affaire ? En avez-vous les moyens ?

— Si je n'en avais pas les moyens, croyez-vous que je vous aurais dérangée ? Je sais comment toucher notre Carbon, soyez tranquille. — Les traits de sa figure achevèrent de se détendre. Il alla jusqu'à la fenêtre et souleva le rideau de tulle. Noémi, du bout du pouce, se massait la main à l'endroit où il l'avait serrée. Son cœur battait moins vite : comme des vagues s'étalent, le flux de ses artères s'apaisait. « Au fond, il n'a pas tort. C'est moi qui suis injuste. » Elle regardait Horta, sa silhouette aux épaules d'athlète, sa nuque aux muscles durs, fortement nourris de sang. Qu'a-t-il, cet être, pour la remuer ainsi ? Il se retournait. — En somme, entendit-elle, qu'est-ce que je demande ? Des entrées franches auprès de vos amis. On m'attaque, je me défends, vous me servez de caution. — Il fit quelques pas en avant et, pendant que Noémi pensait : « Le reverrai-je donc tous les jours ? » il dit, sur un ton presque joyeux : — Avouez que ce serait plus naturel. Charlotte reprend sa place auprès de vous ; elle reprend une partie de vos charges ; et moi, si vous le permettez...

— Peut-être, peut-être, murmura Noémi, les yeux fixés sur le pied d'une table.

La voix de Horta, soudain, descendit en elle.

— Je savais bien, chère amie, que vous en arriveriez là.

Arrêtée sur le trottoir de la rue La Fontaine : « Je suis un jouet entre ses mains, songea Noémi. Et Charlotte aussi, il en fait ce qu'il veut. Tout était combiné d'avance. » Ce n'est qu'en sortant, dans le vestibule de la maison, qu'elle a rencontré sa fille qui rentrait, poussant une voiture d'enfants. — « Je suis désolée, c'est dimanche, j'ai dû promener les petits. Tu pars déjà ? » — Charlotte était rouge, comme jadis quand elle racontait une histoire : elle ne savait pas mentir. — « Tu as vu Jean ? » — « Evidemment... » — « Il a été gentil ? » — « Oui ». Penchée sur la voiture, Noémi a joué avec les menottes du garçon, lui a souri, a essayé de se faire reconnaître. « Allons, dis bonjours à Mano... » Au fond, dormait la dernière-née, cette petite Yveline qu'elle ignorait encore l'autre jour. Ses petits-enfants ! « Moi, une grand' mère ? Non, c'est une erreur, je suis pleine de force et de santé. » Le mot même ne pouvait qu'être l'indice d'une conjuration. Et cette Charlotte, qui baissait les yeux comme une coupable... « Il y a tant de choses, semblait-elle être sur le point de dire, que je voudrais encore t'expliquer. Où ? Quand ? » A la fin, elle a proposé gauchement : « Tu ne resterais pas déjeuner avec nous ? » — « Non, merci. »

Marcher, voilà ce que veut d'abord Noémi, marcher droit devant elle pour

calmer ses nerfs ; se donner le temps de réfléchir ; respirer l'air de ce jour gris, longer les façades anonymes, les devantures aveugles, aux rideaux tirés. « Un répit... » avait annoncé Jean Horta. Aussi n'est-ce pas le sort de Maurice qui la tourmente le plus à présent. « Peut-être s'arrangera-t-on pour que son nom ne soit pas prononcé. Mais ensuite ? » Ensuite, il lui faudrait recommencer de lutter elle-même pour son propre salut. Tandis qu'elle marche et tourne le coin de la rue, il lui semble entendre Martial se moquer. « Alors, Mano, ça ne gaze pas ? » Ce qui la fait souffrir, ce qu'elle essaye souvent d'oublier transparaîtrait-il donc aujourd'hui sur son visage mort ?

Noémi savait exactement quand son mal s'était déclaré : en cette fin de matinée (toujours la même, c'est la millième fois qu'elle retourne à ce souvenir et s'y blesse), il y a quatre ans, à Thonon, où elle a découvert qu'elle pouvait ne pas suffire à un homme. C'était au lendemain d'une longue excursion en voiture avec Jean Horta ; trois heures avant de repartir en sa compagnie. Vers midi, Noémi avait eu l'idée d'aller retrouver ses enfants, au bord du lac, où ils se baignaient d'habitude, près du hameau de Corzent. Elle suivait le bord du ruisseau. Tout à coup, au détour d'un bois de châtaigniers, elle avait aperçu un morceau de plage, en plein soleil, Charlotte, son peignoir bleu, ses cheveux flamboyants. A genoux, les deux mains serrées sur les bords du peignoir ouvert, jambes et bras nus, en maillot de bain, Charlotte se penchait sur un homme couché. Parlait-elle ? Même pas. Etait-ce lui qui l'avait attirée contre sa poitrine, elle qui s'était abandonnée ? Quelques secondes plus tard — d'interminables et mortelles secondes — Noémi avait reconnu Jean Horta.

Elle ne s'était pas querellée avec lui : de quel droit, mon Dieu ? Elle ne s'était même pas, ce jour-là, querellée avec Charlotte. Comment se quereller avec la lumière qui vous frappe, vous aveugle et vous humilie ? A qui que ce soit, elle n'a jamais dit un mot de ce qu'elle vit près du ruisseau de Corzent. On reçoit des hommages, on s'en amuse ; l'on se prépare de nouvelles promenades et de nouveaux plaisirs. Soudain, notre tour est passé.

« Je n'ai pas été généreuse, se reproche Noémi en longeant les arbres de l'avenue Théophile-Gautier. Tout de même, c'était un coup de tête de Charlotte ; et elle n'a peut-être pas fini de le payer. » Sur l'asphalte traînent encore quelques feuilles, les dernières de l'automne finissant. Les branches sont maigres et les troncs écaillés ; les maisons, le ciel uniformément lavés par les pluies des jours précédents. De l'église d'Auteuil sortent des silhouettes noires qui descendent les marches, se dispersent lentement, s'approchent des voitures, entrent chez le pâtissier, se regroupent à l'arrêt de l'autobus. « En voilà qui sont en règle pour la semaine, pensa Noémi. Et Hubert, lui aussi, doit être à la messe. » Tout à coup, elle se souvint qu'ils avaient convenu de se retrouver dans un restaurant de la place du Trocadéro, où ils prenaient parfois leurs repas le dimanche. « Midi cinq, lut-elle sur le cadran de l'église. Je serai en avance. » Un grand jeune homme, tête nue, moulé dans un pardessus bleu, la regardait. Elle détourna les yeux et, comme poussée par le flux de ce regard, continua de dériver le long des maisons.

Le trottoir est étroit. Des passants, par moments, la frôlaient. Elle allait, la main serrée sur son sac, la tête droite, assaillie par des sentiments qu'elle n'avait jamais eu la force de tirer au clair, hantée par un monde de figures sans consistance où apparaissaient de temps en temps son mari, Horta, Pierre Galard, d'autres encore, qu'elle ne pouvait plus nommer et qui, pourtant, un jour ou l'autre, s'étaient mêlés de quelque façon à ses rêves ou à ses plaisirs. Le lui avait-on répété souvent qu'elle était belle... Plus jeune, il ne s'écoulait pas de semaine qu'on ne l'abordât dans la rue. Elle se souvient

de ce soir, à Boulogne, où un homme l'avait prise en chasse : trois ou quatre fois, dans le noir, il était remonté à sa hauteur ; elle ne l'avait pas regardé, pas vu ; mais elle entend sa voix rauque, comme si c'était d'hier : « Tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai. Ecoutez-moi, je vous en prie, écoutez-moi. » Un autre jour, promenant Martial, âgé de dix ans, et l'ayant lâché, sa main s'était refermée sur les doigts d'un garçon boucher rubicond, frisottant, hilare, qui avait pouffé de rire en voyant la tête qu'elle faisait. Bien souvent, des ouvriers ou des gamins l'interpellaient : « Eh ! la belle pouliche, la fille du tambour-major, la frégate, le défilé de la victoire... » Et ce jeune sot de Marc Terrisse, assez amoureux d'elle pour s'échapper du collège, pour passer toute une nuit, embusqué dans le jardin de Sèvres... Elle lui avait tiré les oreilles, elle s'était arrangée pour camoufler sa fugue. Que la vie était riche alors, et troublant cet appel continu ! Qu'il était plaisant de refuser, facile de rompre, même avec un Pierre Galard : derrière lui, d'autres attendaient qu'elle parût. Comme ils semblaient innombrables, elle pouvait croire qu'elle ne finirait jamais d'en retrouver.

A la porte d'un café, un marchand de marrons, en veste élimée, soulève le couvercle de sa poêle. Une odeur d'écorce grillée s'en échappe, que Noémi respire et oublie aussitôt. Des hommes qui la croisent, et dont un regard parfois l'effleure, combien l'arrêteraient aujourd'hui ? « Tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai. » Qui lui répéterait ces mots ? Hubert, sans doute ; Galard ; mais Galard et Hubert appartiennent au passé. Depuis longtemps déjà, Noémi surveillait les autres femmes, les regardait vieillir. Elle était encore belle de corps ; à peine son visage montrait-il des rides. Quand elle entre dans un salon, les têtes continuent de se tourner vers elle. Mais pas plus que les éloges d'un Georges Silanin ne lui font oublier la voix rauque de cet inconnu, jadis, dans les rues de Boulogne, ni tous ceux qui voulurent l'étreindre, cet hommage rendu à son élégance et à sa personnalité ne la délivre : que deviendra-t-elle, comment vivra-t-elle le jour où personne ne la désirera plus ?

Elle était place d'Auteuil. Des gens émergèrent d'une bouche de métro. Placide, un agent de police déambulait au bord du trottoir. Un autobus fit halte, dans un grincement de ses freins, se chargea de voyageurs et repartit. Sous le numéro du suivant Noémi lut : « Trocadéro ». Elle prit place à la queue, machinalement, et monta au moment où le contrôleur tirait le cordon.

La salle du restaurant était presque pleine : une petite salle rectangulaire, bordée d'une banquette de cuir jaune. La caissière trônait derrière un comptoir d'acajou brillant, surchargé d'assiettes, de plats, de vases à fleurs. Hubert n'était pas encore arrivé. Près de l'entrée, dans l'angle, une bande de jeunes gens menait grand bruit. « J'ai plus d'un quart d'heure d'avance », se dit Noémi. Elle encombrait le passage. Enfin, on lui trouva une table, assez étroite, proche la caisse. Elle s'assit, le dos à la cloison, posa son sac sur la nappe et enleva ses gants.

— J'attends quelqu'un.

— Madame veut-elle un apéritif ?

Elle hésita.

— Oui. Du porto.

Sa petite glace lui renvoyait l'image d'une figure aux traits tirés. Elle écarte les lèvres, regarde ses dents, lisse le creux de sa joue, lentement, du bout de l'index, comme pour effacer une ride, et se met à se poudrer. Sous le bord de son feutre olive, les cheveux forment une masse claire, dessi-

nent leurs ondulations brillantes. Un cerne presque imperceptible alourdit les yeux. « J'ai l'air fatigué », pensa Noémi inquiète. A sa droite, contre le comptoir, une famille de cinq personnes picorait des hors-d'œuvre. A gauche, un monsieur chauve étudiait son journal de courses. Pour se donner une contenance, Noémi tira de son sac une lettre de sa mère qu'elle avait reçue le matin et la déplia. Un parfum de géranium monta de la double feuille de papier mauve où s'étalait la haute écriture fantasque et irrégulière de Gabrielle Havard. « *Chère Noémi* ». Aucune indication de date, sauf un « *Vendredi* » lancé en haut, à droite, sous le « *115, avenue des Sources* », imprimé en relief. L'enveloppe portait le timbre d'Evian.

« *Chère Noémi,*

» *J'ai rencontré l'autre jour ce vieil imbécile de Bourdillaz qui se plaint de ne pas recevoir de réponse aux questions qu'il aurait adressées à Hubert. Vos locataires de Thonon voudraient savoir, paraît-il, si vous êtes vendeurs, oui ou non. J'ai répondu que vos affaires ne me regardaient en rien. Je te signale la chose néanmoins, pour le cas où ton mari oublierait une fois de plus qu'il a des*

Le commencement du mot suivant était barré ; le reste de la phrase se trouvait à la quatrième page.

» *intérêts sur terre. Moi je vais assez mal. Battements de cœur, chevilles gonflées, etc... J'ai envoyé promener le traitement de Fidler. Tous les médecins de Lausanne sont des ânes. Antonin heureusement...* »

Antonin était un employé de l'établissement de bains, un colosse jovial que Noémi avait aperçu à Evian, chez sa mère, auquel il servait de masseur et de factotum. A en croire Gabrielle Havard, Antonin se débrouillait pour la maintenir en vie.

On venait de servir le porto. Noémi en but une gorgée. Cette lettre mauve, posée devant elle, presque toutes les actions présentes ou passées de sa mère, les manifestations de son égoïsme lui inspiraient une sorte d'étonnement. Y a-t-il, se demandait-elle parfois, une seule décision devant laquelle cette femme ait hésité ? Comme elle a résolu, il y aura bientôt huit ans, de s'établir, déjà vieille et veuve, au bord du lac de Genève (« J'y mourrai, déclarait-elle, et le plus tard possible ; qu'on me laisse tranquille »), elle avait jadis quitté les « siens ». De ce départ et de la réprobation qui suivit — ce vide après l'ouragan, ces mensonges, ces visages qui se détournent — Noémi s'est longtemps souvenu avec une véritable terreur. Elle avait dix-huit ans : assez jeune encore, assez naïve pour se situer dans le dernier bas-fond... C'était le moment qu'Hubert avait choisi pour la demander en mariage.

« Je ne vous aime pas, protestait-elle doucement, je ne vous aime pas d'amour. » Il se gardait bien de la brusquer : déjà cette idée que la patience seule compte ; il n'est que d'attendre la grâce. Jeune fille, jamais Noémi n'a imaginé un don de soi qui ne fût absolu, immédiat. Elle rêvait d'être emportée un beau soir, ravie à elle-même. L'énergie — l'abatage comme dit Silanin — ne lui sont venus que beaucoup plus tard, quand elle a découvert qu'il faut quelqu'un pour tenir la barre et que ce quelqu'un ne serait jamais son mari. « Je n'ai pris le commandement que pour ne pas sombrer. » Comment ne pas être touchée cependant par la bonté souriante d'Hubert Laurencier ? Comment ne pas être reconnaissante à un homme de vous rendre confiance, lorsqu'il vous semble que tout vous abandonne ? « Et puis, raisonnait-elle, si j'accepte, ce sera une consolation pour mon père de me savoir casée. »

Dès la première année, ils avaient eu Martial. Pendant qu'elle était grosse,

Hubert l'embrassait à la tempe. « Je suis heureux à cause de celui qui est en toi. » Ses traits s'empâtaient. Elle se jugeait si laide, cet été-là, elle désirait tant se cacher qu'elle avait accepté avec gratitude l'hospitalité de ses beaux-parents, à Thonon. Du côté de la rue des Granges, les chambres étaient tristes et presque toujours inhabitées. On vivait dans le jardin. Chaleur des après-midi, éclat rouge d'un parterre de fleurs, bruit de l'arroseur mécanique sur la pelouse, il n'est rien que Noémi ne retrouve imprimé dans sa mémoire : et ce poids en elle, cette déception au lieu de l'allégresse qu'elle eût souhaitée... Charmant et discret, le vieux Laurencier — pourquoi vieillit-on si vite dans cette famille ? — affectait de ne pas remarquer ses malaises. Quelquefois, à la fin de la journée, Noémi allait faire un tour sur la place du Château, d'où l'on voit les bateaux blancs glisser vers l'embarcadère de Rives, s'éloigner vers la pointe d'Yvoire. Le bateau de six heures dix ; le bateau de sept heures moins le quart... Pas une ride sur le lac... Au retour à Paris, l'accouchement ne s'était pas trop mal passé.

Une odeur de rognon au vin blanc s'élevait de la table voisine, où la famille picorait de plus belle. — « Maman, dis... » — « Tais-toi. » — Dans l'angle de la banquette jaune, la bande de jeunes gens continuait de s'agiter. Une femme poussa un petit cri. Lentement, Noémi acheva son porto, replia la lettre de sa mère. Un garçon déposa le menu sur sa table : les mets y figuraient en lettres violettes et roses, sur fond brunâtre. Hubert ne pouvait plus tarder. Hubert... Noémi regarde la porte. Il y a des moments où le passé vous revient à l'esprit ; mais il revenait en désordre, par fragments épars, comme il arrive quand on est pressé de soucis : l'installation dans l'appartement de la rue du Général-Foy, la naissance de Charlotte, l'achat de Sèvres, les années de guerre ; des grossesses et l'absence ; des grossesses et puis rien... Noémi a-t-elle souffert de ce veuvage ? A peine « J'étais mal éveillée, songe-t-elle. J'avais mes enfants. Surtout, j'avais une vie devant moi. » L'approcher contre son gré ? Hubert s'en fût voulu. Sans ferveur, croit-il, l'amour n'est plus que distraction ou curiosité. Peut-être sa manie de prendre sur lui tous les péchés du monde lui suggérait-elle quelque obscure pénitence. En épousant Noémi, Hubert la réhabilitait, l'aidait à racheter le « crime » de Gabrielle Havard, à devenir elle-même un modèle de pureté. « Il a peu de besoins physiques », se disait-elle. Cette explication, qui la délivrait de certains remords, s'accordait assez mal avec la sensation de jeunesse, l'inquiétude sensuelle, la soif de bonheur dont elle éprouvait elle-même la montée. Quelques années pourtant s'étaient encore passées avant qu'elle se prît à aimer Pierre Galard. Trop tard, déjà trop tard. On ne regagne jamais le temps perdu.

— Vous permettez, madame ? — Une main grasse se tend vers la table de Noémi : son voisin, le monsieur chauve, sourit d'un air niais. — Je peux prendre la carte ?

— Je vous en prie.

La lettre de Gabrielle Havard était toujours entre ses doigts. Noémi la remit dans son sac. Toutes les tables sont maintenant occupées. Un bruit de voix, de verres, de fourchettes emplit le restaurant. Une heure... Cette attente indisposait Noémi, éprouvait ses nerfs. Ainsi lorsqu'Hubert lui disait : « Nous vieillissons tous, ne l'oublions pas », elle se sentait devenir furieuse. De tous les sentiments, la résignation est un de ceux qu'elle admet le moins. Vieillir, passe encore : mais cette pieuse acceptation de la mort, quelle hypocrisie. « Je voudrais voir un animal comme Horta se résigner... » Irritée, elle cherchait le garçon des yeux, pour lui commander des cigarettes lorsqu'elle

aperçut la tête d'Hubert, par-dessus le rideau du tambour d'entrée. La porte s'ouvrit ; précédant Hubert, la petite Laure Silanin s'avançait.

— Mano, chère, c'est ma faute si votre mari est en retard. J'ai appris que votre voiture était en réparation. Je lui ai proposé la mienne. Puisque nous n'avons pas de marché aux puces cette après-midi, allons ensemble à Rambouillet, chez les Laffaux. On respirera un peu. Voulez-vous ? — Entre les grappes brunes de ses cheveux, son joli visage s'animait ; des paillettes brillaient dans l'iris de ses yeux. — Il y a longtemps que vous attendiez ?

— Non, dit Noémi. — Elle essayait de se souvenir. — Non... — Soudain, elle fut soulagée à l'idée de ne pas se trouver en tête à tête avec son mari. — Comme vous êtes gentille... Chez les Laffaux ? Oui, pourquoi pas ? — Le dos tourné, Hubert enlevait son pardessus, qu'un garçon suspendait à une patère. Noémi regarda Laure s'asseoir. — Ça nous fera un changement, oui...

On avait voulu la pousser en dehors de la vie. Elle était encore solide, elle ne se laisserait pas faire. L'air frais, une bonne promenade à pied sur une des routes de la forêt, cette après-midi de conversation à bâtons rompus avec les Laffaux et quelques autres amis, retrouvés chez eux, avaient rendu à Noémi son équilibre et presque son optimisme. Du perron, elle remerciait Laure Silanin de l'avoir reconduite à Sèvres lorsqu'elle aperçut, dans l'obscurité du jardin, une voiture inconnue : un cabriolet gris, rangé, tous feux éteints, à l'angle de la maison.

A l'intérieur, pas un bruit, pas une lumière. De l'antichambre, Noémi se rendit à la cuisine, vit Angèle qui écrivait une lettre.

— Il y a quelqu'un là ?

— Oui. — Angèle repose sa plume. Devait-elle le dire ? Ses vieilles joues se plissèrent. — Madame Charlotte !

Un instant, Noémi demeura silencieuse.

— Où est-elle ? Dans le salon ?

— Je ne crois pas, madame. Au second. Avec monsieur Maurice. Elle est là depuis une heure. Elle vous a demandée...

— Et monsieur ?

— Il n'est pas encore rentré.

— Bon, dit Noémi, d'une voix un peu troublée. Je vais voir.

Elle alluma dans l'escalier, passa dans sa chambre pour y déposer chapeau et manteau, revint sur le palier : toujours aucun bruit. Devant la porte de l'escalier, elle se sent reprise, comme toujours, d'une obscure timidité. Elle frappa.

— Entrez, fit la voix de Maurice, de l'intérieur.

Charlotte était là, en effet, assise dans un fauteuil qu'elle quitta en voyant sa mère : jupe bleue plissée et corsage clair ; tête nue ; entre les doigts, un fume-cigarette.

— Ah ! c'est toi ! Je pensais bien...

Noémi sent deux mains sur ses bras, une joue contre son visage. Debout, dans un coin de l'atelier, devant le fourneau à gaz, Maurice regardait pardessus son épaule : il tenait un gobelet de métal. La lampe de l'alcôve est allumée. Sur le traversin, un ou deux coussins froissés.

— Je reviens de Rambouillet, expliqua Noémi. De chez les Laffaux. Je ne vous dérange pas au moins ?

Sur une table basse, près du fauteuil, un verre sale et un flacon de jus de tomate, débouché. Un livre ouvert ; dessus, un coupe-papier. On a dû beaucoup fumer ici, car le cendrier est plein ; l'odeur du tabac domine même celle du vernis. Bavarder, c'était une autre question. Un garçon comme Mau-

rice bavarde-t-il jamais ? Depuis l'arrivée de sa mère, il n'avait pas prononcé un mot. Tourné de trois quarts, immobile, les épaules voutées, il semblait guetter à l'intérieur de lui-même quelque chose que personne ne peut voir, ni sentir. Le reste lui est indifférent. Sur la toile luisante que Noémi a découverte l'autre soir, le cheval pie, la petite cavalière rousse et nue, le gnome bleu poursuivent leur marche mystérieuse à travers la colonnade en ruines. De nouveau, Noémi éprouva que, dans cet atelier, elle était une intruse.

— Tu voulais me parler ?

— Mon Dieu, dit Charlotte d'un air faussement dégagé, rien de très spécial...

Cependant, elle ramasse sur une chaise la jaquette et le feutre gris qui y traînent.

— Veux-tu venir un instant chez moi ?

Docilement, Charlotte suivit. Arrivée dans sa chambre, Noémi referma la porte.

— C'était à propos d'hier soir, reprit Charlotte. Jean voulait acheter quelque chose à ta vente. Je ne me souvenais pas que tes comptoirs fermaient à huit heures...

— Bon, bon, dit Noémi, ça n'a pas d'importance.

Elle prit la jaquette et le feutre de sa fille et les déposa près de ses propres affaires. Debout, au milieu de la chambre, Charlotte tenait encore son fume-cigarette à la main.

— Je fume trop.

— Peut-être, admit Noémi. Ce n'est pas une nouveauté.

Elle déplaça une chaise cannée et alla s'asseoir sur le lit à hauts bords, que deux rouleaux et un rang de coussins bleu sombre, appuyés contre le mur, transforment en divan chaque matin.

— Cela me fait une drôle d'impression de revoir ta chambre, dit Charlotte.

— Tu l'avais oubliée ?

— Non. Tout de même pas. — Son fume-cigarette avait disparu. Elle approcha du lit, de biais, et finit par s'asseoir sur le bord d'une bergère. — Pourquoi, demanda-t-elle avec une gentillesse subite, es-tu méchante avec moi ?

— Méchante ? Je ne suis pas méchante. Comment l'aurais-je été ? Je ne te voyais plus.

— Justement. Et hier soir...

Noémi fit un geste.

— Vous n'étiez pas invités. J'avoue que j'ai été un peu surprise. Je te l'ai dit : c'est sans importance. N'en parlons plus.

— Ce n'est pas ma faute, plaida Charlotte. Tu devrais comprendre... — Elle avait croisé les mains sur ses genoux ; elle les pressait l'une dans l'autre, d'un air anxieux. — Quand Jean s'est mis quelque chose en tête...

Elle s'interrompit, comme effrayée par ce qu'elle allait dire. Son visage, aux fortes pommettes, semblait élargi par l'effort ou par la douleur. Ses prunelles étaient dilatées.

— Oui ? eh bien ?

— ...Rien ne peut l'arrêter. Tu m'entends ? Rien. Ce matin, j'aurais voulu t'expliquer... Mais tu es partie. Tu étais si pressée... Qu'est-ce qu'il t'a dit au juste ?

Les sourcils froncés, Noémi considérait sa fille. Jusqu'ici elle n'a vu en

Charlotte que la complice de Jean Horta : c'était elle qui l'avait amené au dîner du cercle de Saint-Vincent ; elle qui s'était arrangée pour ne pas se trouver rue La Fontaine à l'heure dite. « Tout était combiné d'avance entre eux. » A présent, un doute surgissait. Ce qu'a dit Horta ? Charlotte ne le sait donc pas ?

— Il m'a dit qu'il pouvait m'aider. Qu'il avait le moyen d'agir sur Carbon... C'est de cela sans doute que vous parliez avec Maurice lorsque je suis arrivée ? Tu y crois, toi, à ce moyen ?

Un hochement de tête imperceptible fut toute la réponse de Charlotte. Le menton contracté, elle attendait la suite.

— Et puis ?

— Comment : « Et puis » ?

— Il t'a offert de l'argent ?

— N...non, fit Noémi.

— Il ne t'a pas proposé de régler certaines dettes ?

Noémi hésita. Dans un coin de la chambre, elle aperçoit le secrétaire où s'empilent les factures et les dossiers de réclamation. Derrière la tête de Charlotte, l'étoffe de la bergère est usée.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— ...Pour me rendre compte... — Les yeux de Charlotte se détournèrent. Il semblait qu'une ombre rodât autour d'elle. — Avec Jean, on ne sait jamais où on en est. — Son regard effleura Noémi et se déroba de nouveau. — Il s'engage. Il va, il va...

Noémi s'effraya.

— Tu penses qu'il ne fera rien pour Maurice ?

— Oh ! non, pas ça. S'il le veut, du moins, corrigea-t-elle pensivement : aussi longtemps qu'il en aura envie. C'est le reste qui m'inquiète... — Était-elle jalouse ? « Crois bien, faillit dire Noémi, que je n'accepterai pas... » Mais non, c'était à autre chose qu'elle pensait. Une sorte de moue lui déformait la bouche. Soudain, levant des yeux craintifs : — Tu as vu le landaulet gris, dans le jardin, tout à l'heure ?

— Oui.

— Il m'a donné cette voiture, il y a deux mois. Je n'en voulais pas. Je lui disais : « Quel besoin en avons-nous ? » Tu comprends, quand on a tiré le diable par la queue... Mais il s'est moqué de moi. Si je lui demande comment il paiera ceci ou cela, il hausse les épaules. Au fond, je crois qu'il méprise l'argent. Ou qu'il méprise les gens qui en gardent. C'est comme un vice chez lui : le goût du danger, de l'imprudence... Il voit toujours un peu trop grand peut-être.

Noémi, attentive, écoutait. Un instant plut tôt il lui a semblé, d'une manière fugitive, que le malaise de sa fille lui inspirait un malin plaisir. « Quand je serai mariée, déclarait Charlotte naguère, je t'assure que ça roulera chez moi... » Eh bien, ça « roulait ». Ça roulait même si vite qu'elle semblait avoir perdu tout contrôle de la machine. Une expérience amère commençait à lui inspirer des craintes pour l'avenir, à lui faire deviner que, derrière les questions qui la déconcertaient, il s'en poserait d'autres, plus troublantes et peut-être insolubles.

— En somme, dit Noémi, avec un accent dont l'âpreté l'étonna elle-même, tu as trouvé l'homme qui te convient. De quoi as-tu peur ? Qu'il se ruine pour toi ?

Charlotte se taisait. Son visage, marqué de taches de rousseur, s'était à la fois empourpré et durci.

— S'il se ruine, comme tu dis, énonça-t-elle enfin, ce ne sera pas pour moi. Ni pour une autre d'ailleurs. Ce sera pour se plaire à lui-même.

Sous la chemisette claire, sa poitrine se gonfla. Sa tête se détourna : les muscles de son cou saillirent. « Tu le détestes ! », avait-elle crié à sa mère, un jour de dispute, quinze mois auparavant. Et peut-être en ce temps, Noémi avait-elle en effet détesté Jean Horta. Peut-être au fond de son cœur demeure-t-il un repli ténébreux qu'elle préfère ne pas explorer. Ce qu'elle éprouve à présent est nouveau : un espoir inavouable, une curiosité inassouvie. Toucherait-elle au lieu et au moment de sa revanche ?

— Je croyais, dit-elle prudemment, qu'il t'aimait ?

Charlotte la scruta d'un regard bref.

— Oui, évidemment, il m'aime. Oui... — Elle éclata. — Mais si tu te figures qu'il me demande mon avis... — Sa voix s'étranglait. — Je ne peux rien, tu m'entends, rien ! Je suis là comme une enfant qu'on avertit quand tout est décidé, bouclé, fichu... Quand on s'est embarqué dans je ne sais quelle galère, avec n'importe qui... — Elle se reprit. — Je ne dis pas ça pour toi, Mano, bien sûr... Je dis ça pour les gens qu'il m'a fallu supporter. Je pense à d'autres aventures. Il y a des jours où tout est beau et brillant, où l'on construit des usines, où l'on achète des châteaux et des lignes d'aviation. Et puis, le lendemain...

Elle fit claquer deux doigts. Elle avait l'air vexé : près d'un accès de rage ; ainsi, jadis, lorsqu'elle se cognait à une table. Pauvre Charlotte ! Ce que c'est que de tomber sur son maître...

— Voyons, mon petit... — Noémi prend entre ses mains une main que Charlotte lui abandonne : lourde, tiède et encore crispée. — Suppose que je n'accepte pas...

— Que tu n'acceptes pas quoi ?

— Que je n'accorde pas à ton mari ce qu'il demande...

Charlotte retira sa main brusquement.

— Non, dit-elle, non. — Cette fois, elle paraissait épouvantée. — Ce serait encore pire.

— Mais pourquoi ? interrogea Noémi très doucement.

Il lui semblait avoir ferré un poisson. Elle tire. La ligne résiste.

— Parce qu'alors il serait capable d'inventer n'importe quoi... — Elle s'arrêta, cherchant ses mots, envahie par des souvenirs qui la paralysaient. — Ça recommencerait comme jadis. Comprends donc : tu es sa meilleure chance. — Noémi ne répondait pas. — Il ne s'agit pas de Maurice seulement. Il s'agit de moi, des deux petits... Mano !

— Oui ? — Emue, Noémi la regardait. Un « bon petit diable », certes, victime de sa nature ardente et de ses impulsions : une fille maladroite qui n'a pour elle que sa jeunesse. « Elle n'arrive pas à la cheville de sa mère », jugeaient les connaisseurs. Et peut-être ne connaîtrait-elle jamais cette longue admiration des hommes, qui vous porte, vous réchauffe et vous aide à vivre. « A vingt-quatre ans, voilà où elle en est », pensa Noémi. Ce qu'elle devinait derrière le visage sans beauté de Charlotte était la terreur d'avoir tout joué sur une mauvaise carte. Il y a trois ans, on racontait pis que pendre de Horta : qu'il avait laissé condamner un de ses associés à sa place ; que lui-même... — Dis-moi, Charlotte, cette histoire Maréchal, ce n'était pas vrai ?

Charlotte devint rouge : n'avait-elle pas voulu elle-même divorcer ? Ne s'était-elle pas réfugiée à Sèvres ?

— Non. Je ne crois pas. — Elle était au supplice. — Jean ne me dit jamais rien de ses affaires.

— Si tu ne le sais pas, si tu n'es pas sûre... — La voix de Noémi n'est plus qu'un souffle. — Comment as-tu pu rentrer chez lui ?

— Oh !... Mano !

Ce fut un cri de désespoir, un sursaut de bête blessée. Avant que Noémi ait pu faire un geste, Charlotte était à genoux près d'elle, sur le bord du lit, les mains agrippées à ses bras, le front contre sa figure, butant contre ses lèvres comme pour lui renfoncer dans la gorge les paroles impies qui s'en étaient échappées. Elle essaya de se dégager. Le corps de Charlotte fléchit, s'affaissa. L'étreinte se défit. Elle n'eut plus entre les bras qu'une enfant recroquevillée, secouée de sanglots et qui gémissait sur sa poitrine : « Mano, Mano, Mano... »

Dans la chambre voisine, celle d'Hubert, on entend, par la porte entrebâillée, le tic-tac d'une pendule. Noémi caressait la tête de sa fille. « Et moi aussi, songeait-elle en respirant l'odeur des cheveux fauves, j'ai eu des trésors à donner. Moi aussi, j'ai souffert de ne pouvoir m'accorder entièrement à un homme. Sans doute cette enfant — qui tremble de voir son mari commettre une coquinerie — cette amoureuse a-t-elle la meilleure part. Je n'ai jamais aimé comme elle. » Penchée sur Charlotte, Noémi lui baisa les paupières. Elle eût voulu connaître un dieu pour obtenir de lui les mêmes larmes. Rien ne bougeait dans les cieux. Les sanglots de Charlotte s'espaçaient.

— Tu ne peux pas éteindre cette sale lampe ?

Sans répondre, Noémi lui couvrit les yeux, lui cacha le front dans son sein. Une vague nouvelle, soudain, la souleva. Elle embrassait sa mère, elle s'accrochait comme si elle avait éprouvé, jusqu'au désespoir, le besoin du pardon. « Chère petite idiote, pensait Noémi, tu le sais maintenant que le pur bonheur n'est pas possible... » Tantôt l'esprit se refuse et tantôt la chair ; mais toujours il faut subir des compromissions. « Je me doutais bien que ça n'irait pas tout seul. » Charlotte craignait son Horta, elle l'avait dans la peau. Oui : petite idiote... Son cœur battait. Dans le grand silence qui noyait la maison, les graviers du jardin crièrent. Quelqu'un gravissait les marches du perron. Une clef tourna dans la serrure. En bas, une porte s'ouvrait, se referma lourdement. Noémi s'était dressée.

— Il ne faut pas qu'on te voie comme ça... — D'une main précautionneuse, elle tamponnait les yeux de sa fille.

Debout devant le lit, elle écoutait les pas dans l'escalier. Elle redevenait lucide. Elle avait reconquis son sang-froid. « Si je pactise avec Horta, tout peut être sauvé. Si je résiste.. » Etait-ce Martial qui traversait le palier ? C'était Hubert. Il entrait dans sa chambre. Par la porte entr'ouverte, il avait vu la lumière. Il appelait :

— Ah ! tu es rentrée, Noémi ?

— Oui, répondit-elle. — D'un signe, elle commandait à Charlotte d'arranger ses cheveux décoiffés. Elle attendit quelques secondes, affermit sa voix, regarda vers la porte où Hubert allait apparaître. Tout était en ordre maintenant. — Oui. Et Charlotte est revenue.

■ ■

Noémi ne devait se rappeler, les semaines qui suivirent que comme un rêve fatigant, coupé d'accès de fièvre et de périodes de torpeur. Rue La Boétie, où il avait été convenu que Charlotte aiderait Eliane Martin d'Aury au comptoir des lainages, il fallut d'abord, jusqu'au samedi suivant, passer toutes ses après-midi à recevoir les acheteurs, et plusieurs matinées à remettre de

l'ordre dans la salle, à donner des coups de téléphone, à écrire des lettres, à déballer des paquets. Des amis de Noémi, la plupart avaient connu Charlotte jeune fille et l'aimaient bien ; quelques-uns étaient restés en relations avec elle et avaient même reçu ou rencontré son mari. En général, on la jugeait plus à plaindre qu'à blâmer : une brave fille (malgré son caractère difficile) et dont l'aventure, à tout prendre, inspirait de l'intérêt. Noémi « passait l'éponge », se réconciliait avec les Horta : eh bien, tant mieux, ce serait plus commode pour tout le monde.

« Excellente recrue, déclarait Silanin avec un sourire indulgent. Elle m'a l'air pleine de vie, cette petite ; un peu timide peut-être... Pourquoi, ma chère, ne nous l'avez-vous pas amenée plus tôt ? » Le samedi soir, pendant le dîner, Noémi avait plusieurs fois surpris son regard dirigé vers Horta. Il était courtois, comme toujours : de cette courtoisie parfaite qui peut servir de masque à l'indifférence, au mépris, à n'importe quoi. « Que se passera-t-il, se demandait Noémi, lorsqu'il retrouvera Horta chez moi ? » Il ne se passa rien du tout. Assis l'un près de l'autre dans un coin du salon, les deux hommes parlèrent d'une ligne d'aviation qu'on était en train d'établir, vers le Proche-Orient. Tout ce qui touchait cette région intéressait Silanin : être consulté, donner des avis, rendre des oracles lui paraissait naturel. Avec ça, vaniteux comme un paon et satrape, il excusait qu'on ne fût rien si ce rien lui procurait à domicile la sensation de présider un de ses meilleurs conseils d'administration. Horta était assez habile pour questionner inlassablement, admirer aux bons endroits et ne point laisser deviner les avantages qu'il cherchait pour ses propres affaires. « Ce garçon n'est pas sot du tout », admit Silanin à la troisième rencontre. Si, un moment, il avait eu le dessein de « prendre ses renseignements » (c'était chez lui une réaction quasi professionnelle), il semblait l'avoir oublié. Peu de temps après, il invita les Horta à déjeuner chez lui, avenue d'Eylau, avec Lagersen et quelques autres seigneurs de moindre envergure. Laure fut d'avis que Charlotte était « décidément un cœur d'or ». Elle voyait en Charlotte la sœur de Martial, l'enfant prodigue d'une famille dont le fils aîné incarnait à ses yeux toute l'amabilité, l'inattendu et le prestige.

Le seul point noir, dans ce plan de manœuvres, était Martial. Les haines de Martial, comme ses amours, étaient faciles. Plus exactement, il persistait à « ne pas encaisser » son beau-frère. S'il peut être amusant, parfois, de fréquenter des canailles, qu'au moins elles soient plus reluisantes.

« Tu devrais, suggéra Charlotte à sa mère, donner un grand goûter pour Laure et ses amis. Choisis un dimanche. Martial ne pourra pas se défiler. » Le grand goûter eut lieu, suivi de plusieurs soirées qui furent pour Jean Horta l'occasion de succès exemplaires. Vers la mi-décembre, il n'était presque personne dans l'entourage de Noémi Laurencier qui ne se fût accoutumé à sa présence : les uns l'acceptaient comme s'il eût toujours fait partie de la famille ; les autres l'invitaient, contents de voir entrer chez eux, derrière Charlotte, ce personnage doué de tous les talents d'un prestidigitateur pour tirer le bonheur, tel un lapin, de votre chapeau. Cependant, Charlotte avertit sa mère qu'elle venait de faire virer de l'argent au compte des Laurencier. « Tu comprends, je ne veux pas que ces réceptions soient pour vous une charge. Nous restons encore tes débiteurs. »

Ces épisodes se succédaient rapidement. Horta intriguait les gens, il les charmait, il les amenait chez lui. Partout il s'introduisait, victorieux. « Il n'y a pas à dire, constatait Martial, depuis que Mano l'a dédouané, il envahit le territoire national. C'est un crack, ce monsieur... » Qu'importait à Noémi qu'il fît le siège de Lagersen, ou tournât la tête à Nita Chauvaud ? Que lui

importait si le réveillon devait avoir lieu cette année rue La Fontaine ou à Sèvres ? Parfois, assise au milieu de vingt personnes qu'elle s'était donné la peine de réunir, à la prière de Charlotte, elle se demandait ce qu'elle faisait là : tant d'efforts pour n'aboutir qu'à cette parade... C'était Horta, c'était sa femme qui, secrètement, menaient le jeu. Elle essayait de les aider, elle s'éreintait pour ne plus trop penser à elle-même, ni à Maurice. Elle avait peur de voir cesser un spectacle qui l'étourdissait.

Pour rien au monde, elle n'eût révélé à son mari les détails de son marché avec Jean Horta ; encore moins les sentiments de Charlotte ; d'ailleurs, y aurait-il rien compris ? Comme tous les êtres à qui l'ambition, la concupiscence, l'envie sont profondément inconnus, Hubert ne cessait de faire, par naïveté, des erreurs qui lui rendaient la vie plus douce. Une cuisinière voleuse, il l'appelait « une perle » ; une rouée, il la trouvait « délicieuse ». De même qu'il avait gâté Maurice par son indulgence, il eût achevé de le perdre, maintenant que le mal était fait, en s'en remettant à la Providence.

Son premier chagrin passé, il avait émis, au sujet de Maurice, quelques propositions d'une candeur désarmante. Noémi lui eût-elle crié : « Maurice est coupable ; tu le sais ; et ce n'est pas de nos vœux, ni de tes illusions qu'il a besoin ; c'est d'une aide efficace, voire de l'aide d'un coquin », il se fût contenté de secouer la tête. Noémi connaissait bien cette résistance de son esprit. Depuis vingt ans bientôt, elle lui reprochait de ne pas s'intéresser aux choses terre à terre ; il écoutait distraitement les potins qu'elle lui rapportait, il traitait les histoires vraies en aventures irréelles, alors qu'il accordait une extrême importance à de petites attentions ou à des sentiments qui ne changent rien au train cruel de ce monde. Un matin — le 5 décembre — il vint réveiller Noémi dans sa chambre : « Bonne fête, Noémi. » — « Quoi ? » — « Bonne fête. » — Il l'irritait par ce culte des anniversaires. Pourquoi lui rappeler qu'elle avait quarante-sept ans ? C'était au moins inutile. Mais aussi, comment le rabrouer quand il vous apportait une écharpe, achetée la veille comme pour une jeune épouse ? Ou bien s'il entrait chez vous en disant d'un air radieux : « Tu sais la nouvelle ? » et racontait ensuite la rencontre de deux personnes que l'on connaissait à peine, comment lui faire sentir qu'il vous infligeait une pénible déception ? « A-t-il donc oublié, se demandait Noémi, crispée par l'angoisse, que Maurice peut être arrêté d'un jour à l'autre ? » Il ne l'avait pas oublié ; simplement, il écartait le malheur sous le prétexte admirable que « ce serait trop affreux ». Et puis sans doute pensait-il si peu à lui-même, qu'un trait de dévouement ou de délicatesse, ou que le moindre bonheur survenant à autrui le ravissait à ses préoccupations. « Tu es un cœur pur, avait envie de lui dire Noémi. Mais moi, regarde-moi : je suis une femme de chair, une âme inquiète, un corps mêlé de boue. » Telle était la candeur d'Hubert Laurencier qu'il eût trouvé naturel un univers ligué, avec ses héros, ses crapules, ses anges, ses trônes et ses dominations pour blanchir tout ce qui le touchait de près. En même temps, par une roublardise innocente, il préférait ignorer les mécanismes qu'on mettait en mouvement. Lorsque Noémi lui apprit que Horta « s'était arrangé » avec le couvreur et « s'occupait de la Banque Immobilière », il en parut content, mais non étonné.

L'instruction de l'affaire Carbon « suivait son cours ». C'est-à-dire que la presse, après les articles de la première semaine, ne publiait à peu près plus rien : « *On comprend que pour ne pas entraver la justice dans son travail de salubrité publique, la plus grande discrétion soit de rigueur...* » Comme la tenue de soirée, le vendredi à l'Opéra. Un matin, cependant, les

journaux firent paraître un entrefilet : on pouvait « *s'attendre à de nouvelles arrestations* ». Les jours suivants, pour les Laurencier, furent atroces. Noémi, qui n'osait plus regarder son mari, courut chez Jean Horta. Il restait imperturbable : « Je ne peux rien garantir, bien sûr ; mais cela me surprendrait fort que le bonhomme lâche le morceau. » Interrogée, Charlotte rougissait : « Laisse-le faire, je t'en supplie. Sois calme. » C'était facile à dire. Pendant quarante-huit heures, Noémi vécut en automate, les mains tremblantes et la tête vide. A la fin, l'on annonça l'arrestation d'un employé de mairie et de deux jeunes gens, les nommés X... et Z... Noémi, ce soir-là, se coucha très tôt, dîna d'une tasse de bouillon et s'endormit comme une masse.

Pierre Galard, de temps en temps, venait passer une heure avec elle, à la fin de la journée. Ces visites étaient pour Noémi un délassement ; elles lui ouvraient des vues en arrière, sur une période plus heureuse de sa vie, sur le temps où elle était plus jeune, où elle croyait encore choisir ses actes. Surtout, elles lui permettaient de confier à quelqu'un une partie au moins de ce qu'elle eût voulu dire à Hubert, s'il avait su l'entendre. Elle racontait à Galard, par exemple, comment Charlotte — la pauvre gosse — avait sangloté dans ses bras ; et comment Horta, après s'être invité au dîner du Cercle Saint-Vincent, le lendemain de l'arrestation de Carbon, s'introduisait chez ses amis. « Il a des raisons de croire que Maurice ne sera pas dénoncé... » Des scrupules ? Non. Elle n'avait plus de scrupules. Elle défendait sa famille par les moyens qui lui étaient laissés. Toujours résister, toujours se battre... Un moment arrive où l'on désire traiter. Galard souriait. Depuis deux ou trois ans, il avait vieilli. Son masque s'était creusé aux tempes, à la bouche, autour des yeux ; la courbe du nez et l'arête des mâchoires s'accentuaient ; la couche des cheveux paraissait plus mince. — « Un de ces jours, annonçait-il, je vous emmènerai faire une bonne cure de repos. » — « Moi ? » — « Oui : vous, Noémi. Nous en avons besoin tous deux. » — Qu'il continuât de lier ainsi leur sort, même en paroles, réconfortait Noémi. Mais quel enfantillage lorsqu'il parlait de tout quitter à Paris et de s'installer seul au Maroc. — « Et votre femme ? » — « Elle ne me suivra pas. » — « Alors, c'est sur moi que vous comptez... » — « Vous verrez. » — Pendant quelques instants, la vieille flamme s'allumait dans ses prunelles grises. Noémi eût embrassé Pierre Galard ; elle se moquait de lui, le reconduisait à l'escalier et, après son départ, restait longtemps silencieuse.

Un après-midi (par hasard, elle n'était pas sortie), Angèle vint frapper à la porte de sa chambre : on cherchait une bouteille de caoutchouc qui devait se trouver dans une de ses armoires.

— Oui, dit Noémi, je pense qu'elle y est encore. Mais pourquoi ?

— C'est pour monsieur Maurice : il demande une boule d'eau chaude.

— Il a froid ?

— Non, dit la vieille cuisinière. Il se plaint de l'estomac.

La boule d'eau chaude une fois prête, Noémi profita de la présence d'Angèle pour se glisser dans l'atelier. Assis au bord du lit, le buste penché en avant, les bras repliés sur son ventre, une épaule plus basse que l'autre, Maurice tenait un de ses coudes dans la paume de sa main.

— Tu es malade ?

— Oh !!!

Sa tête se leva. Il était plus pâle que d'habitude. Sous ses yeux, dont la prunelle flottait, Noémi aperçut deux cernes bleuâtres. Sa gorge maigre, où la pomme d'Adam faisait saillie, jaillissait d'une chemise ouverte jusqu'au

milieu de la poitrine. Une veste d'intérieur, déboutonnée du haut en bas, flottait sur ses épaules. Là-dessous, un pantalon marron, des chaussettes de laine blanche, une paire de pantoufles d'étoffe.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Ce n'est rien, dit Maurice.

Un pli de douleur lui contracta la moitié du visage. Il prit la boule de caoutchouc qu'Angèle lui tendait et essaya de l'enfoncer dans l'échancrure de sa chemise. Noémi protesta :

— Tu ne vas pas rester dans ce fauteuil...

Doucement, elle prit son fils sous les bras, l'aida à se lever, le fit étendre sur son lit, ouvrit sa chemise et installa sur son estomac, la bouteille d'eau chaude qu'elle recouvrit d'une serviette.

— C'est là que ça te fait mal ? Maurice hocha du menton imperceptiblement. Il avait posé les mains — ses deux mains immenses — à plat sur la serviette. Son regard évitait celui de Noémi. Elle remarqua ses doigts, aux ongles mal taillés, et qui portaient encore des traces de peinture. — Cela t'a pris tout d'un coup ?

Il fit une moue. C'était ainsi bien souvent, vers le milieu de l'après-midi. Parfois aussi le soir, bien qu'il ne mangeât presque rien à dîner. Cela commençait par une douleur sourde, bientôt coupée d'élancements. D'habitude, un morceau de sucre imbibé de laudanum calme le mal. Aujourd'hui, la crise est aiguë. Entre ces bribes de réponses qu'il se laissait arracher, Maurice fermait les paupières. Sa poitrine se soulevait, ses narines se pinçaient. Il avait la nausée.

— Un peu d'alcool de menthe ?

— Pas la peine...

D'un signe, Noémi renvoya Angèle. Sur la table de chevet, un verre à dents, où plonge une cuillère, a servi à délayer une poudre blanche. Noémi sentait monter en elle l'inquiétude.

— Pourquoi ne fais-tu pas venir notre médecin ?

— Je l'ai vu plusieurs fois. Il m'a ordonné des médicaments. Ceux que je prenais déjà...

Le souffle de Maurice était court. De ses deux mains, aux doigts écartés, il triturait la boule d'eau chaude appliquée sur son estomac. Un an auparavant, lorsqu'il est passé à la radiographie — Noémi se le rappelait une fois de plus — l'examen n'a rien décelé d'anormal. « Serait-ce une erreur ? » Il y a des jours où elle accuse son fils d'être douillet, où elle se demande même s'il n'y a pas en lui l'étoffe d'un simulateur ; d'autres jours où la peur de la mort, qu'il avoue, la gagne comme par contagion. A présent, il paraît moins souffrir.

— Tu te sens un peu mieux ?

— Oui, plutôt...

Lentement, il s'essuya le front. Ses cheveux, rasés haut sur le crâne et autour des oreilles, dressaient par devant de petites mèches dures et tordues qui allongeaient sa tête étrangement.

— Il faut, insista Noémi, que l'on t'examine de nouveau. — Les sourcils de Maurice se levèrent. — Si ce n'est rien de grave, tant mieux. De toutes façons... — Une pensée l'envahit, qui lui répugnait : la pensée du procès menaçant, des précautions à prendre pour le cas où son fils serait découvert — ...on te soignera. Mieux vaut faire constater ces crises.

— Constater... répéta Maurice, avec un accent d'ironie amère. — Un rire silencieux lui découvrit les dents. — C'est trop drôle...

Le cœur de Noémi se serra. Elle n'osait s'asseoir au chevet de son fils. Elle craignait de le blesser.

— Ecoute, Maurice... Tu sais ce que ton beau-frère essaye de faire pour toi. Cela peut réussir ou ne pas réussir. Tu admettras, j'espère, que notre intérêt à tous est d'agir d'accord ?

Les paupières de Maurice laissèrent filtrer entre les cils un regard que Noémi ne put soutenir.

— Notre intérêt ? Vous me faites rire. En quoi ça m'intéresse-t-il d'être blanchi, si je dois claquer ?

— Il ne s'agit pas de claquer...

— Oui, je sais. Il s'agit de continuer l'honorable représentation. Il s'agit de marier Martial...

Un hoquet l'interrompit. Il regarda sa poitrine comme si elle ne lui avait pas appartenu, et, de la paume de ses mains, se mit à frotter la bouteille de caoutchouc. Les rides de son front s'effacèrent. Une expression mystérieuse — était-ce pitié, dégoût, soulagement ? — remonta des profondeurs de son être à la surface de son visage.

— Comme tu es injuste..., murmura Noémi. — Il secoua la tête. — Si. Injuste. — C'était ainsi chaque fois qu'ils parlaient ensemble : à peine affrontés, on eût dit qu'un abîme s'ouvrait entre eux. — Tu te figures que je ne pense qu'à moi. Tu crois qu'on peut vivre en sauvages. Mais ces gens que tu méprises, et que d'ailleurs tu ne t'es pas donné la peine de connaître, où en serions-nous si j'avais rompu avec eux ?

Les paupières de Maurice battirent.

— Oh, moi...

— Oui, même toi ! Cette maison serait dispersée. Tu n'aurais pas cet atelier pour peindre.

— Je travaillerais ailleurs.

Noémi haussa les épaules.

— Dans une mansarde. Et de quoi vivrais-tu ?

— On peut vivre autrement. On pourrait vivre à Thonon. Mon père quitterait Paris avec joie. C'est toi qui crées tes besoins.

— Et toi, dit Noémi, tu ne verrais plus un peintre, plus un seul homme de ta profession.

Elle s'arrêta brusquement. « Je sais bien, avait-elle envie de lui dire, que ce n'est pas Montparnasse dont tu as besoin. » Mais précisément, c'était cela qui l'effrayait : que Maurice ne recherchât aucun bien qui ne fût imaginaire. « Je ne peux, songeait-elle parfois avec désespoir, le laisser se perdre. » Lorsqu'elle le retrouve, hélas, tel qu'il est aujourd'hui, buté, le front bas, les mains croisées dans un geste de défense comme un blessé qui refuse qu'on touche à sa plaie, elle se sent repoussée, impuissante, au fond d'un malentendu sans issue. Le salut dont elle rêvait pour Maurice, il n'en voulait pas.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? dit-il avec un accent de lassitude.

— Oh ! bien entendu : d'après toi, rien n'a d'importance.

Découragée, elle se détourna, prit le verre qui se trouvait sur la table et, machinalement, alla le remplir d'eau fraîche dans le cabinet de toilette. Quand elle revint, Maurice n'avait pas bougé. Les mains toujours croisées, le visage détendu, les paupières levées, il reposait paisiblement. Sur ses lèvres sans couleur, un sourire était fixé. Aucune explosion d'éloquence n'aurait pu être plus significative que ce silence. « Que lui ai-je donc fait ? se

demanda Noémi. Quelle puissance, quelle illusion nous séparent ? » Souvent, il lui semble que la véritable vie de Maurice est gênée par son corps, qu'il ne pense à ce corps que pour l'embarras qu'il lui cause. Elle le considérait avec une anxiété grandissante. La méfiance, comme une ombre, passait encore parfois dans ses yeux ; mais une lueur s'y allumait peu à peu, en chassait la tristesse, les regrets, la souffrance ; une lueur où se trahissait une sorte d'avidité surnaturelle ; une lumière telle que Noémi n'en avait jamais vu de pareille, ni qui l'émût si intensément.

— Tu te trompes, dit-il enfin d'une voix qui venait de très loin. Tu te trompes complètement.

Elle reposa le verre sur la table. Un être qui se dérobe, comment le guérir ?

— Maurice !

— Oui ?

Il paraissait reprendre conscience de sa présence auprès de lui.

— As-tu la fièvre ?

Elle posa le dos de ses doigts repliés sur une pommette qui brûlait.

— Non. Pourquoi aurais-je la fièvre ?

— Cela te fait toujours mal ?

— Presque plus.

Elle le regarda, incertaine. Son fils, cet adversaire ? Il luttait contre lui-même. Il n'était pas inhumain, non. Il était la proie d'une chimère qui durerait autant que sa vie. D'un lent mouvement des reins, il venait de se tourner sur la hanche. Ses deux longues jambes, repliées, gisaient sans force sur le lit. D'une main, il continuait de se tenir l'estomac. L'autre, en porte-à-faux sur son genou, pendait. Ainsi recroquevillé, il fixait des yeux, derrière Noémi, un coin de l'atelier.

— Désires-tu quelque chose ?

Pendant quelques secondes, il parut n'avoir pas entendu. Mais soudain, sa bouche s'ouvrit : une extraordinaire voracité s'y peignait.

— Sais-tu, dit-il, ce que je voudrais ? — Il hésite, se recueille : ses prunelles brillent. — Je voudrais avoir la paix pendant deux ans encore. J'ai fait des progrès depuis l'été : je n'ai pas mal travaillé... Deux ans : ça devrait me permettre de tenter ma chance. Après, peu importe. Je disparais. Vous pourrez me rejeter, m'oublier... Ce sera tellement plus simple...

Il ferma les yeux et enfonça le côté de sa tête dans le traversin. D'un seul coup, il semblait avoir atteint et happé l'aliment de ses rêves. Cette béatitude dont il jouissait, et qui n'était peut-être qu'une forme exaltée d'abandon et de paresse, le consolait de tous les maux présents. Il ne pensait plus à Carbon, certes ; il ne souffrait plus. Il était parvenu, comme les personnages baroques et les bêtes de ses tableaux, sous des cieux resplendissants, au pays qui n'existe pas.

— Tu es fatigué, dit Noémi bouleversée. Repose-toi.

Il ne la regardait pas. Visiblement, on attendait qu'elle partît. A la porte, elle se retourna.

— Puis-je revenir te voir dans une demi-heure ?

Pas de réponse. Maurice dormait-il ? Noémi sortit sur la pointe des pieds.

(A suivre.)

PIERRE FRÉDÉRIX

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE J.-P. SARTRE

Analyser la philosophie de Jean-Paul Sartre en ses éléments simples et fondamentaux, la décomposer en thèmes logiquement enchaînés est une tâche difficile. Car nul plus que Sartre n'a enfermé les principes de sa pensée dans des exposés plus volontairement abrupts et touffus, comme si l'on ne devait parvenir jusqu'à lui qu'à travers l'obscur et le pénible. Il se plaît, néanmoins, à garder le ton de la conversation, comme s'il comptait sur les longueurs et les redites d'un bavardage souvent diffus et volontiers désordonné pour persuader le lecteur, voire pour l'envoûter. Comme si, pour se faire comprendre, il s'agissait moins de proposer des idées claires et distinctes que de produire, sur le lecteur, un effet de masse et de modifier le rythme de son existence en provoquant en lui des réactions affectives, fût-ce la lassitude, l'ahurissement, l'exaspération ou la nausée.

Cependant cette charpente solide de la pensée, cette cohérence des thèmes fondamentaux existe si bien, contre toutes les apparences, qu'on a pu parler d'un « système » de Sartre. N'a-t-il pas prétendu lui-même, ou à peu près, dans l'*Imaginaire*, qu'il ne parvenait à la compréhension d'un philosophe que s'il pouvait imaginer un schéma presque visuel de sa doctrine ? N'hésitons donc pas davantage, fût-ce au risque de la gêner et de la déformer quelque peu, à étaler et à écarteler l'existence philosophique de Sartre comme sur le liège d'une planche à dissection. Arrogeons-nous même le droit, pour abréger, de ne mettre en évidence que les traits essentiels de la situation de Sartre dans le monde des hommes et des philosophes et de les énumérer d'emblée sans autre justification : *décision phénoménologique, position existentialiste, thèse ontologique, philosophie de l'imaginaire, doctrine de la liberté*. Présenter la philosophie de Sartre, c'est surtout définir et élucider ces différentes formules d'une technicité un peu rébarbative.

■ ■

Lorsque je décide, avec le philosophe allemand Husserl, de pratiquer une *philosophie phénoménologique*, je ne prends en considération, dans un objet, que l'apparence selon laquelle je le pense, la manière dont il apparaît à ma conscience, sans me préoccuper de la réalité qui correspond ou non à cette apparence. J'ai conscience de cette plume ; je vais donc réfléchir sur cette « conscience de plume » sans me préoccuper de savoir si un être métaphysique lui correspond ou même si un objet physique, appartenant au monde des choses de la nature, se manifeste à moi de cette façon. L'existence la plus primitive que peut avoir un objet pour

moi, c'est la pensée que j'en ai et le sens que je lui donne. Faire de la phénoménologie consiste donc à s'enfermer délibérément dans un monde exclusif et réputé suffisant de phénomènes, c'est-à-dire de pensées, et à ne s'intéresser qu'au sens qu'elles ont pour la conscience. Toute existence est alors une existence pour la conscience.

Mais, réciproquement, la conscience n'est pas un fragment de substance spirituelle, ni une monade, ni un mode de connaissance. C'est une manière de penser le phénomène, c'est-à-dire essentiellement une *activité* : la conscience n'a d'existence que dans la mesure où elle est active, c'est-à-dire dans la mesure où elle pense et, comme elle est transparente à elle-même, et que son activité est faite de réflexion sur soi, on peut proclamer qu'elle existe dans la mesure où elle se pense. En se pensant, elle ne se pose pas comme un principe nécessaire, mais simplement comme un *fait*, sans être à elle-même sa propre justification ou son propre fondement. Elle est comme elle est. Mais il aurait fort bien pu ne pas y avoir de conscience.

Elle est cependant la source de toute philosophie, car elle n'est pas simplement une pensée stérile : en se pensant, elle se définit, elle se circonscrit et s'oppose ainsi à l'autre qu'elle-même ; elle affirme donc l'*autre* du moment où elle s'affirme elle-même. La conscience de soi est inséparable de la conscience de l'*autre* : je ne puis me penser sans me situer dans ce bureau, en face de ce papier, sans me distinguer de l'enfant qui joue devant moi. D'autre part, en se pensant, la conscience-sujet se pense comme un objet, elle s'oppose à elle-même, elle se déchire entre elle-même et l'autre qu'elle-même. Soi et l'autre-que-soi sont deux termes corrélatifs ; on ne peut penser l'un sans introduire l'autre. La conscience est donc la pensée de l'autre-que-soi ; c'est pourquoi elle sort d'elle-même, elle se dépasse, en un certain sens, elle se nie ; elle va vers un au-delà par rapport à elle-même, vers un transcendant. Elle est donc toujours à une certaine distance d'elle, puisqu'elle consiste en une sorte de négation par rapport à elle ; elle implique, dit Sartre, puisqu'elle se nie, au fond d'elle-même, un néant. Mais comme la conscience est aussi ce qu'elle pense, elle est donc à la fois elle-même et sa pensée, elle-même et autre qu'elle-même, ce que Sartre exprime dans une formule qui revient, comme un *leit-motiv*, tout au long de *l'Etre et le Néant* : « La conscience est ce qu'elle n'est pas et n'est pas ce qu'elle est ».

Comment, dans ces conditions, la conscience ne serait-elle pas essentiellement de mauvaise foi vis-à-vis d'elle-même ? Son activité comporte, en effet, une sorte de duplicité, un mélange toujours instable de foi et de mensonge, puisqu'elle consiste à penser l'autre qu'elle, c'est-à-dire à être toujours autre qu'elle n'est en fait. La formule classique, « l'amour, c'est beaucoup plus que l'amour », constitue le type des pensées de mauvaise foi, car le même mot est pris en deux sens successifs différents. C'est cette mauvaise foi qui a laissé croire à l'existence d'un inconscient, inconscient qui a formé un si facile principe d'explication pour nombre de philosophes contemporains, à commencer par Bergson ou par Freud. L'analyse phénoménologique, qui affirme que la conscience est nécessairement pour soi, sous peine de n'être pas, et qu'elle n'est qu'une activité, et non pas une substance, ne laisse donc pas de place pour l'inconscient. La mauvaise foi, cette négation implicite de soi que l'acte de conscience porte en lui-même, en tient lieu. Ainsi, la femme qui a accepté de se rendre à un premier rendez-vous sait très bien ce que l'homme désire d'elle ; cela n'est pas inconscient en elle, mais, lorsqu'elle se félicite des attitudes apparemment respectueuses de son partenaire, elle se trompe elle-même, elle est de mauvaise foi à son propre égard, car elle est elle-même et autre qu'elle-même à la fois.

Ainsi la réflexion phénoménologique s'enferme dans le système des relations des

phénomènes à la conscience. En identifiant l'existence humaine, la réalité humaine avec la conscience, Sartre, tout comme le philosophe allemand Heidegger, tire de ses décisions phénoménologiques une position existentialiste.

■ ■

Sartre a été, en France, le meilleur propagandiste de l'*existentialisme* et, surtout, il lui a donné une importance littéraire qui en fait l'un des éléments prédominants de la littérature française actuelle. On y a vu parfois l'envahissement du domaine des lettres par la philosophie ; on aurait pu y voir aussi bien l'invasion de la philosophie par la littérature. Ce n'est pas, en effet, par hasard que l'existentialiste éprouve le besoin de s'exprimer, non seulement par des œuvres philosophiques, mais aussi par le roman et par le théâtre. Car il renonce à se placer, selon la tradition philosophique classique, du point de vue le plus général, pour s'enfoncer, au contraire, dans l'expérience la plus particulière et la plus concrète et pour retrouver l'essentiel et le fondamental dans le plus subjectif. La philosophie est inséparable de l'existence vécue. Vivre, c'est exercer une philosophie. Philosopher, c'est engager sa vie de façon réfléchie.

Comment en pourrait-il être autrement dans un « existentialisme phénoménologique », tout entier centré autour de la conscience de *soi* et qui ne rejoint l'autre, le phénomène de l'autre, qu'en *se* niant, qu'en *se* dépassant ? L'expérience primitive de l'existence, c'est en soi-même qu'on la fait. Le phénoménologue constatait déjà que la conscience de soi, c'est-à-dire l'existence humaine, était un fait, qui était ainsi, mais qui aurait pu n'être pas ou être autrement. Sartre affirme aussi, après Heidegger, l'insupportable et irrémédiable contingence de son existence. Loin de la saisir et de l'exprimer en termes rationnels, il l'éprouve à l'aide de sentiments originaux, si uniques et si irréductibles qu'il faudra avoir recours au mythe, plus encore qu'à l'analyse directe, pour les interpréter et les suggérer. Ainsi certaine « nausée » — c'est le titre de son premier roman — fait prendre conscience à Sartre de son existence et de sa contingence. « Par définition, l'existence n'est pas la nécessité d'exister. Exister, c'est être là, simplement ; les existants apparaissent, se laissent rencontrer, on ne peut jamais les déduire » à partir d'un principe nécesaire. « La contingence n'est pas ce faux semblant, une apparence qu'on peut dissiper ; c'est la gratuité parfaite. Tout est gratuit : ce jardin, cette ville et moi-même. Quand il arrive qu'on s'en rende compte, ça vous tourne le cœur et tout se met à flotter... voilà la nausée... » Décrire la nausée, et même la provoquer chez le lecteur, voilà le moyen de faire saisir, sentir l'existence.

Mais alors que chez Kierkegaard, chez Heidegger, l'angoisse demeure une angoisse d'homme penché sur le sort de l'homme, la nausée, chez Sartre, révèle aussi bien la contingence et la gratuité de l'existence humaine que la contingence et la gratuité d'autrui par rapport à soi, celle des animaux ou celle des choses : le *moi* flotte absurdement au milieu d'un peuple d'existences absurdes. Et comme on ne peut exister pleinement sans autrui, l'absurdité de chaque existence se trouve multipliée par celle de toutes les autres.

Or, l'un de ces objets joue un rôle éminent pour la conscience : c'est le corps, car il rend manifeste l'existence de notre conscience, il « est » l'existence de notre conscience. Lorsque je pense Pierre présent à mes côtés, c'est son corps que je regarde d'abord avant de le penser comme conscience. La forme du corps, sa beauté, ou sa laideur, jouent donc, dans notre vie, un rôle considérable. C'est précisément la nausée, une nausée insurmontable, « un goût fade et sans distance qui est mon goût », qui révèle mon corps à ma conscience et qui en dévoile l'essentielle contingence. En d'autres termes, c'est vraiment cet être qui est là et

qui est ainsi, mais qui aurait si bien pu être ailleurs ou autrement. Le corps d'autrui, c'est aussi sa présence, affirmée comme un fait gratuit et contingent. Or, le corps humain, en autrui comme en moi-même, correspond à l'existence du désir, désir d'un objet autre que moi, désir d'autrui, désir sexuel. C'est d'abord la manifestation d'autrui dans le monde de l'existence, c'est-à-dire son corps que l'on désire. C'est parce que l'homme est conscience, c'est-à-dire pensée d'une réalité autre et transcendante, qu'il existe comme désir, c'est-à-dire comme affirmation de l'existence de l'autre. On comprend que cette « immense affaire » qu'est la sexualité, essentielle à l'existence humaine, ait eu une si absorbante importance dans la philosophie et surtout dans la littérature de Sartre, dont les héros semblent n'exister qu'en fonction et selon les modalités de leur vie sexuelle.

Il faut cependant éviter de confondre l'existentialisme tout entier avec la philosophie de Sartre, qui n'est qu'un existentialisme possible parmi d'autres et la manifestation de sa personnalité. Les fondements de l'existentialisme sont beaucoup trop subjectifs et personnels pour ne pas donner lieu à des expériences existentielles fort divergentes. L'existentialisme n'est pas nécessairement une philosophie de l'absurde, de l'angoisse, du contingent oscillant de la jouissance sexuelle à l'acte qui engage totalement. A chacun son caractère, son existence, ses expériences vécues et son existentialisme implicite ou réfléchi.

■ ■

Certains existentialistes répugnent à transposer leurs expériences vécues du plan de l'existence au plan de l'être ; au contraire, Sartre, fidèle une fois encore, à l'inspiration de Heidegger, construit une ontologie. D'ailleurs, ce sens et ce goût de l'ontologie sont, chez Sartre, des exigences profondes de sa pensée.

Mais, au lieu que l'ontologie de Sartre se fonde, comme le veut la tradition, sur l'être absolu et parfait, elle part de l'expérience existentielle la plus primitive et la plus individuelle : l'existence humaine, son existence. Nous avons déjà rencontré cette forme d'être, c'est *l'être pour soi*, l'être que suppose et que manifeste l'existence de la conscience. La conscience n'est-elle pas, en effet, conscience de soi, c'est-à-dire conscience pour soi ? Lorsque Pierre a conscience de lui-même, Pierre se pense comme un objet ; lui-même (en tant qu'objet) existe pour lui-même (en tant que conscience) ; il est une « conscience pour soi ». C'est un mode irréductible de l'être que d'*être pour soi*, d'être et cependant d'être toujours à une distance suffisante de soi-même pour être en relation avec soi. On comprend que Sartre se plaise à définir *l'être pour soi*, comme il définissait la conscience : l'être qui n'est pas ce qu'il est (puisqu'il est pour soi, il n'est donc pas simplement soi, mais à la fois, soi et autre que soi) et qui est ce qu'il n'est pas (car il est pour soi et pas seulement soi).

Il implique donc, à la fois, puisqu'il est et puisqu'il n'est pas, deux autres modes ontologiques : *l'être en soi* et le néant ; il les implique et il les révèle. Il implique l'être en soi (puisqu'il est un mode d'être), mais l'être plein et massif, l'être simple et rigoureusement un, l'être qui n'est que ce qu'il est, *l'être en soi*. Puisque Pierre se pense, il est (au moins, sa pensée). Cet être est soi, sans la moindre distance par rapport à soi ; il est donc sans rapport à soi : il n'est pas cause de soi, il ne s'est pas créé, il n'est ni actif ni passif, il ne comporte pas d'autre que lui. Il est, et l'on ne peut rien dire d'autre de lui, on ne peut le traiter ni de possible, ni d'impossible, ni de nécessaire. Lui aussi, il est comme il est ; *l'être en soi*, comme *l'être pour soi*, est frappé de contingence. Il est absolu, mais ne peut servir de fondement, de principe ou de justification à rien, pas même à lui-même. C'est pourquoi Sartre se désintéresse de l'existence d'un Dieu qui, s'il existait, serait contin-

gent et inapte à remplir une fonction divine, car il ne pourrait être ni créateur, ni juge, ni vengeur.

Dire que *l'être en soi* n'est pas nécessaire, c'est admettre que d'autres formes d'être peuvent s'opposer à lui — tel *l'être pour soi* — et même que l'être peut n'être pas. Or, *l'être pour soi* renvoie, en effet, à l'autre que l'être, c'est-à-dire au néant, aussi bien qu'il renvoyait à l'être. Puisqu'il est pour soi, puisqu'il se pense, en effet, *l'être pour soi* s'oppose à lui-même ; il est autre que lui, il est en quelque sorte sa propre négation. (N'oublions pas la définition sacramentelle du pour soi : l'être qui n'est pas ce qu'il est et qui est ce qu'il n'est pas.) Or, la négation n'est possible, à en croire Sartre, que si le néant qui la précède se présente comme une structure de la réalité. Dire non, c'est exprimer une intuition du néant qui révèle le néant, le non-être, au cœur même de l'être. Les expériences existentielles que nous pouvons faire du néant sont d'ailleurs nombreuses, que l'on éprouve certaines des attitudes humaines par rapport au néant, comme l'angoisse, la haine ou le regret, ou que l'on pense des « réalités négatives », c'est-à-dire des réalités qui comportent une structure négative, comme l'absence ou la distance.

C'est d'ailleurs un trait particulier de l'existentialisme de Sartre — ou de Heidegger — que cette importance accordée aux sentiments négatifs propres à nous faire éprouver le néant — l'horreur, le dégoût, la nausée, l'angoisse — comme s'ils portaient témoignage d'une civilisation où la misère et la laideur l'emportent sur la sécurité et la beauté, et les puissances de destruction et d'anéantissement sur les puissances d'ordre pacifique et d'espérance.

■ ■

Prendre conscience de *l'être en soi*, dit Sartre, c'est donc le dégrader en un *être pour soi*, faire qu'il cesse d'être ce qu'il est pour devenir autre qu'il n'est. Toute conscience tend donc à devenir conscience de *l'autre que l'être*, qui est la forme la plus radicale de l'être autre. Or, penser l'*autre que l'être*, dépasser l'être réel, c'est imaginer. Ainsi font Debussy ou Matisse, qui, en inventant l'univers de leurs rêves, sortent de la réalité. Dans la philosophie de Sartre, où les préoccupations ontologiques pèsent si puissamment, le moyen le plus radical de sortir de *l'être en soi*, c'est la conscience créatrice de mondes imaginaires. C'est pourquoi cette philosophie de l'être est aussi une philosophie de l'imagination. Le monde de la pensée, c'est-à-dire le monde du *pour soi*, tend à être coextensif au monde de la conscience imaginatrice.

La négation que *l'être pour soi* implique, comme nous l'avons constaté, et par laquelle il vient à l'existence, ne peut, en effet, se réaliser que dans un acte d'imagination. Seule la conscience, en tant que conscience imaginatrice, affirme l'être dans sa totalité et, en même temps, en inventant l'image irréelle, l'anéantit et révèle le néant intimement mêlé à sa structure. Elle invente ainsi l'imaginaire, c'est-à-dire un irréel qui contient doublement le néant, puisque, en imaginant, la conscience nie l'être réel et qu'en se projetant dans l'imaginaire, elle se nie elle-même.

L'imaginaire est donc, en tous points, différent du monde réel. Un projet d'action, qui est toujours imaginaire, est, de ce fait, toujours inadapté à la réalité. Les mobiles de l'action projetée, qui ne sont qu'imaginaires, sont absurdes par rapport au monde réel ou ont un sens fallacieux. Car l'imagination est inéluctablement la pensée d'un autre, d'un transcendant sans commune mesure avec le réel.

Par conséquent, pour que la conscience puisse penser l'autre et imaginer, il faut qu'elle soit *libre* par rapport à toute réalité particulière. Parce qu'elle repré-

sente la pensée de l'autre, l'imagination est la conscience tout entière en tant qu'elle réalise sa liberté. Inversement, on peut dire, avec Sartre, que l'existence de l'imagination et de l'imaginaire est la preuve suffisante de la liberté humaine.

■ ■

C'est ainsi que l'expérience existentielle converge avec l'analyse phénoménologique pour exiger la liberté de la conscience, c'est-à-dire de l'homme, non seulement à titre de conséquence, mais à titre de principe pour la conscience et de condition pour l'existence humaine. Et cependant, il semble que Sartre hésite devant ce problème ultime et n'aille pas droit vers une solution unique. Que l'homme soit libre, que la conscience soit essentiellement libre, il ne cesse de l'affirmer. Mais comment cette liberté s'exerce-t-elle ? Y a-t-il plusieurs chemins qui conduisent à la liberté ?

C'est l'analyse phénoménologique de la conscience et de l'imagination qui fournit une première, mais provisoire réponse. Car il semble, en effet, que la conscience, en devenant conscience de l'autre, en inventant l'imaginaire, se dépasse et, en se dépassant, se libère d'elle-même et de tout être donné. En secrétant un néant qui l'isole, l'homme exerce et exprime sa liberté. Or, dans un monde imaginaire, toutes les valeurs s'équivalent et, par conséquent, cessent d'exister les unes par rapport aux autres. Aucun motif n'a plus de sens, aucune imagination ne prépare adéquatement une action prochaine. Ne peut-on pas dire, dans ces conditions, que la liberté par l'imagination n'est qu'une liberté imaginaire ? L'Oreste tel que l'a élevé son précepteur, et tel qu'il apparaît dans les deux premiers actes des *Mouches*, n'est libre que parce qu'il a dépassé toutes les valeurs ; mais c'est pour vivre dans l'imaginaire. En va-t-il autrement du Sartre-Delarue de l'*Age de raison*, abstraitement préoccupé d'une valeur unique, sa liberté, mais incapable d'action et d'engagement ? Cette liberté, qui se conquiert par rapport à toutes les valeurs, parce que les valeurs ne sont que des illusions imaginaires et sans exigences, s'achève, comme tous les immoralismes, dont elle forme le principe, soit dans la recherche irréfléchie de n'importe quelle jouissance sensuelle, soit dans l'indifférence par rapport à l'action sur la réalité. La littérature de Sartre est pleine de ces deux fausses libertés, comme si la liberté totale coïncidait avec le renoncement à l'action réfléchie et effective.

Sartre est assurément tenté par cette fuite dans l'imaginaire, par cette vie qui n'est pas la vie, par ce roman qu'il vit et qu'il écrit à la fois, sans qu'aucune solution de continuité ne subsiste entre la vie et le roman. Il est tenté, mais il n'est pas satisfait. Comme il ne peut échapper à ses conclusions phénoménologiques et restituer un sens aux valeurs ensevelies dans l'imaginaire et l'illusoire, c'est à l'expérience existentielle qu'il va faire appel pour retrouver le chemin suprême de la liberté.

Sans doute, comme le voulait le philosophe de l'imaginaire, l'acte libre est-il un acte gratuit et sans raison, un acte gratuit et injustifiable, Sartre ne cesse de l'affirmer. Mais ce n'est pas parce qu'il est gratuit qu'il est libre, la gratuité est le signe de la liberté et non son principe. L'Oreste qui, dans les derniers actes des *Mouches*, tue Egisthe et se jette au-devant des Erynnies, gratuitement et sans motif, a compris la liberté humaine et manifeste sa libre existence. Un acte est libre parce qu'il exprime la contingence absolue de notre être, parce que notre action, comme notre être, est ainsi, mais qu'elle pourrait aussi bien être autrement. L'homme ne peut pas ne pas être totalement libre, la liberté s'impose à lui comme une nécessité de fait. Il ne peut pas, en effet, ne pas être son propre être, ne pas être un être contingent. Or, il appartient en propre à son être d'homme

d'être libre ; l'être de la réalité humaine consiste dans la liberté, car l'existence humaine, qui est l'existence de l'*être pour soi*, consiste dans le dépassement ontologique de soi, dans la négation par laquelle on s'anéantit pour devenir autre. Etre autre, c'est être homme. L'homme est condamné à être libre.

Au fond, cette deuxième définition de la liberté est-elle si différente de la première ? La liberté est sans doute passée du plan des phénomènes au plan de l'être. En faisant de la gratuité le signe de l'acte libre, on continue à maintenir les valeurs dans leur gratuité et leur insignifiance. Sartre s'est emprisonné dans un univers imaginaire dont il ne peut plus sortir et dont il se satisfait. En définissant cette liberté-là comme l'être de l'homme, en montrant que l'homme est inéluctablement cet être libre, on continue à prêcher une philosophie de l'indifférence ou de la spontanéité irréfléchie, puisqu'il suffit d'être authentiquement homme, mais n'importe quel homme, pour être libre. On peut sans doute, en vertu d'une expérience existentielle toute personnelle, confondre, comme le fait Sartre, la liberté avec la manifestation la plus spontanée d'un être contingent placé dans un monde absurde. C'est une doctrine de la liberté, mais une doctrine de la liberté engluée dans la pâte molle et nauséeuse de l'être. C'est la réaction la plus naturelle d'un homme sans doute peu enclin à l'action, mais puissamment émotif, aux sentiments mobiles et vagabonds, qui éprouve avec une extrême vivacité, mais de façon peu durable, les excitations de l'instant présent et qui transpose volontiers son existence sur le plan des mythes. Ce n'est pas une doctrine de l'action et je ne crois pas qu'elle soit, sans renversement profond, susceptible d'en fournir une, fût-elle baptisée du nom de morale de l'engagement.

RAYMOND POLIN

La Crise de la Comédie-Française. — Le Décret de Moscou et la Réforme nouvelle. — M. Raimu et **le Voyage de Monsieur Perrichon.** *— Labiche et M. Philippe Soupault. — Débuts de Mademoiselle Boudet. — Mlle Marie Bell et M. Aimé Clariond dans* **le Misanthrope.** *—* **Divines Paroles,** *avec Mlle Montero, aux Mathurins. —* **Doris,** *de M. Marcel Thiébaut. — MM. Jean Nohain et Claude Dauphin :* **le Bal des Pompiers. — Rebecca. — Peines d'amour perdues,** *de Shakespeare, à l'Odéon. — Débuts de Mademoiselle Denise Noël.*

La Comédie-Française a tenu durant ces dernières semaines la vedette de l'actualité, pour des raisons qui ne tiennent pas toutes à ses représentations. Voici des mois déjà qu'elle se trouve en situation instable, en état de crise intérieure. Elle n'est pas la seule, il est vrai, et c'est en ce moment le sort des plus vieilles institutions. Mais cette communauté d'incertitude et de désordre n'est pas une consolation. On se demande ce qu'il serait advenu de la Comédie si la faveur publique pour le théâtre ne se maintenait avec tant de constance. Le fléchissement des recettes eût amené une faillite, dispersé la troupe, ou obligé le pouvoir à de sévères et coûteuses mesures de sauvetage. Car il n'est pas question, il ne peut pas être question de se priver d'un théâtre national : ce serait une inqualifiable misère si la France qui possède un des plus vastes — l'un des plus nobles — répertoires dramatiques qui soient au monde ne pouvait accomplir l'effort d'art que des pays de moindres ressources soutiennent honorablement.

La crise, latente depuis longtemps, est apparue manifeste avec le rapport publié par M. Pierre Dux, à la fin de la dernière saison quand cet ancien sociétaire de la maison, et provisoirement son administrateur, demanda de la quitter. Ce rapport, très au fait de la situation, montrait que l'exploitation n'était plus possible dans les conditions actuelles et que la troupe, sous le régime du décret de Moscou, était devenue ingouvernable. Notez bien que, depuis la date officielle de sa fondation, 1680 (pour ne pas parler des prémices, c'est-à-dire depuis les débuts de Molière au Louvre, 24 octobre 1758, jusqu'à l'Ordre de Créqui, 18 août 1680), les contestations, les crises, les réformes ont été fréquentes dans l'Illustre Maison qu'elles ont pimenté la vie parisienne, occupé les journaux. On en peut lire la chronique dans le livre définitif que M. Valmy Baysse qui fut secrétaire général de la Comédie-Française vient de lui consacrer : *Naissance et vie de la Comédie-Française.* On a déjà publié bien des ouvrages sur la Maison de Molière : aucun ne

donne une vue si animée de son existence, de son labeur, de ses illustrations. On y retrouve, pour peu qu'on ait été un fidèle de la maison, ou simplement un amateur de spectacles, on y retrouve de grands souvenirs, et au delà des souvenirs cet étincelant passé qui semble encore baigner de sa sève les floraisons de la Comédie et chacune de ses saisons. On voit là, la durée de cette institution et sa force en dépit de ses faiblesses. A l'intérieur de la Monarchie française cette troupe de comédiens a formé une république qui a résisté aux caprices des censures, et des gens en place, aux violences de l'histoire. L'orage révolutionnaire souffla cependant sur la maison, la dispersa un moment mais le 11 août 1804, le Premier Consul la rétablit dans ses droits. Quatre ans plus tard, le 15 octobre 1812, dans Moscou en flammes, Napoléon signait le décret fixant « la surveillance, l'organisation, l'administration, la distribution des emplois, la formation du répertoire, la comptabilité, la police et la discipline de la maison, également son comité de lecture... ».

Pendant près d'un siècle et demi ce décret a servi de structure à la Comédie : il a été sa force administrative et même un peu de sa force morale. Il est soudain apparu qu'il ne suffisait plus aux nécessités actuelles et on a prié une commission d'instituer de nouvelles règles. Le rapport de M. Pierre Dux témoignait de l'affaissement de l'exploitation et du désarroi de la troupe. La Comédie ne pouvait être sauvée qu'avec des ressources accrues et des disciplines fixes. Etait-il si nécessaire pour ces fins d'effacer le décret de Moscou ? Dans l'ordre administratif Napoléon s'est rarement trompé : il a donné une échine à la France — s'il l'a d'autre part épuisée. A relire le décret, il nous semblait qu'il était sans doute vain de vouloir écrire autre chose, fût-ce en y apportant beaucoup de soins et d'ingéniosité. De l'autorité, de l'argent : voilà quels étaient les remèdes.

■ ■

Dès la première séance, nous vîmes bien que ce n'était pas pour cette solution qu'on nous avait priés de nous réunir — et qu'on devait nous réunir pendant trois mois. M. Jaujard, directeur général des Arts et des Lettres, et M. André Obey, directeur des Spectacles, nous expliquèrent l'importance de notre tâche et sa complexité. Pour ce qui était de la subvention, il ne fallait pas espérer qu'elle fût augmentée au delà de l'effort déjà accompli. M. Didier Gregh, directeur du Budget, était venu en personne nous le dire. Avec infiniment de courtoisie, de regret aussi (car M. Didier Gregh, élevé dans le jardin des lettres, aime assurément le Théâtre Français) ; mais ce regret n'excluait pas la fermeté et afin que nous n'engagions pas à la légère l'argent de l'Etat, M. Didier Gregh nous laissa à demeure un inspecteur des Finances qui, pendant ces nombreuses réunions, n'a cessé, quand le mot « franc » passait dans nos propos, de nous rappeler que la France n'en disposait plus pour ce chapitre de son existence.

D'autre part, la question du cinéma dominait le débat pour ce qui était de la règle intérieure de la maison. Pouvait-on demander à des artistes médiocrement rétribués de se consacrer absolument au répertoire dramatique ; et si on leur accordait une certaine liberté hors de la maison, comment en fixer les limites ? Nous pensons, personnellement, que si l'art du

théâtre et l'art du cinéma ne sont pas opposés, ils ne sont pas non plus nécessairement complémentaires. Il se trouve que deux des plus grands artistes du cinéma contemporain, madame Bette Davis et madame Greer Garson sont également deux grandes comédiennes. En voilà deux ! On en citerait d'autres. Mais ce n'est pas la règle et on peut concevoir une troupe brillante dévouée au théâtre français et qui ne participerait à aucune création de l'écran. Ce serait alors s'engager chez Molière comme dans un ordre, s'y soumettre avec une foi et une ferveur presque mystiques ? Certes ! Une vocation véritable exige des sacrifices : l'honneur de maintenir et d'élargir le répertoire dramatique français vaut bien de s'y vouer uniquement.

C'était l'avis de M. Pierre Brisson, qui formula sa conviction dans un projet. C'était le nôtre, avec quelques accommodements, et celui sans doute de ceux d'entre les membres de cette Commission qui n'étaient pas des comédiens. Mais cette sujétion ne recueillit pas l'assentiment de la Commission. Louis Jouvet qui connaît bien le théâtre et le personnel du théâtre nous dit : — « C'est simple, vous ne trouverez plus personne pour entrer à la Comédie Française... Pas même une utilité ! ». Et Jouvet nous regardait de ce regard qui sait être vague mais également persuasif. M. Jean Meyer qui représentait avec M. Manuel et le doyen M. Denis d'Inès les intérêts de la troupes, insista pour réserver sa place au cinéma dans la carrière des pensionnaires et dessociétaires. Il lut à ce propos un projet original de M. Jean-Louis Barrault où la comédie intégrait le cinéma dans son activité, sans toutefois tendre un écran sur le vieil et noble rideau de la maison. Finalement, M. Pierre Dux soumit un ensemble de réformes qui lui paraissaient devoir résoudre bon nombre de difficultés. Ce sont ces suggestions que nous avons examinées de notre mieux en nous référant à l'expérience de M. Dux, routier de la maison, à l'attachement jaloux de M. Denis d'Inès aux vieilles habitudes, aux pertinentes observations de M. Gaston Baty. Etions-nous personnellement convaincu de l'efficacité de notre travail ? Nous avions souvent le sentiment d'adopter un pis-aller, de nous écarter du seul remède, celui dont on ne nous avait pas accordé les moyens. M. Robert Kemp, à l'idée d'entendre la prochaine pièce de M. François Mauriac, non plus chez Molière, mais à l'Odéon, devenue la salle Luxembourg, semblait désespéré. Il se penchait vers nous, doucement : — « A l'Odéon !... Moi, je me sens dépaysé dès qu'il faut que j'aille à l'Odéon... ».

■ ■

Faute de pouvoir le mieux, et parce qu'on nous affirmait que sans ces mesures la comédie allait péricliter nous avons voté ce nouveau statut. Moscou ne brûlait pas autour de nous. Aucun de nous n'était César. Mais l'affaire a fait du bruit. Nous voulions reconstituer la maison, l'apaiser : la voilà déchaînée ! Les démissions volent comme feuilles à l'automne et s'abattent sur le bureau du nouveau ministre, M. Naegelen, strasbourgeois austère, qui n'est pas habitué à ce genre de bourrasques (et doit avoir d'autres soucis). M. André Obey, dont la claire énergie, la loyauté, le tact, ne sont pas douteux se trouve aux prises avec une troupe démontée, qu'il est chargé d'administrer dorénavant. M. Aimé Clariond donne aux journaux des interviews fur[illegible]ondes. Mademoiselle Renée Faure annonce qu'elle part

M. Jean-Louis Barrault également, entraînant avec lui madame Madeleine Renaud. Et mademoiselle Marie Bell, envoie aussi, l'âme en peine, sa lettre de démission...

Ces premiers émois passeront ; les artistes réfléchiront, il faut l'espérer, pour la maison qu'ils servent et pour eux-mêmes. Pour eux-mêmes car ils se sont, pour la plupart, formés sur ces planches. C'est au Théâtre-Français, ce n'est pas ailleurs, que M. Clariond a appris son métier, y a trouvé la liberté, l'assurance, qu'il possède aujourd'hui. Il faut en écrire autant pour mademoiselle Renée Faure, comédienne hors pair, d'un tempérament sensible et vibrant, qui peut tout jouer : elle vient d'en donner un nouveau témoignage dans *Britannicus*. Mais tout jouer et durer dans la variété, dans la noblesse de ses dons, ce n'est possible précisément que sur cette scène dont mademoiselle Faure veut aujourd'hui s'éloigner. Que deviendra-t-elle sur le boulevard, ou sur l'écran — l'écran qui ne vous épargne aucune banalité et vous écarte à la première lassitude du visage ? Quant à mademoiselle Marie Bell elle se doit à ce théâtre où elle a trouvé sa renommée, où elle a découvert en elle-même cette flamme tragique — si rare et si haute — qui ne pouvait se lever que dans la possession d'un répertoire, qu'à l'expérience du génie.

Pour M. Jean-Louis Barrault, il est un des rares artistes de la maison qui la quitterait sans altérer sa carrière. Nous avions aperçu dès *Numance*, dès la *Faim*, dès les premiers spectacles qu'il anima, l'originalité de ses conceptions et son intelligence du théâtre. Hors des Français, il tiendra le rôle excitateur qu'ont tenu il y a vingt ans Jouvet et Dullin. Il aura son théâtre, sa troupe ; il jouera sa partie avec tous les risques du jeu. Mais du moins sera-t-il maître de ses résolutions et de ses espérances et n'aura-t-il pas, ayant tout tenté s'il ne réussit pas tout, cette nuance de regret qu'il connaîtrait peut-être dans quelques années à demeurer lié au sort d'un théâtre officiel.

■ ■

Ces événements n'ont pas empêché la Comédie de nous présenter quelques reprises, dont la plus attendue était celle du *Voyage de M. Perrichon*. Attendue car M. Raimu devait y reprendre le rôle tenu, en 1906 (lors de l'entrée de cette comédie au Français) par Maurice de Féraudy. Il y eût été excellent ; mais peu de jours avant la présentation M. Raimu a quitté la Comédie. Il s'est plaint des difficultés qu'il y rencontrait ; l'administrateur lui reprochait son manque d'assiduité et redoutait de le voir abandonner son rôle après quelques représentations. Il est difficile de démêler la portée de ces reproches mutuels ; sans doute sont-ils fondés de part et d'autre ; sans doute aussi M. Raimu qui tire de grands avantages matériels du cinéma, a-t-il jugé que la part qu'il en devrait verser au fonds social de la Comédie était excessif. A la vérité, M. Raimu ne se sentait pas un attachement profond pour la maison ; sa carrière s'est faite ailleurs. Quand un préjugé (injuste mais profond) s'exerçait contre les comédiens, les tenait à l'écart de la société et de la vie religieuse ils regardaient comme un honneur et une protection de faire partie de la troupe royale et, plus tard, d'être inscrits au

tableau de l'illustre Maison. Aujourd'hui une vedette de cinéma est un personnage, c'est un homme qui compte — choyé, honoré, couvert d'or... Le prestige de la Comédie Française lui paraît mince. Il veut bien y passer quelques instants si cela se trouve. Des vacances au presbytère ; mais pas de « vœux ! ».

M. Raimu est donc parti sans avoir joué *les Affaires sont les affaires* où il eût été admirable, ni *Monsieur Perrichon* où il eût été bien savoureux. La reprise n'en a pas moins eu beaucoup de succès. Le spectacle est animé, mis en scène avec ingéniosité par M. Jean Meyer, les décors et les costumes de M. Dignimont d'un archaïsme chatoyant et d'un goût sûr. La comédie est bien jouée dans l'ensemble, madame Béatrice Bretty donne une rondeur honnête et calme à madame Perrichon, et mademoiselle Micheline Boudet une grâce, tout à la fois évaporée et vertueuse à la jeune mademoiselle Perrichon. Mademoiselle Micheline Boudet faisait ses débuts chez Molière après sa réussite du Conservatoire. Ou plutôt elle les a faits à quelques jours de là dans Marivaux où il faudra la revoir. Avec sa petite mine de carlin futé, son jeu remuant et soyeux elle ne passe pas inaperçue. Elle divertit, elle plaît : c'est beaucoup ; mais on devra lui trouver son emploi. MM. Julien Bertheau et Jacques Charon furent d'honnêtes soupirants. Quant à M. Denis d'Inès, ce n'est pas un coffre comme M. Raimu. Il n'a pu être qu'un Perrichon maigre, un peu haletant ; mais il a bien indiqué certains traits bourgeois qui font de *Monsieur Perrichon*, livret d'opérette, une comédie de caractère.

M. Philippe Soupault vient de publier sur Labiche un livre fervent. Qui l'eût cru ? Quand nous nous promenions à Harlem avec M. Philippe Soupault et que nous admirions avec lui, les transes noires du Cotton Club, lorsqu'il nous présentait ses amis nègres — nègres et teintés de surréalisme — on nous eût bien surpris l'un et l'autre si on lui avait annoncé qu'il écrirait un jour un livre sur Labiche, dans une prison d'Alger. Comment en est-il venu là ? Point à la prison, ce qui a été, il y a trois ans, le sort d'une quantité d'honnêtes gens et de poètes comme lui-même, mais à Labiche ? Le théâtre entier de Labiche, cela ne se trouve pas dans toutes les prisons de France et d'Algérie, ni même dans toutes les bibliothèques. Pourtant M. Philippe Soupault a lu les cinquante-sept pièces — cent onze actes — écrits par Eugène Labiche et ses collaborateurs. Il s'en est épris ; et il y a découvert une satire vigoureuse et méconnue de la bourgeoisie sous le Second Empire. Il y a beaucoup à dire sur le caractère bourgeois, sur la vanité, le goût de l'argent, un égoïsme presque naïf du bourgeois (n'y a-t-il pas à dire sur toutes les classes sociales ; et le paysan est-il un modèle de générosité ?). Mais cette bourgeoisie, pendant longtemps, est demeurée attachée à des règles estimables et à une raison libérale sous laquelle le XIXe siècle a vécu dignement. Si l'on dressait un bilan de son règne on y verrait qu'il n'a pas été trop funeste à l'humanité. Les résultats sont là : le XIXe siècle français resplendit de talents, d'initiatives, d'aventures et de créations magnifiques.

Voilà des considérations bien sérieuses pour *Monsieur Perrichon*. C'est le livre diligent de M. Philippe Soupault, plus que la comédie de Labiche qui nous y a porté. Il ne m'a pas convaincu que Labiche était, dans l'ensemble de son œuvre un auteur profond ; mais il est mieux qu'un amuseur ; il a du trait ; il sait montrer ces contradictions intimes, ces faux semblants, ces

débats intérieurs que M. Tristan Bernard a marqué de nuances douce-amères. Et, aux Français, avec le goût dont il est entouré, il nous suspend loin de nos peines. C'est une félicité.

■ ■

Pour l'anniversaire de la naissance de Molière, le 15 janvier, la Comédie a affiché *l'Impromptu de Versailles, le Misanthrope* et M. Denis d'Inès a lu devant la troupe réunie autour du buste, un hommage mâle et noble de M. Pierre Brisson. *Le Misanthrope* était joué, tel qu'il fut mis en scène par M. Jacques Copeau (et tel que nous l'avions vu interprété alors par mademoiselle Marie Bell et M. Aimé Clariond qui y faisait ses seconds débuts). C'était il y a déjà dix ans, en décembre 1936. Que pensions-nous alors de cette interprétation ?

M. Clariond avait attaqué la pièce dans un mouvement impétueux et de bon effet. Son physique avait semblé conforme au personnage : petite moustache, perruque souple et bouclée comme Molière lui-même, visage sensible et brusque avec des ombres de mélancolie dans l'entre-deux des véhémences. Une réserve sur la voix déjà couverte de M. Clariond, son ton un peu paysan qui contraste avec l'élégance d'Alceste, indispensable pour ne pas épaissir ses fureurs. Il avait marqué peut-être avec excès la part blessée et faible du caractère devant l'amour. Ces observations demeurent encore exactes dans l'ensemble. Il est rare qu'un comédien redresse ses penchants.

Pour mademoiselle Marie Bell, son entrée dans une robe de velours noir largement décolletée, les cheveux rouges, la tête doucement inclinée, charmante de jeunesse et de coquetterie, son entrée avait alors surpris les habitués des galeries, fidèles d'une Célimène, altière, hautaine et triomphale. Mademoiselle Marie Bell, stylée par Jacques Copeau, avait bien compris qu'elle était avant tout « une âme de vingt ans », une fille jeune, amusée de plaire, légère, qui écrit à tous ses soupirants et se laisse coincer dans son jeu. Mademoiselle Bell était cela, d'une façon charmante, bien que ce fût pas là son emploi véritable. Elle est une petite fille romantique, grandie entre les pages des *Misérables*, ayant fait son chemin sans y penser jusqu'aux reines de *Ruy Blas*, puis en y pensant, et avec le tremblement des talents véritables, jusqu'aux reines de Racine. Ces dix années accomplies depuis cette création n'ont fait que confirmer les dons de tragédienne de mademoiselle Marie Bell. Certes, elle sait être encore Célimène ; elle sait se tirer, par des enjouements, de la situation où la conduit sa légèreté ; elle sait au dernier acte effectuer cette sortie muette, de jardin à cour, qui est pour une comédienne l'une des épreuves les plus délicates du répertoire ; mais ses dons fortifiés, son instinct, son ardente spontanéité doivent de plus en plus la maintenir dans la tragédie.

M. Jean Meyer a fait un Oronte vaniteux, sans ridicule — comme il se doit. M. Debucourt n'était plus là pour donner à Philinte cette humaine bienséance dont il le parait. Jean-Jacques Rousseau trouvait que Philinte est le comble de l'hypocrisie. Il l'avait mal vu. C'est un homme de raison, loyal et fraternel envers Alceste, tel que M. Jacques Arnavon le définit bien en

somme, dans son dernier ouvrage sur l'auteur du *Misanthrope : Morale de Molière.*

■ ■

Il est temps que nous nous tournions vers d'autres scènes que la Comédie-Française. Plusieurs théâtres ont, en effet, renouvelé leur affiche, avec plus ou moins de réussite. L'un des efforts les plus estimables est celui tenté par M. Marcel Herrand aux Mathurins, où sur cet étroit plateau il a monté *Divines paroles*, tragi-comédie en trois journées de Ramon del Valle Inclan. Cet écrivain a tenu dans l'Espagne d'Alphonse XIII une place dont l'importance est réelle — sans qu'il soit pour autant aisé de définir son talent. On y trouve du baroque et du classique, des sonorités tragiques et des éclats burlesques. Il est tout, sauf banal ; mais cette variété, parfois incluse dans la même œuvre, déconcertera le plus souvent des intelligences françaises qui aiment à se reposer dans l'unité des genres et à prendre parti pour des personnages qui ne leur échappent pas. On ne sera pas surpris dès lors que ces *Divines paroles* auxquelles la troupe de M. Marcel Herrand a donné tant de soins n'aient pas trouvé le soutien qu'elles méritaient. Il s'agit là d'une histoire populaire : l'avidité d'une famille autour d'un malheureux idiot dont l'abaissement physique est rémunérateur. A le promener dans une petite voiture, à l'exposer dans les foires et au seuil des églises, on gagne bien sa vie. Mais la belle Mari-Gaïla abuse de cette rente ambulante et l'infirme trépasse. Une fois qu'il est mort personne n'en veut plus. Atroce comédie : on se repasse ce corps inutile comme une pièce fausse. Vous comprenez par quels moyens, d'une amertume insensée, Valle Inclan justifie ce titre de tragi-comédie que porte cette suite de tableaux populaires.

Ce comique n'apparaît pas dans l'interprétation sérieuse, un peu lente parfois, que M. Marcel Herrand a donnée au spectacle ; mais ce qui apparaît, à coup sûr, c'est la beauté plastique de ces épisodes dont chacun forme un tableau de la vie populaire. C'est miracle de déployer une troupe et des péripéties si nombreuses dans un cadre si réduit. Il faut saluer cet effort : et juger à leur valeur les décors et les costumes de M. Fougeron. Des harmonies, dans les nuances sombres d'une justesse et d'une intensité remarquables.

L'ensemble de l'interprétation est louable. On a salué avec sympathie le retour de madame Jeanne Lion sur une scène parisienne ; et madame Germaine Montero a rencontré un succès que mérite son émouvante interprétation. Voilà une comédienne qui n'avait pas encore trouvé l'occasion d'affirmer ses dons dramatiques. Elle est parisienne et elle a débuté à Madrid, où après un an de séjour elle jouait les classiques espagnols comme une Castillane. De retour à Paris, un tour de chant chez mademoiselle Agnès Capri lui fit une renommée — et chacun la crut Espagnole... Elle nous a montré qu'elle valait mieux qu'une romance, que son maintien, son ardeur, sa sincérité, étaient d'une artiste.

■ ■

M. Marcel Thiébaut vient de débuter au théâtre avec une comédie en trois actes et un prologue, *Doris* et il a d'emblée rencontré le succès. Il aurait pu être moins heureux. Mais, en l'un ou l'autre cas étions tenu de lui exprimer, dans la Revue qu'il dirige nos sentiments comme nous les pensions. Il est, en effet, un critique bien trop fin, bien trop habitué lui-même à lire

sous les mots, pour qu'on puisse s'en tenir à des complaisances confraternelles.

Sa comédie est une réussite estimable en ce qu'elle est l'expression d'une aventure réfléchie. M. Marcel Thiébaut a lucidement observé un caractère de femme — une affabulatrice, pour ne pas l'appeler une menteuse — et il imagine de la faire se rencontrer avec un homme jeune que ces mensonges irritent d'abord et désespèrent mais qui ne peut point s'en passer et finit par les aimer, comme on aime une drogue. Une complicité très forte naît peu à peu du déroulement de l'aventure au bout de laquelle ces deux êtres s'étant découverts et mis à nu s'admirent tendrement et s'unissent. C'est un fort joli sujet, parfois émouvant, mais où le public ne veut apercevoir que ce qui le fait rire. Et ce qui le fait rire est assurément drôle : car le mensonge engendre des situations comiques tout en maintenant jusqu'au dénouement d'une pièce un intérêt de mystère. Mais ce n'est pas le rire du public qui nous a fait apprécier les trois actes de *Doris*, c'est leur grâce, la grâce qu'ils gardent dans leur emmêlement, la grâce du goût, de l'écriture, d'une certaine tendresse de l'auteur lui-même pour son héroïne. M. Marcel Thiébaut nous a assuré dès son premier ouvrage qu'il savait éclairer des physionomies, renouveler des situations, et conduire un dialogue. Il est certainement un auteur dramatique.

Mademoiselle Gaby Sylvia rend à merveille, physiquement et dans le naturel du jeu le personnage qu'elle interprète. Elle avait déjà montré, avec succès, cette finesse nerveuse, cette ductilité d'âme, cette palpitation légère du regard qui lui confèrent une originalité réelle. Avec cela un pâle visage sous la chaleur des cheveux, des mains fines, expressives, une intelligence sans cesse attentive mais enveloppée : mademoiselle Gaby Sylvia est une des comédiennes « intéressantes » de ce temps. *Doris* est d'ailleurs bien joué au théâtre Saint-Georges : notamment par MM. Gilbert Gil et J.-H. Duval. Mesdames Suzanne Demay, Ellen Bersen, MM. François Laley, Roger Gaillard, Claude Pieplu, Raoul Darblay, Pierre Regy complètent une brillante distribution.

■ ■

Nous ne disputerons pas M. Jean Nohain sur les facilités qu'il s'accorde lorsqu'il veut attendrir son public. Nous le connaissons de trop longue date, lui, son frère et tous les siens. Le temps est loin où nous allions au théâtre avec Franc-Nohain, où nous remontions ensemble les boulevards presque chaque jour, où nous voisinions dans le vieil *Echo de Paris* et aussi dans *la Vie Parisienne*. Ce n'est pas hier que Claude Dauphin qui avait commencé sa carrière en rajeunissant les désors de l'Odéon nous confiait son inquiétude : « Que va dire papa lorsqu'il saura que je vais jouer la comédie — et en pyjama ?... » Ce ne fut pas un drame. Aujourd'hui non seulement le fils et sa femme sont sur la scène, mais un petit-fils également. Et la pièce est de « Jaboune »... Si Franc-Nohain était encore de ce monde, il froncerait son front susceptible, et sourirait, finalement...

Le public se divertira au *Bal des pompiers* et la compagnie Claude Dauphin jouera longtemps au Théâtre Verlaine les trois tableaux qui tiennent du sketch de revue, des scènes populaires d'Henri Monnier et de la Comédie rose. Lorsque M. Jean Nohain veut noter des travers populaires, camper un

personnage, il y réussit en quelques traits sûrs qui attestent une observation et un talent. Il pourra écrire un jour, s'il s'y efforce, une comédie savoureuse. Personne mieux que son frère ne la jouera. Claude Dauphin interprète trois types différents dans *le Bal des pompiers :* qu'il soit un vieux brave homme mal récompensé par l'existence, un arriviste cynique, ou un musicien candide, il est avec vérité, sans artifice de théâtre, chacune de ces personnes de la comédie. Quel charmant comédien et quel agrément de le retrouver après les communes vicissitudes — dont il a pris courageusement sa part.

■ ■

C'est une erreur d'avoir confié à mademoiselle Lise Topart le rôle de madame de Winter dans *Rebecca.* Et c'est une erreur majeure. Le public avait découvert cette jeune comédienne dans *Rosiers blancs,* la pièce de madame Simone aux Mathurins. En quelques jours, par l'effet de ce panurgisme parisien qui crée et défait au hasard des réputations, mademoiselle Lise Topart est devenue une célébrité de la saison ; et des gens de théâtre aussi avisés que M. Jean Wall ont cru qu'elle pourrait interpréter un rôle qui exige beaucoup de féminité, et de rayonnement. Dans l'adaptation tournée pour le cinéma par une firme américaine (et c'est un film qui a recueilli un immense succès) le rôle est tenu par Joan Fontaine, dont on connaît le charme et l'attrait souverains. Mademoiselle Lise Topart, comme on pouvait s'y attendre, n'a pu soutenir ce rôle quels que fussent ses dons. Nous l'avons écrit : elle est faite actuellement pour jouer *Poil de carotte* et non point des séductrices de romans anglais.

Dans une pièce où l'atmosphère tient une place maîtresse, où le drame s'exprime surtout dans un personnage, une telle erreur se compense malaisément. L'adaptation de M. René Laporte, attentive et adroite, n'a bénéficié ni d'une interprétation, ni d'une mise en scène utiles. Le plateau est trop vaste, trop éclairé et M. Fernand Gravey ne parvient pas, en dépit de son expérience, à rassembler l'intérêt d'une aventure que tous les lecteurs de madame Daphné du Maurier ont pourtant appréciée.

■ ■

Il nous faut signaler le gracieux spectacle qu'offre l'Odéon avec *Peines d'amour perdues* de Shakespeare dans une poétique adaptation de M. Jacques Dapoigny. Des décors de Peynet (jusqu'à hier créateur de petits bonshommes simples et doux dans les journaux humoristiques) habillent fort joliment cette comédie, écrite dans l'abandon et le plaisir. La mort, vers la fin du conte, hâte de sa tranquille soudaineté un dénouement consacré à l'amour. Il faut être Shakespeare pour mêler ainsi les genres... Quelle liberté et quelle aisance magistrales ! Louons l'Odéon d'avoir, en ces temps difficiles, rendu ce bel hommage à Shakespeare.

Ne quittons pas l'Odéon sans inscrire à son tableau les débuts que vient d'y faire mademoiselle Denise Noël. Elle a été Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* avec beaucoup d'intelligence et de sensible autorité. Les jeunes comédiennes ne manquent pas, décidément, et Musset demeure aussi frais que leur espérance.

GÉRARD BAUER

Le bonheur est dans le passé ou dans l'avenir, il n'est jamais présent. Telle est la leçon qui semblait se dégager des premiers romans de Rosamond Lehmann. Qui n'a conservé un souvenir émerveillé de ces cent premières pages de *Poussière* où Judith, enfant, rêvait de ses jeunes voisins les Fyfe et cherchait à se faire aimer d'eux ? Le bonheur était là dans la maison d'à-côté, où des jeunes gens insaisissables jouaient du piano, riaient et dansaient... La campagne, la rivière enveloppaient ce mirage. Le charme des enfants semblait se mêler au charme des nuits d'été. Tout était attente délicieuse et poésie... Mais le jour vint où Judith devenue jeune fille conquit l'un après l'autre les héros de ses songes. Très exactement — Rosamont Lehmann le dit — elle se les « *appropria* ». Elle connut alors une série d'échecs dans sa victoire même, se plongea dans un bain d'amertume. Puis la vie éloigna les Fyfe et Judith connut un bonheur second : elle n'était plus que « *vide, légèreté* »... souvenir et nouvelle attente... car, à peine cette page était-elle tournée qu'elle murmurait « *Ensuite ?* ».

Une Note de Musique développait un autre aspect du même thème « *Le présent, comme une note de musique n'est rien que par sa dépendance avec ce qui précède et ce qui suit* », cette phrase de Savage Landor s'inscrivait en épigraphe sur la première page du livre. Et pour Grace, l'héroïne du roman, le passé comme l'avenir avaient été ou devaient être également décevants. Mais infatigable Pénélope elle logeait dans l'entre-deux une inapaisable puissance d'attente optimiste, elle tissait ses joies avec ce qui aurait pu être et avec l'espoir de ce qui allait arriver. Ainsi le bonheur apparaissait comme un rêve, une fantaisie de l'esprit, une toile aérienne que la réalité se chargeait sans cesse de déchirer.

Qu'était-ce encore que cette délicieuse *Invitation à la valse* sinon l'évocation de l'atmosphère de paradis au cœur de laquelle une jeune fille tente de loger son premier bal, carrefour d'attentes et d'espoirs où les rêves de l'adolescence cherchent des visages et des corps sur lesquels ils puissent se poser ? Là encore le bonheur n'était pas un don des autres êtres, mais le halo qui entourait Olivia elle-même, captive des valses prometteuses, de son espoir d'amour, de la beauté d'une nuit d'été.

Cette même Olivia, dans *Intempéries* aimait en Rollo l'incarnation des félicités dont le château des Spencer lui semblait gorgée. (Toujours le bonheur dans la maison voisine). Rollo n'était qu'un mythe, un produit de son imagination... tout différent de l'homme, médiocre et égoïste. Et lorsque la réalité une fois de plus avait dissipé le mirage, il ne restait plus à Olivia que la joie amère de revivre son passé — et cet autre plaisir plus

étrange et plus rare de savourer masochiquement son malheur en se sentant « *elle-même* », elle-même toujours, indestructible, délicieusement solitaire après tout, maîtresse de son univers, puisqu'il n'y a de certitude qu'en nous-mêmes et dans ce vain et délicieux poème de la vie qu'il nous est loisible au-dessus de ce triste monde de recomposer perpétuellement.

Mais comment Rosamond Lehmann n'en serait-elle pas arrivée à se demander si les échecs de ses héroïnes — qui selon toute vraisemblance sont bien près de lui ressembler — n'avaient pas une seule et même cause : l'acuité de sa propre intelligence critique ? Après tout, d'autres femmes peut-être trouvent dans le réel ce bonheur que les Judith, les Grace, les Olivia ne goûtent que dans la solitude ou le souvenir... N'y a-t-il pas dans cette aptitude à toujours rêver sa vie un élément qui se conjuguant avec la froide et pénétrante faculté d'observation d'une romancière née doit nécessairement détruire la vie ? N'y a-t-il pas dans une intelligence curieuse vouée à l'analyse — avec l'impossiblité d'abandon et l'épocentrisme que comporte le plus souvent un pareil don — une puissance redoutable, presque un poison inévitablement destiné à tout détruire, non seulement chez celui ou celle qui la possède, mais aussi chez tous ceux qui l'entourent et sont mêlés à sa vie ?

Ces questions à vrai dire on les sentait posées dans les premières œuvres de Rosamond Lehmann où paraissaient épisodiquement quelques intellectuels armés d'une redoutable puissance desséchante. Elles devaient un jour passer au premier plan et faire surgir l'œuvre qui vient de nous être proposée : *la Ballade et la Source* [1]. Et il était logique aussi que le personnage chargé d'incarner ce nouveau problème ne fût pas un être à l'intérieur duquel — si l'on ose ainsi parler — l'auteur fixât son poste d'observation. Car cette héroïne à l'intelligence destructrice que Rosamond Lehmann a placée au centre de son œuvre, ce n'est vraisemblablement pas Rosamond telle qu'elle se voit, telle qu'elle se sent, mais la personne qu'elle redoute d'être ou qu'elle *craint* que d'autres voient en elle. Tout un système de défenses devait donc être organisé autour de ce personnage — Mrs Jardine — qui permît de ne point livrer la réponse à toutes les questions qu'elle symbolise. Rosamond Lehmann, sortie de son château intérieur, ne pouvait formuler que des hypothèses sur la citadelle qu'elle n'avait quittée que pour l'assiéger. Se regardant avec les yeux des autres, il ne lui était plus donné de se connaître tout entière.

Il va de soi aussi que, dès lors qu'elle projetait hors d'elle-même une Mrs Jardine, ce personnage devait rapidement trancher le cordon ombilical qui le liait à son auteur et vivre d'une existence indépendante. Si l'on a donc des raisons de croire que *la Ballade et la Source* est née, *consciemment ou non*, de préoccupations propres à Rosamond Lehmann, il serait puéril de chercher, au delà de la genèse même de l'œuvre, des ressemblances constantes entre le personnage principal et son auteur. Comme beaucoup d'êtres Mrs Jardine est née de l'inquiétude d'autrui, mais elle ne tarde pas à vivre pour elle-même.

Sybil (la future Mrs Jardine) n'aimant pas son mari l'a quitté après quelques années de vie commune — pour rejoindre son amant. Mais pour réus-

1. Plon.

sir son évasion elle a dû abandonner sa fille, la petite Ianthè. Par la suite elle a tenté d'obtenir qu'on lui rendît son enfant. Vainement. Herbert — le mari — s'est refusé à toute transaction et a gardé jalousement Ianthè. Furieuse, Sybil, qui s'est révélée un écrivain de classe, a écrit sur son mari et sur quelques-uns de ses amis des romans de « mise au point » qui lui ont valu le succès, mais aussi la haine de ses proches. Influencée par son père, Ianthè en est arrivée à détester cette mère dont le visage même s'est pourtant effacé dans sa mémoire. Le temps passe, Ianthé a dix-huit ans. Herbert vient de mourir. La jeune fille a été confiée à un tuteur chez lequel elle vit en Italie. Sybil va rendre visite à sa fille qui la reçoit froidement. La mère, au cours de cet entretien, a l'impression que Ianthè est bizarre... « hors de la vie ». Elle a alors l'idée — idée de romancière habituée à faire des expériences *in vivo*, d'expédier à sa fille un fort beau garçon... Le résultat dépasse de beaucoup ses espérances. Ianthè s'enfuit avec le beau Paul et c'est le commencement d'une vie étrange, riche de nombreux épisodes, qui mène la jeune femme aux Indes, lui vaut quatre enfants, mais ne fait qu'accentuer les tendances au dérangement mental qu'elle laissait paraître depuis longtemps... Un jour elle devient réellement folle et abandonne ses enfants, que Sybil, devenue par un nouveau mariage Mrs Jardine, recueille chez elle. Pour revoir ses enfants, Ianthè que l'on n'a pas internée et qui a sombré dans une vie boueuse se livre à des tentatives qui tournent tragiquement. Mais Mrs Jardine a conquis une sorte de sérénité glacée que l'on ne réussit pas à troubler aisément...

Toute la question est de savoir la part de responsabilité que possède Mrs Jardine dans le misérable destin de sa fille — et de quelques-uns de ses petits-enfants. Cette femme sensible, trop intelligente, qui a besoin de confidents ou de public, qui tend à s'*approprier* tous ceux qui l'approchent, cette belle, cette altière Mrs Jardine est-elle le mauvais génie de sa famille ? Est-elle un « monstre » ? Et si son influence est réellement néfaste, faut-il l'attribuer à une certaine déformation de femme-écrivain qui considère les autres comme de simples cas et en est arrivée à se réfugier hors du temps ?... Faisant un retour en arrière vers *Poussière*, devons-nous croire que Judih a fait le malheur de ces Fyfe qu'elle a aimés ?

La réponse Rosamond Lehmann ne nous la donne pas et nous avons vu pourquoi elle ne pouvait pas la donner. Comme pour rendre Mrs Jardine plus inaccessible, plus insaisissable, elle ne nous fait connaître sa vie le plus souvent qu'au travers de longs récits confiés à une vieille bonne, à un jeune homme... et à une petite fille de dix ans (à la fin du livre cette enfant a quatorze ans). Certains critiques anglo-saxons se sont beaucoup étonnés de cette « bizarrerie ». Comment admettre qu'une femme d'expérience comme Mrs Jardine raconte des aventures aussi scabreuses à une petite fille ? Rosamond Lehmann a répondu : « *C'est ainsi que le plan de l'ouvrage s'est formé dans mon imagination* ». Excellente réponse. Mais si son inconscient lui a fourni l'idée de ces singuliers dialogues n'est-ce pas parce qu'elle éprouvait l'impérieux besoin de confronter l'enfant précoce et poétique qu'elle avait été avec la femme « hors de l'humanité » qu'elle redoute, dans ses cauchemars, de devenir — de devenir du fait de son état cruel et merveilleux d'écrivain ?

La Ballade et la Source qui confronte l'image mythique de Mrs Jardine

telle qu'elle s'est formée dans l'esprit de ses familiers (une héroïne de *ballade*) et l'authentique Mrs Jardine en qui passe l'esprit mystérieux de sa lignée, cette *source* dont les ondes s'insinuent après elle dans l'esprit de sa fille puis de ses petits-enfants est certes une œuvre d'une lecture moins aisée que *Poussière* et *l'Invitation à la valse*, mais tout aussi riche en résonances poétiques elle nous paraît, par surcroît, poser avec une lucidité rare un problème psychologique du plus haut intérêt. On y retrouvera d'ailleurs ce détachement du présent, ce sentiment douloureux de la fuite du temps, cette affreuse certitude qu'il est impossible d'étreindre réellement un être qui ont déjà donné aux autres œuvres de Rosamond Lehmann un charme si captivant, d'une nature si fine et si rare.

■ ■

Le Zéro et l'Infini d'Arthur Koestler (*Calmann-Lévy* est un des romans les plus impressionnants qui nous aient été proposés depuis longtemps. Extérieurement il évoque un des grands procès de Moscou de 1936 (on se souvient des circonstances et comment quelques-uns des plus célèbres dirigeants du parti accusés de trahison se chargèrent eux-mêmes de crimes inouïs avec une complaisance qui suscita maintes hypothèses), mais psychologiquement il porte le débat au cœur même du problème communiste en montrant que l'adhésion au parti entraîne la répudiation de ce qu'on a jusqu'à ce jour considéré comme « les valeurs humaines essentielles ».

Le roman se déroule tout entier dans une prison (à Moscou semble-t-il). Roubachof est un des plus célèbres commissaires du peuple (une sorte de Trotzki, de Zinoviev ou de Radek). Son nom est célèbre dans le monde entier. Il a joui pendant longtemps en U.R.S.S. d'une immense popularité. La première phrase du livre nous fixe sur sa situation « *La porte de la cellule claqua en se refermant sur Roubachof* ». On vient de l'arrêter en effet...

Pourquoi ? Il ne le sait pas très exactement lui-même. Mais les réflexions où il va s'engager dans sa cellule et les interrogatoires dont il est l'objet nous renseigneront amplement sur ce point.

Depuis plusieurs années Roubachof a été graduellement envahi par cette idée que le parti n'était plus en accord avec les masses. Ces masses le premier peloton de chefs bolchevistes les connaissait. Ils étaient en communion avec elles — et ils *faisaient* avec elles de *l'histoire* (au sens marxiste). Graduellement le désaccord est venu. Maintenant le parti est indifférent à l'opinion, il se sert du peuple sans se soucier de ses aspirations : *il fait de la politique...* Cette conviction n'a pas jeté Roubachof dans l'opposition — cette opposition qui a rallié une grande partie des premiers dirigeants communistes et leur a valu de disparaître plus ou moins mystérieusement — mais elle lui a inspiré une attitude discrètement réticente qui l'a fait classer au nombre des suspects.

Suspect ? L'octroi de cette étiquette qui peut le conduire à la mort est-il justifié ? Roubachof fiévreusement se penche sur son passé. Et petit à petit la lumière se fait en lui. Le parti ne reconnaît aucune existence valable à l'individu. « Les mobiles de l'individu ne lui importent pas... La conscience ne lui importe pas... La vérité ne lui importe pas... La vérité, c'est ce qui est utile au parti, le mensonge ce qui lui est nuisible... » Le parti est sans scrupules. Il roule vers son but avec insouciance et dépose les cadavres des

noyés le long des méandres de son cours... » Tout cela Roubachof l'a longtemps admis. L'homme n'est rien, le but poursuivi par le parti tout. Il a lui-même envoyé à la mort des communistes qui s'étaient écartés de « la ligne » (sans compter une centaine de tsaristes sans importance)... Et pourtant il a été frappé, lui l'insensible, par quelques expressions de douleur humaine, par quelques phrases pathétiques prononcées par ses victimes. Plus frappé qu'il ne le croyait. Quand dans sa cellule il revoit certains visages — celui de sa maîtresse par exemple, exécutée elle aussi pour s'être écartée de « la ligne » — il comprend que l'individu considéré par lui comme par tous les communistes orthodoxes comme un simple *zéro* avait commencé de prendre dans les profondeurs de son inconscient une importance considérable. Et maintenant dans la solitude toutes les exécutions, toutes les tortures dont il a été l'instigateur, cessent d'être à ses yeux des gestes *abstraits* et indifférents. Il a la révélation de la souffrance : l'être humain cesse d'être pour lui le parfait zéro, pour devenir la seule valeur réelle, une valeur immense, *l'infini*. Pour le parti la définition de l'individu était : une multitude d'un million divisée par un million. Le parti n'admet ni le *je*, ni la conscience... Il ne connaît qu'une inflexible logique... il répudie la vieille morale « illogique ». Le Parti, oui, mais Roubachof, perdu dans ses méditations, s'aperçoit que depuis longtemps il a changé de camp.

Cette constatation l'horrifie. Il se débat. Il construit une nouvelle théorie dont il attend la renaissance de sa foi première. Chaque progrès technique provoque une transformation économique, née des conditions de vie nouvelles auxquelles les masses ne peuvent intellectuellement s'adapter. Pendant ces périodes *d'immaturation* il est légitime que les dirigeants du parti ne se préoccupent pas de l'opinion des masses et pensent et agissent pour elles, quitte à les tyranniser. Mais Roubachof ne réussit pas à s'en convaincre lui-même. La considération du « je » qui est née en lui brise tous les sophismes. Qui peut garantir au reste que les dirigeants ne se trompent pas dans cette connaissance de l'avenir absolu qui à leurs yeux justifie l'écrasement provisoire de l'individu ?

Ce débat intérieur, que Koestler a organisé avec une logique et un art prodigieux, représente bien le conflit essentiel entre la civilisation communiste et la civilisation d'origine chrétienne. « *On ne déconcerte jamais plus un communiste*, écrit Emmanuel Mounier (*Esprit*, 1er février 1946), *que lorsqu'on met devant lui des problèmes d'attitude envers l'homme au même rang, voire un peu plus haut que les problèmes d'efficacité politique.* » On le déconcerte parce que ces problèmes qui pendant des siècles ont été pour les hommes et sont encore pour le plus grand nombre d'entre eux les problèmes essentiels « n'existent pas » et rien ne lui paraît plus insensé que cette proposition de Berdiaeff — où se fixe l'attitude chrétienne : « *Aucun homme ne saurait être considéré comme un moyen* [1]... ».

1. Il est vrai que Fritz Lieb dans les *Cahiers de la Nouvelle Epoque* (n° 2, page 34) nous affirme que la Russie a évolué et qu'on y voit naître aujourd'hui « une nouvelle sollicitude pour l'homme ». Mais les preuves qu'il en donne sont loin d'être convaincantes — et la politique de la frontière en fil de fer barbelé ne facilite pas les vérifications.

En fait on a beaucoup plus de raisons de croire que l'individu reste, aux yeux des communistes, le zéro parfait. M. Fajon écrit dans les *Cahiers du Communisme* de septembre 1945 (texte cité par *Etudes*. Février 1946, p. 210). « *L'exécution des traîtres réactionnaires et fascistes de la démocratie, par exemple aujourd'hui dans certains pays de*

Roubachof, en tant que dirigeant du parti s'est longtemps appuyé sur la proposition contraire. Il a trouvé naturel par exemple que l'on fusillât trente agronomes coupables d'avoir soutenu que les nitrates sont un engrais supérieur à la potasse. Le parti, en effet, est pour la potasse parce que, en cas de guerre, la potasse est d'une immense importance et le parti n'admet pas les opinions personnelles [1]. Mais Roubachof n'avait pas assisté à l'exécution des trente « délinquants ». La situation change quand il *voit* conduire au supplice son camarade Bogrof coupable d'avoir recommandé l'emploi des gros sous-marins. Les gros sous-marins, d'après Bogrof, auraient servi une politique d'agression « en vue de la Révolution mondiale ». Mais, pour les dirigeants du parti, le temps de cette révolution n'est pas encore venu. Les petits sous-marins *sont* donc préférables, car ils serviront à défendre les côtes russes. Or, dans l'intérêt même de la Révolution, il faut d'abord préserver la Russie. C'est en s'appuyant sur ce principe que le parti, jadis, a ravitaillé en essence un pays que le monde entier boycottait à cause de sa politique fasciste. L'industrie russe d'abord. Elle servira un jour la révolution mondiale. La fin justifie les moyens [2].

Comment Roubachov qui, dans la prison, en est arrivé à reconnaître la prééminence de l'individu, de « l'Infini » se résoud-il à reconnaître, au cours de son procès, qu'il a commis d' « ignobles trahisons » ? Parce qu'à la faveur d'interrogatoires bien menés on a triomphé préalablement de sa résistance morale. On aurait pu, comme certains de ses voisins de captivité, le soumettre à la torture. Il n'a pas été utile d'aller si loin. En interrogeant un homme de nuit et de jour, en l'éblouissant par une lumière intense on finit par le rendre assez malléable. Roubachov vaincu finit par reconnaître qu'il est de l'intérêt du parti de proclamer qu'un homme qui s'est éloigné de la ligne est un abominable gredin. Et il s'accuse en public d'avoir commis d'affreux forfaits [3]...

Il est vrai que, revenu dans sa cellule, il se demande : « Pourquoi au juste meurs-tu ? » et ne trouve pas de réponse. Le précepte « La fin justifie les moyens » qui a guidé toute sa carrière de militant lui paraît avoir tué la

l'Europe centrale ou balkanique est un pas dans le sens de la démocratie pour les peuples, alors que le maintien aux traîtres fascistes de chez nous du bénéfice des droits démocratiques est un obstacle au développement de cette même démocratie. »

Si l'on veut mettre en regard les opinions d'un libéral (qui professe évidemment d'autres idées sur le sens du mot démocratie) il suffit d'ouvrir le journal de Benjamin Constant. On y trouve ces lignes : « *Je lis une description des prisons d'Etat à Venise. J'en reste pénétré d'horreur. Une seule cruauté pareille l'emporte sur tous les avantages de ce qu'on nomme gouvernement. Malheureuse espèce humaine ! Toujours féroce et toujours misérable. On est tellement saisi de pitié et de terreur par les réflexions que suggèrent de pareilles cruautés qu'on se sent impatient de traverser la vie au plus vite pour échapper aux hommes !* »

1. Le régime n'admettant pas la liberté de pensée n'admet pas davantage la liberté d'expression. Tout ce qui s'éloigne de la ligne (voire une œuvre musicale) est impitoyablement condamné. Une œuvre est suspecte dès qu'elle crée ce qu'on appelle « l'atmosphère préjudiciable ». Et une œuvre suspecte peut mener son auteur assez loin.

2. Sur les rapports du communisme et du nationalisme, voir dans *Etudes* (Janvier 1946) l'article de Gaston Fessard « *Le parti communiste peut-il être un parti national ?* » Gaston Fessard, après M. Léon Blum, répond « Non ».

3. Il est loisible de croire d'ailleurs que lors des procès de Moscou, il n'a même pas été utile de matraquer moralement certains accusés pour les décider à « avouer ». En 1937, Denis de Rougemont écrivait : « *On a vu Zinoviev, par fidélité au parti, c'est-à-dire à l'avenir du parti, proférer des aveux mensongers qu'il croyait tactiquement utiles* ».

Grande Révolution « et jeté la Russie en pleine démence ». Il conclut : « Nous naviguons sans lest moral » — et serait tout prêt d'admettre la proposition chrétienne : il faut *transformer l'homme d'abord* et non *le monde d'abord*. (C'était la suprême conclusion de Tolstoï)... Dégoûté de tout, il ne rêverait, si la vie lui était laissée, que d'étudier l'astronomie... Mais un coup de revolver dans la nuque interrompt ses méditations.

Tout ce débat idéologique tomberait que le *Zéro et l'Infini* restarait encore un roman extraordinaire. La vie de la prison y est évoquée avec une intensité hallucinante. Dans leurs cellules tous les captifs communiquent avec leurs voisins en utilisant une sorte d'alphabet morse, les coups frappés sur la muraille remplaçant les contacts du manipulateur. Il est étonnant de constater combien il est aisé de manifester son caractère en peu de mots. Les inconnus sans visage et sans nom qui entourent Roubachof acquièrent très vite une saisissante personnalité. Mais parfois les dialogues et les confessions font place à des manifestations collectives. Quand un danger menace un des prisonniers — devenus tous solidaires, qu'elles que soient leurs opinions — la nouvelle vole d'un bout à l'autre de la prison. Dans toutes les cellules les captifs courent sans bruit, pieds nus, d'un mur à l'autre... Etonnante vision qui fait songer aux plus dramatiques passages de certains romans de Dostoievski.

On a accusé Koestler d'avoir écrit là une « œuvre de provocation ». L'expression paraît injustifiée. Les raisonnements qu'il prête aux dirigeants du parti pourraient être étayés par d'abondantes citations d'écrivains communistes. Et *si* le lecteur a adopté le catéchisme du parti, il trouvera dans ce livre toutes les raisons qu'il peut souhaiter d'admirer l'inflexible logique des dirigeants communistes et le courage avec lequel certains d'entre eux se sacrifient à une cause qui leur paraît devoir un jour assurer le bonheur de l'humanité [1].

■ ■

M. Jean Mistler vient de rassembler en un seul volume les trois textes autobiographiques de Benjamin Constant *le Cahier rouge, le Journal intime* et *Adolphe* [2]. Cette édition, la plus correcte et la plus complète que nous possédions (elle comporte plusieurs importants passages du journal qui étaient jusqu'alors inédits) est enrichie de notes précieuses, fruit d'intelligentes et longues recherches... Quand on a lu cet ouvrage et repassé d'un trait ces diverses confessions de Benjamin Constant le caractère de l'homme apparaît avec une étonnante netteté. Benjamin savait s'analyser avec lucidité. « *Il y a deux hommes en moi, deux personnes dont l'une observe l'autre* », écrit-il. Pourtant une longue série d'expériences manquées ne lui ont fait découvrir que tardivement la clé de son propre caractère : cet homme ardent, dans la vie duquel l'amour tint une si grande place, était incapable

1. Nous ne possédons que peu de renseignements sur la biographie de l'auteur. D'après l'éditeur anglais du *Zéro et l'Infini (Darkness at noon)*, Koestler est né en 1905 à Budapest. Il a été cultivateur en Palestine, éditeur au Caire. Journaliste, il a travaillé à la *Vossische Zeitung*, que devait supprimer Hitler. Comme correspondant du *News Chronicle* de Londres, il a séjourné en Russie. Se trouvant en Espagne au moment de la guerre civile, il fut condamné à mort. Il dut la vie à l'intervention du gouvernement britannique. Pendant la dernière guerre, il a combattu dans les rangs de l'armée anglaise.

2. Editions du Rocher (Monaco).

Roubachof, en tant que dirigeant du parti s'est longtemps appuyé sur la proposition contraire. Il a trouvé naturel par exemple que l'on fusillât trente agronomes coupables d'avoir soutenu que les nitrates sont un engrais supérieur à la potasse. Le parti, en effet, est pour la potasse parce que, en cas de guerre, la potasse est d'une immense importance et le parti n'admet pas les opinions personnelles [1]. Mais Roubachof n'avait pas assisté à l'exécution des trente « délinquants ». La situation change quand il *voit* conduire au supplice son camarade Bogrof coupable d'avoir recommandé l'emploi des gros sous-marins. Les gros sous-marins, d'après Bogrof, auraient servi une politique d'agression « en vue de la Révolution mondiale ». Mais, pour les dirigeants du parti, le temps de cette révolution n'est pas encore venu. Les petits sous-marins *sont* donc préférables, car ils serviront à défendre les côtes russes. Or, dans l'intérêt même de la Révolution, il faut d'abord préserver la Russie. C'est en s'appuyant sur ce principe que le parti, jadis, a ravitaillé en essence un pays que le monde entier boycottait à cause de sa politique fasciste. L'industrie russe d'abord. Elle servira un jour la révolution mondiale. La fin justifie les moyens [2].

Comment Roubachov qui, dans la prison, en est arrivé à reconnaître la prééminence de l'individu, de « l'Infini » se résoud-il à reconnaître, au cours de son procès, qu'il a commis d' « ignobles trahisons » ? Parce qu'à la faveur d'interrogatoires bien menés on a triomphé préalablement de sa résistance morale. On aurait pu, comme certains de ses voisins de captivité, le soumettre à la torture. Il n'a pas été utile d'aller si loin. En interrogeant un homme de nuit et de jour, en l'éblouissant par une lumière intense on finit par le rendre assez malléable. Roubachov vaincu finit par reconnaître qu'il est de l'intérêt du parti de proclamer qu'un homme qui s'est éloigné de la ligne est un abominable gredin. Et il s'accuse en public d'avoir commis d'affreux forfaits [3]...

Il est vrai que, revenu dans sa cellule, il se demande : « Pourquoi au juste meurs-tu ? » et ne trouve pas de réponse. Le précepte « La fin justifie les moyens » qui a guidé toute sa carrière de militant lui paraît avoir tué la

l'Europe centrale ou balkanique est un pas dans le sens de la démocratie pour les peuples, alors que le maintien aux traîtres fascistes de chez nous du bénéfice des droits démocratiques est un obstacle au développement de cette même démocratie. »

Si l'on veut mettre en regard les opinions d'un libéral (qui professe évidemment d'autres idées sur le sens du mot démocratie) il suffit d'ouvrir le journal de Benjamin Constant. On y trouve ces lignes : « *Je lis une description des prisons d'Etat à Venise. J'en reste pénétré d'horreur. Une seule cruauté pareille l'emporte sur tous les avantages de ce qu'on nomme gouvernement. Malheureuse espèce humaine ! Toujours féroce et toujours misérable. On est tellement saisi de pitié et de terreur par les réflexions que suggèrent de pareilles cruautés qu'on se sent impatient de traverser la vie au plus vite pour échapper aux hommes !* »

1. Le régime n'admettant pas la liberté de pensée n'admet pas davantage la liberté d'expression. Tout ce qui s'éloigne de la ligne (voire une œuvre musicale) est impitoyablement condamné. Une œuvre est suspecte dès qu'elle crée ce qu'on appelle « l'atmosphère préjudiciable ». Et une œuvre suspecte peut mener son auteur assez loin.

2. Sur les rapports du communisme et du nationalisme, voir dans *Etudes* (Janvier 1946) l'article de Gaston Fessard « *Le parti communiste peut-il être un parti national ?* » Gaston Fessard, après M. Léon Blum, répond « Non ».

3. Il est loisible de croire d'ailleurs que lors des procès de Moscou, il n'a même pas été utile de matraquer moralement certains accusés pour les décider à « avouer ». En 1937. Denis de Rougemont écrivait : « *On a vu Zinoviev, par fidélité au parti, c'est-à-dire à l'avenir du parti, proférer des aveux mensongers qu'il croyait tactiquement utiles* ».

Grande Révolution « et jeté la Russie en pleine démence ». Il conclut : « Nous naviguons sans lest moral » — et serait tout prêt d'admettre la proposition chrétienne : il faut *transformer l'homme d'abord* et non *le monde d'abord*. (C'était la suprême conclusion de Tolstoï)... Dégoûté de tout, il ne rêverait, si la vie lui était laissée, que d'étudier l'astronomie... Mais un coup de revolver dans la nuque interrompt ses méditations.

Tout ce débat idéologique tomberait que le *Zéro et l'Infini* restarait encore un roman extraordinaire. La vie de la prison y est évoquée avec une intensité hallucinante. Dans leurs cellules tous les captifs communiquent avec leurs voisins en utilisant une sorte d'alphabet morse, les coups frappés sur la muraille remplaçant les contacts du manipulateur. Il est étonnant de constater combien il est aisé de manifester son caractère en peu de mots. Les inconnus sans visage et sans nom qui entourent Roubachof acquièrent très vite une saisissante personnalité. Mais parfois les dialogues et les confessions font place à des manifestations collectives. Quand un danger menace un des prisonniers — devenus tous solidaires, qu'elles que soient leurs opinions — la nouvelle vole d'un bout à l'autre de la prison. Dans toutes les cellules les captifs courent sans bruit, pieds nus, d'un mur à l'autre... Etonnante vision qui fait songer aux plus dramatiques passages de certains romans de Dostoievski.

On a accusé Koestler d'avoir écrit là une « œuvre de provocation ». L'expression paraît injustifiée. Les raisonnements qu'il prête aux dirigeants du parti pourraient être étayés par d'abondantes citations d'écrivains communistes. Et si le lecteur a adopté le catéchisme du parti, il trouvera dans ce livre toutes les raisons qu'il peut souhaiter d'admirer l'inflexible logique des dirigeants communistes et le courage avec lequel certains d'entre eux se sacrifient à une cause qui leur paraît devoir un jour assurer le bonheur de l'humanité [1].

■ ■

M. Jean Mistler vient de rassembler en un seul volume les trois textes autobiographiques de Benjamin Constant *le Cahier rouge, le Journal intime* et *Adolphe* [2]. Cette édition, la plus correcte et la plus complète que nous possédions (elle comporte plusieurs importants passages du journal qui étaient jusqu'alors inédits) est enrichie de notes précieuses, fruit d'intelligentes et longues recherches... Quand on a lu cet ouvrage et repassé d'un trait ces diverses confessions de Benjamin Constant le caractère de l'homme apparaît avec une étonnante netteté. Benjamin savait s'analyser avec lucidité. « *Il y a deux hommes en moi, deux personnes dont l'une observe l'autre* », écrit-il. Pourtant une longue série d'expériences manquées ne lui ont fait découvrir que tardivement la clé de son propre caractère : cet homme ardent, dans la vie duquel l'amour tint une si grande place, était incapable

1. Nous ne possédons que peu de renseignements sur la biographie de l'auteur. D'après l'éditeur anglais du *Zéro et l'Infini (Darkness at noon)*, Koestler est né en 1905 à Budapest. Il a été cultivateur en Palestine, éditeur au Caire. Journaliste, il a travaillé à la *Vossische Zeitung*, que devait supprimer Hitler. Comme correspondant du *News Chronicle* de Londres, il a séjourné en Russie. Se trouvant en Espagne au moment de la guerre civile, il fut condamné à mort. Il dut la vie à l'intervention du gouvernement britannique. Pendant la dernière guerre, il a combattu dans les rangs de l'armée anglaise.

2. Editions du Rocher (Monaco).

d'aimer. Ou plus précisément *d'aimer quelqu'un*, car il conserva toujours un potentiel d'amour qu'il ne réussit jamais à fixer. Certaines circonstances sans doute faisaient naître en lui un sentiment violent, mais qui ne le liait pas réellement avec la femme qui devait pour une durée plus ou moins longue occuper sa vie. Au début de son existence il se joua à plusieurs reprises à lui-même, avec une gratuité stupéfiante, la comédie de la passion. Un jour il « se mit en tête » de plaire à madame Trevor, uniquement parce que d'autres la courtisaient. Quand elle lui « offrit son amitié » il « se roula par terre et se frappa la tête contre la muraille ». Il voulut se battre pour elle parce que la situation lui semblait comporter ce geste. Mais son cœur n'était pas pris... Il feignit de s'empoisonner pour mademoiselle Pourrat parce qu'il se voyait repoussé par cette jeune fille — mais il ne l'aimait pas et son amour-propre seul était en jeu.

Madame de Charrière le retint longtemps, mais il n'éprouvait auprès de cette femme qui avait vingt-sept ans de plus que lui qu'un plaisir intellectuel. On voit clairement dans *Adolphe* comment naissait en lui le sentiment qu'il prenait pour de l'amour. Il fallait que surgissent des *obstacles* ou simplement des *difficultés*. L'idée qu'il pourrait échouer dans une entreprise à la réussite de laquelle en fait il ne tenait pas déclenchait chez lui le comportement et les souffrances de l'amoureux authentique. Absorbé par l'observation de ses partenaires, il provoquait chez elles par cette attitude concentrée qu'elles prenaient pour de l'amour des sentiments très vifs qui ne tardaient pas à l'embarrasser. Ainsi après avoir voulu se prouver qu'il pouvait être aimé et y avoir trop bien réussi, il était pris dans le piège de la pitié. Toute sa vie a été captive de ce scénario : il voulait qu'on l'aimât ; quand il y était parvenu la crainte de meurtrir celle qu'il aimait le retenait prisonnier. De plus il était faible. Il n'avait jamais le courage de rompre. « *L'indécision*, écrit-il, *est le supplice de ma vie.* » Sa liaison avec madame de Staël (dont on suit les épisodes dans *Adolphe* et dans le *Journal intime*) n'est qu'une longue tentative pour se dégager du prestige d'une intelligence qui le fascinait. Pourtant la terrible prolixité de « Germaine » l'épuisait. Il l'admirait et elle l'assommait. Il lui demanda de l'épouser, espérant vivement qu'elle refuserait. Elle refusa, en effet, et il en fut désespéré (toujours le reflexe d'amour propre). Dès qu'il était prisonnier d'une femme, il rêvait nostalgiquement à celles qu'il avait abandonnées ou à celles qu'il aurait pu avoir et s'apitoyait sur sa vie manquée (car cette pitié dont il était prodigue, il en fut le seul durable bénéficiaire). Ayant rompu avec Charlotte de Hardenberg, il regrettait aussitôt cette décision. Il ne l'avait pourtant aimée que lorsqu'il ne la voyait pas. « *Je vous prie de préférer passer la journée avec moi qu'avec mon souvenir* », lui avait écrit un jour ladite Charlotte qui, en cette occasion ne manquait pas de lucidité. Son inconscient savait mieux que lui-même à quoi s'en tenir sur la valeur réelle de ses sentiments. « Epris » de madame Lindsay, il préférait qu'elle gardât Lamoignon pour amant en titre. Il se sentait ainsi moins engagé.

Son aventure avec madame Récamier reproduit exactement, mais sur un rythme plus rapide, le cycle d'émotions qu'il traversait infailliblement à la faveur d'une aventure. Quand il se convainquait que la belle Juliette ne l'aimait pas, il était plongé dans le désespoir. Mais c'était le refus seul qui faisait naître en lui un orage. Il ne tenait pas plus sérieusement à cette

« linotte » qu'au génial moulin à paroles de Coppet... Cette aventure avec Juliette touche à la haute comédie. Pour s'en aviser il faut songer que Juliette était la plus intime amie de madame de Staël qui restait menaçante dans la coulisse (« *Gare madame de Staël si elle découvre ceci* », écrivait Benjamin Constant dans son journal), d'autant plus menaçante que si elle « aimait » (il y aurait beaucoup à dire aussi sur les amours de « Germaine ») encore Benjamin elle était au moins aussi amoureuse de Juliette — et l'on doit se souvenir enfin de cette singularité physique, qui si elle ne gênait nullement Juliette quand il lui plaisait de jouer les coquettes, lui faisait redouter les « réalisations »...

Un jour vint pourtant où Benjamin Constant découvrit l'origine de ses propres souffrances et de toutes celles qu'il avait inspirées. On lit en effet à la fin de son journal ces lignes étonnantes qui révèlent le secret de sa vie — ce secret que le lecteur de son journal a trouvé bien avant lui et dès les premières pages du *Cahier rouge* : « *Réfléchi sur moi. Mon âme est solitaire. Je n'aime qu'en absence, de reconnaissance et de pitié. Ne faisons pas de mal, mais souvenons-nous que du fond du cœur je ne puis vivre avec personne* ». *Souvenons-nous* — écrivait-il — mais il devait instantanément oublier cette belle découverte — car son aventure avec Juliette se situe deux ans plus tard. Il est vrai qu'il ne suffit pas de se savoir infirme pour renoncer à agir et à rêver comme si on ne l'était point.

■ ■

Un des problèmes littéraires qui reste le plus mystérieux est probablement celui des rapports qui unissent un écrivain et ses personnages. Souvenirs, regrets, espoirs : il y a de tout cela à l'origine d'un roman. Mais aussi et surtout désir de multiplier sa propre vie en conférant une sorte d'existence aux innombrables virtualités que chaque homme abrite en lui. La littérature est un exercice de libération. Pour le lecteur au même titre que pour l'auteur du reste, car tout lecteur devient auteur par ses choix et ses interprétations. Mais dès qu'un écrivain a créé un personnage, dès qu'il organise une « histoire », d'étonnantes interférences s'instituent entre le monde réel et le monde imaginaire. Si l'auteur nourrit en effet ses inventions de sa vie, sa vie à son tour est transformée par ses inventions. Au terme de ces exercices, les deux mondes finissent par se fondre et Balzac mourant crie : « Appelez Bianchon ! ». Certes, ce serait un document extraordinaire que le journal où un grand créateur tiendrait état des relations qui se seraient établies, au cours de son travail, entre ses personnages et lui-même. Gide y a songé en écrivant *le Journal des Faux Monnayeurs*. Mais cette œuvre n'est qu'à un seul sens. Gide nous fait entrer dans son laboratoire : il « construit » ; ses personnages ne le hantent pas.

Le double développement d'une œuvre qui se forme et de la vie du créateur s'altérant en fonction de cette œuvre, J.-J. Gautier (l'excellent critique dramatique du *Figaro*) s'est proposé de le tracer dans son roman *l'Oreille* (Julliard). Et il a fait bien voir toutes les données du problème. Dans le temps que le romancier Martin Florent écrit l'histoire d'une certaine Florence, il rencontre Thérèse qui devient sa maîtresse. Petit à petit, Florence prend les traits de Thérèse et, comme Martin en arrive à détester Thérèse, il

englobe Florence dans sa haine. Voilà pour le mouvement d'esprit ascendant, c'est-à-dire celui qui va de la vie à l'œuvre.

Quant au mouvement inverse, J.-J. Gautier a entendu le rendre sensible d'une autre manière : en entrant franchement dans le monde fantastique. Il a imaginé une sorte d'hallucination, à la faveur de laquelle Martin croit voir surgir devant lui Florence — Florence qui veut tuer son amant... et se dresse en justicière devant le romancier... aussitôt frappé de congestion.

Il y a là, certes, un sujet manigfique — dont l'auteur a su tirer d'adroits développements. Malheureusement, il semble qu'il ait travaillé un peu vite. Son livre, d'ailleurs fort attachant, n'est pas tout à fait au point. Le style est parfois négligé ; le « journal » de Martin trop riche en digressions... Enfin l'épilogue « fantastique » n'entraîne pas la conviction du lecteur. J.-J. Gautier met en scène le diable. Mais il est clair qu'il n'y croit pas et qu'il s'en sert simplement comme d'un *deus ex machina*. Son diable sort paisiblement du *Journal des Faux Monnayeurs*. C'est un démon beaucoup trop intellectuel. Lucifier, avant d'accorder sa protection, réclame la foi — cette foi qu'on trouve par exemple dans l'étonnant *Diable amoureux*, de Cazotte, livre trop oublié. Mais Cazotte était kabbaliste, flirtait officiellement avec le prince des Ténèbres (qui lui soufflait ses troublantes prophéties) et Nerval a pu le ranger dans sa galerie d'illuminés. J.-J. Gautier n'en est pas là — ce qui est peut-être préférable pour un critique.

MARCEL THIÉBAUT

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(*Croquis et dessins de Claude Tolmer.*) IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20 PARIS. — 2083-3-46

Chronique Bibliographique

DEGAS A LA RECHERCHE DE SA TECHNIQUE

par Denis Rouart (Floury).

Ce beau volume, bien illustré, est consacré ux recherches techniques de Degas. Dé- mpe, peinture à l'essence sur papier, stel, peinture à l'huile, l'artiste a pour- vi ses travaux dans maintes directions... s spécialistes liront cet ouvrage avec cu- sité. Le « grand public » sera peut-être s réticent...

PENSÉES BOUDDHIQUES

(Guy le Prat).

A part Oldenberg (et encore cet ou- vre est-il trop centré sur les textes manque-t-il un peu de recul) et vid Neel (livre attaqué par certains spé- listes) aucune bonne « vulgarisation » bouddhisme. *Pensées Bouddhiques* de mone Grené ne comble pas, malheureu- ment la lacune. Trois parties : His- re du Bouddhisme (honnête résumé), trine bouddhique (très insuffisant), nsées choisies (traduction souvent insa- isante). — Petit livre élégant qui du nt de vue technique fait honneur à iteur.

NAISSANCE ET VIE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

par Jean-Valmy Baysse (Floury).

En dépit du sous-titre ce gros ouvrage, plement illustré, est plus « anecdo- ue » que « critique ». On y trou- a sur la formation de la Comédie nçaise et même sur les troupes de tel de Bourgogne et du Théâtre Gué- gaud qui devaient être réunies par is XIV, maintes précisions. Les grandes présentations à succès, les acteurs et les rices célèbres, les décors, les incendies mes, les « batailles » — surtout les ailles romantiques — fournissent à teur autant de thèmes qu'il a déve- pés avec conscience. L'ouvrage s'arrête année 1945, M. Pierre Dux étant admi- trateur. Estimable panorama d'un glo- ux passé qu'on lira peut-être avec mé- olie en songeant à l'avenir plus qu'in- tant que la récente « réforme » de Comédie Française semble préparer à e théâtre national.

VIENT DE PARAITRE

JEAN GIRAUDOUX

LA FOLLE DE CHAILLOT

Un volume : **105** Fr.

●

MAURICE DRUON

LA DERNIÈRE BRIGADE

roman

Coll. « LES TÉMOINS » : **120** Fr.

●

ÉMILE LAUVRIÈRE

ALFRED DE VIGNY

Sa Vie et son Œuvre

en 2 volumes : **480** Fr.

●

M. CONSTANTIN WEYER

L'AME ALLEMANDE

Un volume : **160** Fr.

GRASSET

Administrateur-Directeur :
A. DE TAVERNOST

CHRISTIAN MÉGRET

L'Absent

ROMAN

In-16 .. .. **80** Fr.

JEAN MURAY

La Déesse

ROMAN

75 Fr.

A. THOMAZI

La Guerre sur mer

Le tragique destin des cuirassés allemands

In-16 avec 5 croquis dans le texte. **45** Fr.

BORIS POLEVOÏ

De Bielgorod aux Carpathes

Notes d'un correspondant de guerre (Août 1943 - Avril 1944)

In-16 .. .. **90** Fr.

J.-P. DUBOIS-DUMÉE

Solitude de Péguy

In-16 **L'Abeille**.. .. .. **65** Fr.

MADELEINE DEGUY

Les Condamnés

précédé de

La Parole est aux Saints

par Gabriel Marcel

In-16 .. .. **70** Fr.

Édition originale dans la collection l'ÉPI

2.200 ex. mumérotés.. .. .. **120** Fr.

PLON

JÉROME ET JEAN THARAUD

de l'Académie Française

VERS D'ALMANACH

In-8°. .. .. **80** Fr.

Il a été établi pour les bibliophiles une édition de luxe illustrée de 4 bois de **Pierre Falké.**

Tirage en trois couleurs, à 1.000 exemplaires numérotés, sur roto blanc Aussédat .. .. **950** Fr.

LA FRANCE VIT

Artistes et artisans, poètes et romanciers, architectes et urbanistes, musiciens, hommes de théâtre, décorateurs, metteurs en scène de cinéma, couturiers, etc.

et leurs œuvres les plus marquantes

Un Album (36x27) illustré en noir et en couleurs

(36 pages en quadrichromie)

325 Fr.

LE BILAN DE NOS ACTIVITÉS CRÉATRICES

PLON

UD

H

Fr.

Fr.

T

et

rba-

de

eurs

iers,

ntés